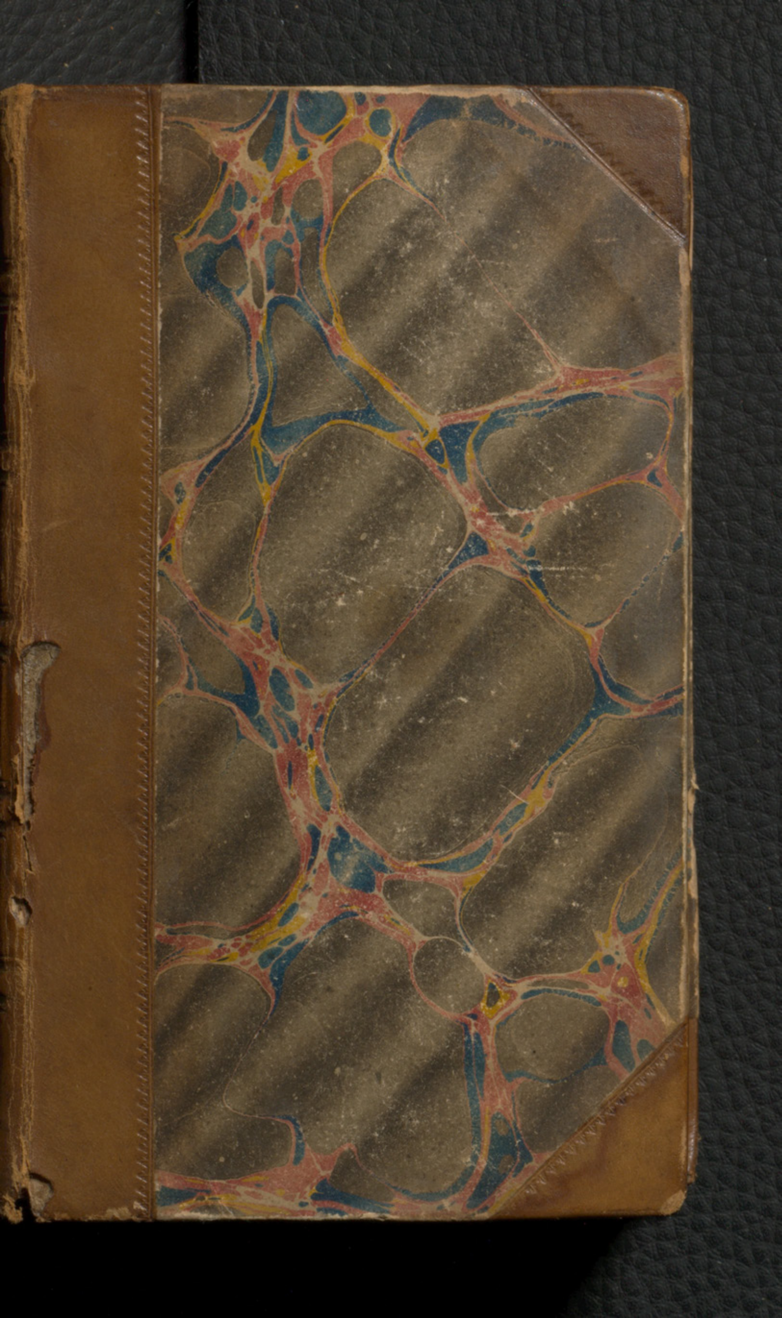
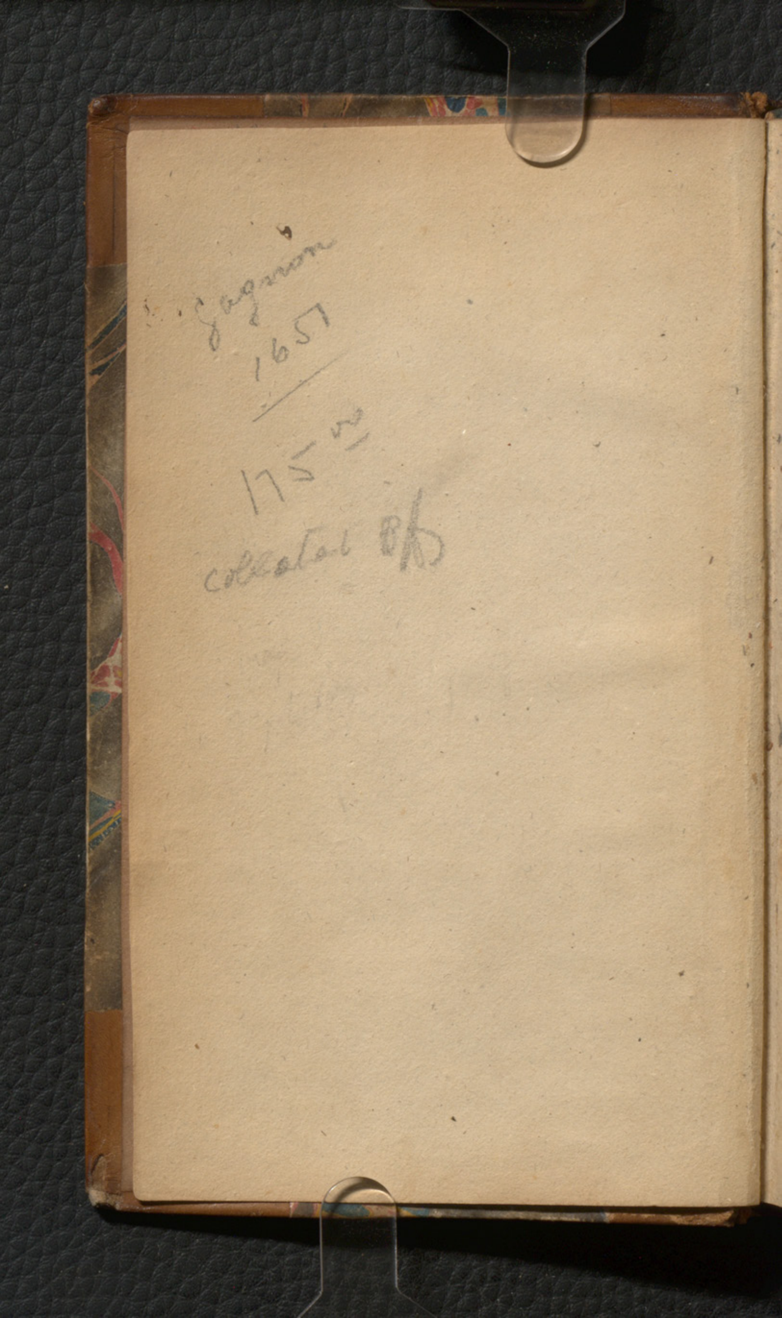



Gagnon
1651
collated

NOUVEAU VOYAGE

d'un Pais plus grand que L'EUROPE

Avec les reflections des entreprises du Sieur de la Salle, sur les Mines de St. Barbe, &c.

Enrichi de la Carte, de figures expressives, des mœurs & manieres de vivre des Sauvages du Nord, & du Sud, de la prise de Quebec Ville Capitalle de la Nouvelle France, par les Anglois, & des avantages qu'on peut retirer du chemin recourci de la Chine & du Japon, par le moien de tant de Vastes Contrées, & de Nouvelles Colonies.

Avec approbation & dedié à sa Majesté

GUILLAUME III.

Roy de la grande

BRETAGNE

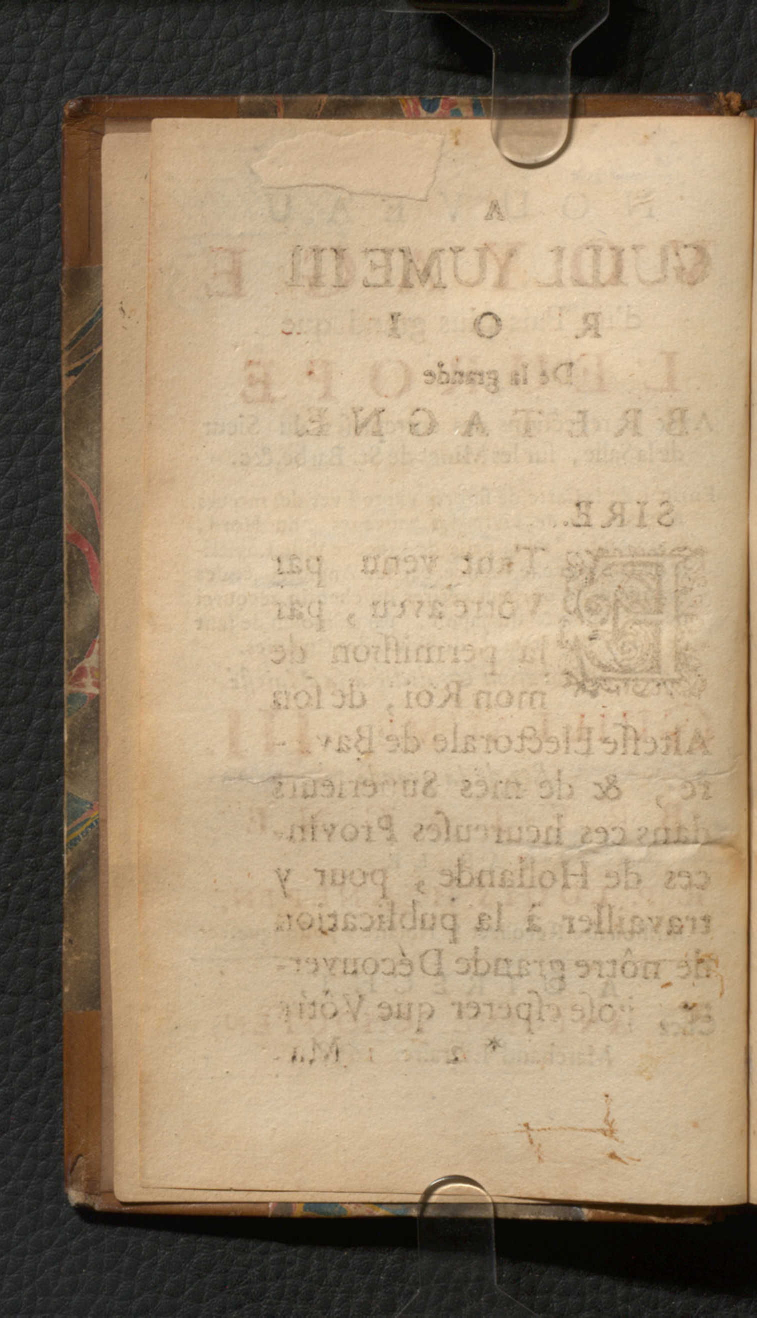
PAR LE

R. P. LOUIS HENNEPIN,

Missionaire Recollect & Notaire Apostolique.

A UTRECHT,
Chez ANTOINE SCHOUTEN,
Marchand Libraire. 1698.

Stuart



A

GUILLAUME III.

R O I

De la grande

B R E T A G N E.

SIRE.



Tant venu par Vôtre aveu, par la permiſſion de mon Roi, de ſon Alteſſe Electorale de Baviere, & de mes Superieurs dans ces heureuſes Provinces de Hollande, pour y travailler à la publication de nôtre grande Découverte, j'oſe eſperer que Vôtre

Majesté m'aïant fait l'honneur d'en recevoir le premier livre, Elle aura encore la bonté d'aggreer ce second volume, que je prens la liberté de Lui presenter.

J'y parle du Voiage d'un homme, que j'ai accompagné pendant plusieurs Années dans l'Amerique, & dont la mort precipitée, par la fureur de ses propres soldats, fît échoüer les grands desseins, qu'il avoit sur les Mines de Sainte Barbe, dans le Nouveau Mexique. Les observations, que je fais sur ce dernier Voiage, seront

ront connoitre à la Posterité, qu'il ne faut jamais être ingrat à ses Amis, & qu'à l'imitation de Vôtre Majesté, il ne faut jamais se vanger de ses ennemis, qu'autant que cela regarde le bien public, qui doit toujours l'emporter sur l'interest particulier : c'est la aussi, ce qui fait le Caractere de Vôtre tres-illustre Maison de Nassau, qui a été autrefois sur le Throne de l'Empire Romain, dont Vous poursuivez les triomphes dans le Champ d'honneur & de la gloire, & que nous voions

aujourdhui revetue du Souverain pouvoir, ſur trois grands Roiaumes dans la Perſonne de Vôtre Majeſté.

Sire il paroit à tout l'Univers, que la nature, & la grace ont heureuſement concouru pour reunir, dans Vôtre Perſonne Roiale, l'idée des vertus Chrêtiennes, Politiques, & Militaires de Vos Anceſtres: cette grande élevation, & cette étendue de Genie univerſel, qui ne fait rien paroitre que de tres-noble; ce cœur magnifique & liberal, ſi digne de la naiſſance de Vôtre Ma-

Majeſté : cette humeur toujours bien-faiſante, même à Vos propres ennemis, cet abord facile & aiſé, cette grandeur d'ame dans tous les changemens de la fortune, où, Sire, Vous naavez été ſoûtenu que par Vôtre grande magnanimité; vaillant, juſte, equitable, droit, ennemi du deguiſement, toujours egal à Vous même dans la proſperité & dans l'adverſité; un cœur plein de pieté, toujours Superieur en courage & reſolution. Qualitez dominantes qui ont fait l'ame de

la conduite de Vôtre Majesté, pour le bien public, depuis l'âge de vingt deux à vingt trois Ans, que Vous fiſtes, Grand Prince, Vos premiers coups d'eſſais dans les Armées, retirant du joug étranger ces Puiſſants Etats de Hollande, en donnant par tout des marques de Vôtre Valeur, & du dicernement du plus habile Capitaine General de nôtre Seicle, paroiſſant dés lors, comme un Arbre chargé de fruits au printemps, qui promettoit abondance de fruits dans l'Automne. Ja-

Jamais Prince n'a mieux ſçu adoucir l'humeur de Nations differentes, menager leurs intereſts, éclairer leurs deſſeins, diſſiper leurs factions, fixer l'inſtabilité des eſprits remuans, leur imprimer tout enſemble l'amour & la crainte, l'obeiſſance & le reſpect, en ſorte que qui que ce ſoit, durant la preſence & l'abſence de Vôtre Majeſté, n'a ozé faire de rupture avec ſes ſujets, quelques ſollicitations que leur en aient faites vos redoutables ennemis.

Tous ces avantages ſont

arrivez, Sire, ſans qu'il y ait eu du ſang reſpandu parmi les peuples de Vôtre Domination; mais tout celà par Vôtre ſeule adreſſe, Vôtre vigilance, Vos Soins, & par les grandes benedictions que Dieu à données à la droiture de Vos Intentions; ſa ſeule gloire aiant été le mobile dominant de Vôtre conduite judicieuſe, & l'ame de Vos actions, dans un desintereſſement parfait de Vous mêmes. Dieu n'a pas permis, Sire, qu'une conduite ſi juſte, ſi egale & tranquile, fût obſcurcie de nüa-

nüages ; par les mauvais desseins des personnes tres-mal intentionées, mais seulement que pour établir plus solidement le merite de Vos Vertus éclatantes, pour relever Vôtre Gloire d'un nouveau lustre, & faire éclater les témoignages publics d'approbations, que tous les Hauts Alliez ont rendus à Vôtre Sagesse; enfin pour reserver à Vôtre Majesté, la plus grande partie de la gloire de sauver l'Europe de sa ruine, dans les guerres presentes, aprés avoir heureusement contri-

bué à la diſpoſition d'une paix perdurable, dont tout le monde aura l'obligation à Vôtre Majeſté.

Vôtre Gloire, Sire, eſt dans un ſi grand éclat, que Vos ennemis ne pourront jamais l'obſcurcir. On voit tous les Ans Vôtre Majeſté à la tête de Ses Armées, & de celles des autres Potentats Vos Alliez, travailler à la liberté de l'Europe, que l'on voudroit opprimer. Vous conſervez cette heureuſe intelligence, qui fait la force de leur grande, de leur longue & de leur rare Union,

Union, & qui ſera un jour la cauſe de la conſervation de tant de Païs, que l'on veut mettre ſous le joug. Vôtre Sageſſe pareille à celle de Cæſar, Vôtre Valeur, qui ſurpaſſe celle d'Alexandre, & cette rare Prudence, Sire, par laquelle comme un autre Anibal, Vous conduiſez ces grandes Armées, d'une maniere admirable, ſoutiennent ce concert avec gloire, & le feront reüſſir heureuſement pour la tranquillité de l'Europe accablée.

Sire, la Providence, qui

gouverne l'Univers, & qui
entretient l'ordre & la beau-
té de ce grand Monde, mal-
gré les changemens & re-
volutions, qui en alterent
continuellement la face, a
ſuſcité Vôtre Majeſté pour
celà, qu'Elle L'a miſe à la tê-
te de trois puiſſans Roiau-
mes, afin qu'en travaillant
au bien de vos ſujets, Vôtre
Majeſté peut au même
temps procurer la felicité
de l'Europe, & delivrer les
peuples de cette ſanglante
& funeſte guerre.

Je demande pardon à
Vôtre Majeſté, Sire, ſi je

me plains ici devant Elle de quelques particuliers de cette Ville, qui bien que de même Religion que moi, en apparence, travaillent à me rendre odieux, & à me décrier parmi les ſimples, ſous le pretexte ſpecieux, qu'un Religieux de Saint François, fait imprimer deux Volumes dans cette Ville, dediez à Vôtre Majeſté, de l'hiſtoire de la grande Découverte, que j'ai faite dans l'Amerique Septentrionale.

Je n'y travaille pourtant que par l'approbation de

Vôtre Majesté, & la permission des Hauts & Puissans Etats de cette Province. Ainsi ces gens ne respectent pas, comme ils doivent, l'authorité sacrée de Vôtre Majesté, & la protection, qu'Elle a eu la bonté de m'accorder, non plus que l'honneur, que nos Seigneurs des Etats m'ont fait.

Ces personnes passionnément attachées à leurs interêts, reconnoitront un jour leur erreur. Je n'ai point d' autre but en tout ce que je fais, que la gloire de Dieu, & que d'aller reconnoitre, sous

ſous les ordres de Vôtre Majeſté, le paſſage de la Chine & du Japon tant recherché par les Anglois & Hollandois, par la Mer Glaciale, afin d'éviter deux fois la Ligne Equinoctiale, qui cauſe tant de peine & de detour. J'eſpere, Sire, que j'y pourrai travailler, & je ſuis moralement aſſuré, qu'avec la grace de Dieu, on en viendra à bout, avant la fin de ce Siécle, par le moien de nôtre Decouverte.

Par la même voie, Sire, le nom du vray Dieu ſera connu, à une infinité de Nations,

tions, jusques à present inconnués de nos Européens; & comme le Fils de Dieu à predit, que son Saint Evangile seroit prêché dans tout l'Univers, la pieté des fideles, s'est tousiours accrue & interessée dans l'accomplissement de cette Prophetie, à l'égard des Peuples & des Nations barbares.

Permettez donc, Sire, que je fasse connoitre à tout l'Univers, que Dieu a reservé aux Soins de Vôtre Majesté, la gloire de faire porter le flambeau du même Euangile, dans tant de païs de

de nôtre Découverte, qui ſont encore dans les tenebres de l'ignorance, je m'eſtimerois heureux, par une ſi heureuſe rencontre, de pouvoir moi même travailler à l'inſtruction de tant de Nations aveuglées, en leur donnant connoiſſance de la Verité.

Ces Peuples ſans nombre, Sire, ſe feroient une joie extreme de ſe ſoûmettre à l'Empire de Vôtre Majeſté, dont ils tireroient tant d'avantages; on les verroit fideles & obeiſſans, penetrez de reconnoiſſance & d'amour,

mour, pour un Monarque ſi grand, ſi genereux, & ſi cher à ſes ſujets. Ils ſe verroient au même temps heureuſement amenez à la lumiere de l'Euangile, & tant de Nations qui ont étées juſques à preſent, privées de la parolle d'un Homme-Dieu, le reconnoitront à l'avenir pour leur Souverain Juge des vivants & des morts dans le Ciel, & Vôtre Majeſté auroit la ſatisfaction de voir Son Nom Auguſte reveré, dans tout ce nouveau Monde ſur la Terre.

Je prie le Ciel, Sire, qui accompagne par tout la Justice de Vos Grandes Actions, qu'il lui plaise d'accorder toujours d'heureux succes aux entreprises glorieuses de Vôtre Majesté, & de conserver Vôtre Personne Roiale dans la poursuite & la defense des interez, qu'Elle prend a cœur, de mon Roi tres-Catholique, & de tous ses Augustes Alliez, pour le bonheur de ses sujets, & de toute l'Europe opprimée, par cette guerre fatalle.

Ce sont les Vœux, que je fais continuellement du plus

plus profond de mon cœur : ma plus grande passion étant d'adorer mon Dieu, & de continuer ardemment à rendre mes humbles services à Vôtre Majesté ; j'executeray toujours fidelement les Ordres, qu'Elle aura la bonté de me faire donner, & en reconnoissance je laisse cette marque publique du plus profond & inviolable respect avec lequel je suis.

SIRE,

De Vôtre Majesté,

Le tres-humble, tres obeissant, & tres fidele Serviteur

F. LOUIS HENNEPIN,

Missionaire Recollect, & Notaire Apostolique.

PREFACE.

IL *ſeroit inutile de vouloir engager le Lecteur par une preface étudiée en faveur de ce volume, que je donne ici au public: comme la verité eſt l'Ame & la propre eſſence de la Deſcription des nouvelles Découdertes, ce troiſiéme Tome que je laiſſe des miennes à la poſterité, n'a pas beſoin d'être ſoûtenu & authoriſé par un autre endroit: la nouveauté & diverſité ont leur attrait, quoique dans une Barbarie qui n'eſt pas encor policée: le plan de prés de deux cents Nations differentes en langues, (dont j'ai fait mention dans ma Deſcription de la* Louiſiane, *dans un ſecond & ce troiſiéme Volume, que nous avons decouverts, & parcourus avec le Sieur Robert Cavelier de la Salle,*

en

en ce Siecle) presentera aux curieux quelque sorte d'agreément.

Mais devant que de satisfaire à tout ce qu'on a pû objetter des livres que j'ai donné au public, j'ai trouvé bon de donner avis au Lecteur des approbations suivantes des Religieux de mon ordre, dont je retiens les originaux.

Je soûsiné certifie avoir leu & examiné un livre intitulé la Description de la Louisiane *nouvellement Découverte au Sud-Oüest de la Nouvelle France, avec les mœurs des Sauvages du même Païs; composé par le* R. P. Louis Hennepin, *Predicateur Recollect, & Missionaire Apostolique; & n'y avoir rien remarqué de contraire à la foi, & aux bonnes mœurs; mais qu'il est rempli de plusieurs reflections & mar-*

marques tres utiles, tant pour travailler à la Converſion des Sauvages, qu'au bien même de l'Etat & du Roiaume. Fait en nôtre Couvent des Recollects de Paris, ce 13. Decembre 1682.

F. Ceſarée Harveau, Lecteur en Theologie, Pere de Province, & Cuſtode des Recollects de la Province de St. Denis en France.

J'ai leu un livre intitulé la Deſcription de la Louiſiane *nouvellement Découverte au Sud-Oüeſt de la Nouvelle France, avec les mœurs des Sauvages de ce païs la, dans lequel, non ſeulement, je n'ai rien trouvé qui ne ſoit conforme à la foi de l'Egliſe Catholique, Apoſtolique*

& Romaine, aux Loix du Roiaume & aux bonnes mœurs, mais de plus, qui donne des grandes lumieres pour établir la foi de Jesus Christ dans ce Nouveau Monde, & pour étendre l'Empire de nôtre Invincible Monarque dans un grand païs, abondant en touttes sortes de biens. Fait en nôtre Couvent des Recollects de St. Germain en Laye ce 14. Decembre 1682. & signé.

F. Innocent Micault, Definiteur des Recollects de la Province de St. Denis en France, & Commissaire General en la Province des Recollects de St. Anthoine en Artois.

1. *Je suis persuadé qu'il y a bien des gens de nôtre Religion Romaine jaloux de mon bonheur, ou prevenus de*

de passion, qui travaillent a me rendre odieux, & à me décrier parmi les simples, sous un pretexte specieux, qu'un Religieux de Saint François souhaite, qu'un Roi protestant lui facilite la promulgation de l'Evangile, dans tant de vastes Contrées de nos Decouvertes; Il m'est facile de convaincre ces pures momeries; ces Critiques sçavent, que toutes les choses ont deux faces, & qu'on les tourne comme l'on veut, mais peuvent ils en conscience blâmer les Puissances les plus Sacrées de l'Europe, qui agissent & vivent de concert pour le bien de leurs Etats, avec Guilaume III. Roi de la grande Bretagne; & quand bien même sa Majesté Britannique étendroit ses Monarchies, parmi tant de Nations Barbares, n'est il pas plus juste qu'une infinité de Peuples, aient la

 qua-

qualité de Chrêtien, que celle d'être sans foi, sans Loix & sans Dieu? ces Critiques devroient être bien aises, que par la connoissance, que je donne de nos grandes Decouvertes; la Nation Angloise, & des Provinces Unies viennent à retirer de l'Atheisme tant de Barbares ensevelis dans les tenebres de l'ignorance, & ceux, qui me censurent, ici, ne jouissent ils pas de la liberté de nôtre Religion, sous les bons plaisirs de Guilaume III. Roi d'Angleterre? de l'aveu duquel j'espere de contribuer à l'extension du Roiaume de Jesus Christ; je passerois d'ailleurs, pour ingrat, si je ne reconnoissois ce grand Monarque des Anglois, qui jadis ont fait tant d'honnestetez, & des offres si avantageux à nos Missionaires Recollects dans l'Amerique, comme le Lecteur poura reflechir sur la fin de ce mien volume; en un mot:

mon Roi tres-Catholique, ſon Alteſſe Electoralle de Baviere, le conſentement par écrit des Superieurs de mon ordre, l'integrité de ma foi & l'obſervance Reguliere de mes Vœux, que ſa Majeſté Britannique me laiſſe, ſont les meilleurs garands de la droiture de mes intentions, & qui me mettront à l'abry de mes perſecuteurs & injuſtes Cenſeurs.

2. *Il y en a qui ne peuvent bien comprendre, comme j'ai pu faire tant de chemin, en ſi peu de temps, le long du Fleuve Meſchaſipi, mais ils ne ſçavent pas, qu'on peut, avec des Canots d'écorce, faire des 20. 25. à 30. lieües tous les jours, à force d'avirons, & même davantage, quand on ſe ſent preſſez; & quand bien même nous n'euſſions fait, à trois que nous étions, que dix lieües chaque journée; en trente jours, nous pouvions aiſément faire trois*

cents lieües. Et pendant les temps, que nous avons employez depuis la Riviere des Illinois, *jusques à l'embouchure de* Meschasipi *dans le Sein de Mexique, si nous avions voulu faire plus grande diligence en Canot, nous eussions pu faire le chemin deux fois.*

3. *Il y a des gens particuliers peu Chrêtiens, qui ont conspiré ma ruine pour quelques interez sordides pretendus, par ce que je leur donnois de l'ombrage, & pour m'empecher de faire imprimer mes Decouvertes, ils ont dit, ou faire dire à mes Libraires d'*Utrecht, *que tout ce que je leur donnois à imprimer, n'étoit qu'une repetition de la Description de nôtre* Louisiane, *& qu'ils en avoient veu une traduction Flamande; ces gens Passionnez sont dignes de compassion, & dignes de blâmes; mais il*

eſt aiſé de faire connoître leurs impoſtures; comment eſt ce, que de mon premier Livre de la Louiſiane, *qui conſiſte en* 19. *ou* 20. *Fœuilles d'impreſſion, j'aurois pu faire deux autres Volumes, chacun de* 20, *a* 25. *Fœuilles, comme il paroit viſiblement? Le premier ayant été dedié au Roi de France, & mes deux autres derniers à Guillaume III. Roi de la grande Bretagne? Franchement il faut avoir un front d'airin, pour en faire ainſi accroire aux gens. Il eſt vray que j'ai fait mention de ma* Louiſiane *dans mes deux derniers Volumes, ne pouvant pas m'en diſpenſer, les Puiſſances qui m'ont emploié, l'ont ainſi ſouhaité, & celà doit ſuffir; mais ces Calomniateurs par la ſuppreſſion de mon ouvrage, ne butoient qu'à me debuſquer d'*Utrecht; *mais ces Im-*

posteurs ne me montreront jamais dans ma Louisiane, *la Découverte, que j'ai faite depuis l'embouchure de la Riviere des* Illinois *sur le* Meschasipi, *jusqu'au Sein de Mexique, ni le Voiage de Monsieur de la Salle, que j'ai inseré, avec mes reflections dans mes deux derniers Volumes, avec d'autres additions de mes memoires considerables, que je n'avois point encor mises en lumieres, quand bien même j'aurois fait paroître en partie ma* Louisiane *dans mes deux derniers Tomes; c'est mon ouvrage; j'en peux, & j'en dois faire mention, pour faire connoître mes Découvertes entieres; ce n'est pas le premier Autheur, qui auroit fait plusieurs editions d'un premier livre, & qui y auroit fait en suite adjouter des memoires, qu'il auroit obmises exprés, comme je l'ai*

fait

fait effectivement dans mes deux derniers Volumes, que je dedie à un Roi, à qui on ne fait point accroire, comme ces esprits d'araignées font aux simples, qui sont duppes de ces Critiques, & lesquels n'aiant jamais fait d'actions en leur vie que fort communes, sont fachez quand d'autres font quelque chose d'extraordinaire contre leur sentiment rempli souvent de bassesses.

4. *Il y a un sçavant Critique particulier, qui a ici reflechi sur le temps d'environ onze Ans de ma Découverte, mais il ne voit pas que je compte toutes les allées & venües, que j'ai faites, & les sejours particuliers, que j'ai été obligé de faire, avant que donner une connoissance parfaite au public de nos grands Voiages, si bien qu' en comptant l'Année 1674. de mon depart immediatement aprés la*

Bataille de Senef, où je me suis trouvé souvent exposé aux perils de la vie, jusques à l'Année de la seconde edition de ma Description de la Louisiane, *qui fut en* 1688. *par cette supputation, j'aurois été occupé dans mes travaux de Voiages, & à faire imprimer mes Decouvertes, pendant quinze Ans, qui fairoient quatre Ans davantage, que les onze Ans, que j'ai fait connoitre au public; & comme l'on dit: la critique du nommé Scaliger n'est pas toujours seure, & il y a fort peu d'Autheurs, qui n'aient toujours quelques bourrus Critiques; j'ai bien trouvé des esprits & des humeurs plus Critiques dans cette Ville d'Utrecht, qui ont tachez, & qui continuent de m'abîmer s'ils pouvoient, ces derniers me sont plus pernitieux que cet homme de lettre, qui est distin-*

gué par ſes merites particuliers, & qui par honneſteté n'en à rien dit, en particuliere conference, que j'ai eu avec lui.

5. Il ſe trouvent encore d'autres Critiques fort bourrus, qui diſent que parmi les Sauvages, où j'ai été, que ces Barbares nomment, en leur langue, le Soleil par le nom de Louis, & que j'ai dit cela expres pour Flatter le Roi de France; comme ſi Louis 14 n'avoit point d'autres panegiriſtes, & attendoit aprés moi, pour cet éloge; il n'y a point de plus beau panégirique des grands hommes, que leurs actions; ce que j'ai dit, je le reitere, car étant parmi les Iſſati & Nodueſſans, dont j'ai été fait Eſclave dans l'Amerique, l'un des Chefs deſquels, nommé Aquipaguetin, qui m'avoit adopté pour ſon fils, pendant le ſejour, que j'ai fait avec

lui & parmi ces Barbares, pour apprendre leur langue; jamais je ne les ai entendu parler du Soleil, que par l'expreſſion du mot de Louis; il eſt vray que ces Sauvages nomment auſſi la Lune Louis, mais ils font cette diſtinction, qu'ils appellent la Lune Louis baſatche, *qui veut dire en leur idiome, le Soleil qui paroit pendant la nuit, ſi ces Critiques ne me croient pas, je pourai dire d'eux avec l'Apoſtre:* quod ignorant, blaſphemant, qu'ils blaſphement ce, dont ils ſont ignorans.

6. *D'autres non moins Critiques, n'aiant plus rien à dire de mon premier Volume que j'ai dedié a Guilaume III. Roi de la grande Bretagne, aprés tout diſent ils: le* Pere Hennepin *ne dit rien d'extraordinaire dans ſon livre, ces pecores du bon Dieu ſe rendent ri-*

di-

dicules & dignes de mêpris, peut on rien dire de plus extraordinaire, que de faire mention comme je fais, de 4. a 5. Lacs, qui sont de 3. de 4. de 5. & l'un de 700. lieües de circuit; que nous pouvons appeller des Mers douces, & où jamais Navire, n'a paru, que celui de 60. Tonneaux, que nous y avons construit, & avec lequel nous avons navigez de Lac en Lacs, plus de cinq cents lieües de chemin, avec admiration de tous les Sauvages de ce grand Continent, qui ne pouvoient comprendre ce Fort ambulant, d'une Nation à l'autre, & quand ils entendoient le bruit du Canon que nous y avions conduit, ces Barbares crioient que le tonnaire les alloient abîmer? peut on rien de plus extraordinaire, que le grand Sault de Niagara? que j'ai decrit, & qui est la plus grande &
 la

la plus prodigieuſe Caſcade ou cheute d'eau de l'Univers. Veu que cette Caſcade vient à tomber d'une hauteur de 6. a 7. cents pieds, & provient de ces grands Lacs qui forment le grand Fleuve de St. Laurent? Peut on rien de plus extraordinaire que de décrire un païs, que nous avons decouvert, qui eſt plus grand que l'Europe, & rempli de plus de deux cents Nations de langues differentes? & dont jamais hiſtorien n'a fait mention devant moi, & que j'amais aucunes Cartes, n'y mappes-mondes, n'ont fait connoitre au public, qu'apres moi? ces Critiques feroient mieux d'admirer ce qu'ils ne peuvent pas comprendre, & d'adorer par le ſilence ce que leur langue n'eſt pas capable d'exprimer par le diſcour, par ce qu'ils n'ont jamais rien veu, que de commun & que quelques coins de païs borné.

Les

7. Les hommes d'un petit genie, & qui ſont peu verſez dans la connoiſſance des païs étrangers, ont accoutumé de blâmer, ce qu'ils ne peuvent comprendre. Ils s'imaginent qu'on ſe moque d'eux, quand on leur parle d'un païs plus grand que l'Europe, par ce qu'ils ne ſe figurent rien de plus étendu, que cette partie du monde, dans laquelle ils habitent. Ils ont même accoutumé de ſe repreſenter le Canada comme un païs renfermé dans les bornes étroites de la plus petite partie de l'Amerique.

Ceux, qui liſent les Relations de divers Voiages, qu'on a faits dans les diverſes parties du monde, pour les decouvrir, ſont perſuadez du contraire. On ſçait donc aujourdhuy qu'il n'y a rien de plus faux que ce prejugé. J'ai fait voir en effet par le Volume precedent

dent, que j'ay publié, que le Canada par exemple comprend plus de ſept cents lieües de païs, depuis l'Iſle percée & la grande Baie, en remontant le grand Fleuve St. Laurent. J'ai fait ce Voiage juſques à ſa ſource, & j'ai reconnu, qu'il ſe forme de pluſieurs grandes Rivieres, & des ſurmentionez cinq grands Lacs, ou Mers douces, leſquels nous avons parcourus en Navires, ou en Canots d'écorce, comme on peut le voir dans les Cartes que nous avons données.

Je puïs dire la même choſe de l'incomparable Fleuve Meſchaſipi, lequel eſt encore de plus grande étendeüe, que celui de St. Laurent. J'ai mis auſſi dans la Carte generale de ma Découverte le grand Fleuve des Amazones, que l'on voit au delà de Ligne équinoctiale dans l'Amerique meridionale, cepen-

pendant je ne le crois ni si grand, ni si etendu que le Meschasipi, il n'est pas même d'une aussi grande force que le Fleuve de Saint Laurent. La raison en est, qu'à côté de ces deux Fleuves on trouve des Vastes Provinces habitées par plus de deux cents Nations de langues differentes. Tout celà me fait conclure, que le païs de terre ferme, que j'ai nouvellement Decouvert, est beaucoup plus grand que toute l'Europe ensemble, & qu'en effet on y pouroit former les plus Vastes Empires, qui soient au Monde.

J'ai fait dessein dans ce Volume de décrire ces divers païs, que j'ai visitez, d'en faire connoître le terroir, les fruits qui y sont produits, & le commerce qu'on y peut faire, & en même temps le genie, & les mœurs des habitans, qu'on

y trouve, du moins autant, que celà paroit necessaire, pour l'intelligence de la matiere, que je traite. Dans cette veüe, je crois, qu'il est à propos d'y joindre le Voiage, que le Sieur Robert Cavelier de la Salle à fait depuis moi. Je donneray donc ici un état abregé de toutes choses, qui suffira cependant pour l'instruction du Lecteur, nous reduirons ce Volume en Chapitres comme le precedent.

Je feray connoître vers la fin de ce Tome le peu de conversions des Sauvages, non obstant les grands soins des Missionaires zelez, & habils, qui travaillent depuis prés d'un Seicle, à defricher la vigne du Seigneur dans le Canada. C'est ce qui nous oblige de reconnoître, avec un respect Religieux, les bontez incomprehensibles de Dieu, qui nous a appellé à sa connoissance, pen-

pendant qu'il laisse tant de peuples dans les tenebres de leur aveuglement, étant sans Dieu, sans foi & sans esperance, aiant encor les yeux fermez à la lumiere des veritez de l'Evangile.

Je suis moralement convincu au reste, que toutes les Nations, que nous avons Decouvertes le long du Fleuve Meschasipi, seront plus susceptibles du Christianisme, que les autres, par ce qu'ils sont plus dociles, moins Farouches & plus debonnaires, que les peuples, qui habitent vers le Nord. Ceux-ici ont quelque chose de plus Farouche dans l'esprit, & par consequent ils sont moins faciles à persuader, & font paroître même plus d'opiniatreté, que les Nations du Midi.

Pour rendre ce Volume ici plus intelligible au Lecteur, j'ai fait des

des reflections sur le dernier Voiage du Sieur Robert Cavelier de la Salle, que j'y rapporte, par ce que j'ai plus de connoissance de ces Vastes païs que le R.P. Chrêtien le Clercqz, Difiniteur actuel de nos Recollects d'Artois, qui en à publié l'histoire, ce Pere, pour qui j'ai bien de l'estime & dont j'ai toujours été Amy; a une parfaite connoissance de l'histoire Gaspesiene, qu'il a donné au public, & du Canada, où nous avons demeurez cordialement ensemble, mais il n'a peu parler si scientifiquement que moi des peuples de nôtre Louisiane, *il n'a été qu'en Canada & a Gaspée, qui est entre Baston & de l'Isle percée, où j'ai sejourné en qualité de Missionaire, pendant un Esté entier pour des Pêcheurs, qui y parois-*

roissent tous les Ans, avec plusieurs Navires; de sorte qu'il n'a pu parler d'un païs, où il n'a jamais été, que par les memoires d'autrui. La grande Baye de Gaspée située dans la Cadie, sur le bord de l'Ocean & du Canada, où ledit Pere le Clercqz a été Missionaire, sont distants plus de douze cents lieües, des terres de nôtre Louisiane. *D'ailleurs le Pere le Clercqz a eu communication du journal de ma Découverte, dont j'avois laissé prendre la copie au R. Pere Valentin le Roux, Commissaire Provincial en Canada, comme je l'ai remarqué dans le Volume, qui a precedé A quoi le Pere le Clercqz à joint ce qu'il a pu recüeillir des memoires du Pere Zenobe Mambré Recollect, pendant qu'il étoit à*

Que-

Quebec: il est constant d'ailleurs, que tout le Style du Pere le Clercqz, est celui du R. Pere Valentin le Roux.

J'aurois bien de la repugnance d'avoir le nom de faire semblables pas de Clercqz, il me souvient a peu prés sur ce sujet, du Sieur de Boileau qui a écrit ces vers suivants:

Menage ce pauvre Poëte
Dit, qu'il a fait mon épitete,
Le plus commun est aujourdhui,
De joüir des œuvres d'autrui.

Je ne trouve pas étrange, que ledit Pere le Clercqz ait eu dessein de faire honneur en celà au Pere Zenobe membré Recollect, qui étoit son Cousin, & qui avoit été mon Compagnon dans le commencement de mon Voiage, que nous fîmes ensemble

ble jusques aux Illinois, où il demeura, comme je l'ai fait connoître dans mon autre Volume, pendant que je continuay nôtre Découverte. Je suis bien aise, qu'on sçache, que le Pere Zenobe étoit mon Amy, & qu'ainsi je ne pretend pas de nuire à sa reputation; nous avons toujours vécu ensemble avec beaucoup de cordialité, & le Pere Zenobe êtant du retour de l'Amerique, il me vint rendre visite dans nôtre Couvent des Recollects du Chasteau Cambresis, ou j'étois alors vicaire & Superieur actuel. Aprés l'avoir receu fort candidement, il me dit qu'il retournoit dans ces païs-là avec le Sieur de la Salle, pour descendre depuis les Illinois, jusques au Golphe de Mexique, par le Fleuve Meschasipi, & qu'étant

tant là, il auroit le loisir de faire des observations plus exactes, que celles que j'y avois pu faire en 80. par ce qu'ils pretendoient de s'y rendre à mains fortes, & hors d'insultes des Barbares.

Le Voiage du Sieur de la Salle ne s'est fait depuis cette Riviere des Illinois, jusques au Golphe de Mexique, que deux Ans aprés moi. J'avois fait le mien en 1680. & il n'y alla qu'en 1682. D'ailleurs aprés m'avoir rendu le mechant office auprés du Pere Hiacinthe le févre, dont j'ai fait mention dans l'advis au Lecteur de mon Volume precedent, le Sieur de la Salle manqua de Politique à mon égard. Il pouvoit bien s'imaginer en effet qu'aprés, que ledit Pere Hyacinthe auroit

pro-

procuré mon exile hors de France, ſe couvrant du manteau, que j'étois ſujet d'Eſpagne ; je ne manquerois pas de donner la connoiſſance de nos grandes Découvertes de l'Amerique à des gens, qui auroient plus de Charité pour moi que n'en ont eu ledit Pere Hyacinthe & le ſurmentionné Sieur de la Salle. Aprés tout, les hommes n'ont que leur temps, toutes leurs intrigues auront une autre face devant le Tribunal de Dieu.

Tout cela joint enſemble fait voir, que tous ces gens, n'ont rien veu qu'aprés moi, & que même la pluspart de leurs Relations ſont tirées de mon journal, qu'ils ont entre les mains, par le moien des dits R.R. Peres Hyacinthe le Fêvre, & Valentin le Roux, ainſi le Lecteur doit être aſſeuré de la verité de mon Hiſtoi-

ſtoire, & de tout ce que je dis de ces Vaſtes Païs, que j'ai viſitez le premier de tous les Européens, Il eſt vray que j'y ai bien eu des monſtres à vaincre, & des precipices à paſſer, mais enfin Dieu m'a fait la grace d'en venir à bout, & de les ſurmonter, Il y a un endroit à l'Iſle du Mon-treal en Canada qui eſt de 25. lieües de circuit, où le Sieur de la Salle a commencé des habitations, qui ſe ſont depuis erigées, en une grande Bourgade, qui s'appelle maintenant la Chine, par ironie, par ce que demeurant en ce lieu là, les habitans lui ont ſouvent entendu dire, que déſqu'il ſe ſeroit ſaiſi des Mines de Ste. Barbe dans le nouveau Mexique, qu'il ſe vouloit rendre un jour à la Chine & au Jopon par les Découvertes, que nous avons faites depuis enſem-

ſemble, ſans paſſer la Ligne Equinoctiale, & qu'il trouveroit moien de ſe rendre à la Mer du Sud, qui borde les terres de nôtre Louiſiane, *comme le Lecteur peut ſçavoir par la Carte generale, que j'ai miſe dans mon Volume precedent; touttes les eſperances, qui faiſoient la paſſion predominante de cet excellent Voiageur, & les mines, pendant nôtre ſejour de Fort de Frontenac, ne roulerent que ſur ce grand deſſein de nous rendre à la Mer pacifique contiguée aux terres de nôtre* Louiſiane, *ceux qui ont l'intelligence des Cartes, que j'ai données au public cy devant; reconnoiſtront aiſément la verité de ce que je dis; il y a pluſieurs Autheurs ſçavans dans les Mathematiques, & verſez en Geographie, qui aſſeurent, que le Japon tient*

aux terres de l'Amerique Septentrionale; & Monsieur le Docte Grævius, l'un des plus sçavans de nôtre Siecle dans les histoires, aiant consideré meurément nôtre grande Découverte, m'a fait l'honneur, dans une assemblée d'hommes habils & distinguez en merite dans cette Ville d'Utrecht, de dire; qu'il croioit effectivement, que le Japon n'est point une Isle, comme on l'a fait, mais que les terres de ce grand Empire aboutissent au grand Continent de nôtre Louïsiane*; j'ai joint au Chapitre* 37. *de mon Volume precedent, une preuve de cette verité; à toutes les opinions de ces grands hommes, par une demonstration des Sauvages, qui venoient en Ambassades des terres occidentales, aux Issati & Nadoüessans, où j'ai demeuré*

comme fils adoptif, de l'un des Premiers Capitaines de ces Barbares, dans la grande Cabanne duquel, ces Ambaſſadeurs des terres occidentales, m'ont aſſeuré par truchement, qu'il n'y avoit point de Detroit d'Agnien, comme on a cru juſques à preſent, ce qui nous fait croire que les vaſtes Contrées de l'Amerique Septentrionale, ſont contiguées des terres du Japon, & qu'elles ne ſont point ſeparées par aucunes Mers, ni de Detroit d'Agnien pretendu; quelques efforts, comme j'ai fait connoître cy devant, que les Anglois & Hollandois, les plus grands Navigateurs de l'Ocean, aient pû faire du paſſé, pour ſe rendre à la Chine & au Japon par la Mer Glaciale, ils n'ont pû y reüſſir juſques à preſent; mais ſi les Puiſſances, qui m'ont fait l'hon-

neur de m'emploier, nous font retourner dans nos vastes Découvertes ; nous trouverons infalliblement un passage commode, pour nous rendre des terres de nôtre Louisiane, *dans la Mer pacifique, par des Rivieres, qui portent des gros vaisseaux, situées au delà du fameux Fleuve de Meschasipi ; d'où il sera aisé d'aller à la Chine & au Japon, sans passer par deux fois la Ligne Equinoctiale, comme on a ète obligé de faire jusques à present, avec la perte de tant d'hommes.*

Pour preuve de la croiance, que j'ai de cette Loüable entreprise, je m'offre de tout mon cœur, de retourner pour ce sujet dans nos Découvertes ; & pour un si genereux dessein de la gloire de Dieu, je ne dois point avoir moins de zele, que nos Anciens Recollects ont eu dans

le Roiaume de Voxu, *partie Orientale du Japon, & dont le Roy reconnu jadis par leurs predications, la Religion du vray Dieu, & où ce Monarque fit bruler plus de* 800. *Idoles par tout ſon Empire, & il deputa en* 1613. *une fameuſe Ambaſſade de cent gentils hommes, qui s'embarquerent le* 28. *Octobre* 1613. *& aborderent en Eſpagne le* 10. *Novembre* 1614. *ſous la conduite du R. Pere Louis de Sotello, Recollect, qui preſenta l'Ambaſſadeur dudit Roiaume du Japon, à nôtre Roy tres Catholique, & depuis à Sa Sainteté, aſſeurant, que ſon Roy & ſes ſujets reconnoiſſoient le vray Dieu des Chrêtiens, & qu'ils renonçoient à l'Idolatrie.*

Le Lecteur doit remarquer qu'à l'An 1540. *&* 41. *l'Eſpagne a-*

voit deja conquis plus de cent Roiaumes, & une des plus vastes etendues de païs, que l'Europe n'est grande de trois fois, pendant que nos Religieux de Saint François, les premiers, & les seuls Ouvriers Evangeliques, avoient soûmis une partie des sujets du Japon à l'Empire de Jesus Christ.

Je ne dois point avoir moins d'émulation, pour l'achevement de nos grandes Decouvertes, que le fameux Christophe Colombe, acpagné de nos Religieux de Saint François, l'An 1492. *&* 93. *qui ont fait la celebre Découverte des Indes Occidentales, autrement de l'Amerique.*

Le chemin racourci de la Chine, & du Japon, par nos Découvertes, sera autant, & plus considerable aux Siecles futurs, que les Décou-

couvertes, que l'on à faites jusques à present, aux Indes Orientales, & au Nouveau Mexique, dans les Indes Occidentales, & dans l'Amerique Septentrionale.

Et comme par la grace du Seigneur, j'ai des patentes & mes obeissances de mon General, & des Superieurs Majeurs de mon Ordre, pour retourner dans toute l'étendue de l'Amerique en qualité de Missionaire, l'issue de mon retour en tant de Vastes Contrées, si les Puissances le veullent, fera, Dieu aidant, connoître la droiture de mes bonnes intentions à tout l'Univers; & je peux dire sans affectation, que trouvant, comme j'en suis moralement asseuré, par mon retour, le chemin abregé de la Chine, & du Japon, comme je n'en doute nullement,

 ment,

ment, & que cette mienne Découverte, que j'ai faite, & que je feray, avec la grace de Dieu, seront les plus belles & les plus memorables de ce Siecle present, & à venir.

Le Lecteur peut remarquer encore, qne les établissemens, que les Nouvelles Colonies pourront faire dans nos Découvertes, se feront peu à peu par des personnes seculieres, & Laïques, & qu'on peut s'asseurer, qu'aprés un grand nombre de Siecles, les Religieux de Saint François n'auront pas plus de droit, que le premier jour, sur les fonds, & les terres de ces Vastes Contrées; au lieu que le païs venant un jour à se peupler, il se trouveroit, que les principales Seigneuries, les fermes, & les melieurs fonds seroient

*roient possedez par quelques Missionaires particuliers, Maîtres également du spirituel, & du temporel, comme nous pourons faire connoître dans un troisiême Volume dans cette Ville d'*Utrecht*, si on le trouve pour agreable pour le bien du public, que je prefereray, toute ma vie, au bien particulier, sans choquer qui que ce soit, quelque obstacle que j'ai essuié des personnes, qui m'en ont voulu, sans que je leur en aie donné sujet, même de ceux qui ont retenu injustement de l'argent, que je leur ay donné d'avance, pour ma subsistance, me payant d'ingratitude insigne, & qui m'ont denigré, au lieu de me rendre ce que je leur avois avancé pour ma nouriture, que le Roy d'Angleterre Guilaume III. m'a don-*

né, depuis que je ſuis ici par ſon aveu, & qui m'a fait l'honneur de me demander pour cet effet à mes Superieurs.

TA-

TABLE DES CHAPITRES.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHA-

CHAPITRE XX.

CHAPITRE XXI.

CHAPITRE XXII.

CHAPITRE XXIII.

CHAPITRE XXIV.

CHAPITRE XXV.

CHAPITRE XXVI.

CHAPITRE XXVII.

CHAPITRE XXVIII.

CHA-

CHAPITRE XXIX.

CHAPITRE XXX.

CHAPITRE XXXI.

CHAPITRE XXXII.

CHAPITRE XXXIII.

CHA-

CHAPITRE XXXVII.

CHAPITRE XXXVIII.

VOYA-



SEPTEMTRION
MIDI
OCCIDENT
ORIENT
CARTE D'UN NOUUEAU MONDE, ENTRE LE NOUUEAU MEXIQUE, ET LA MER GLACIALLE
Novellement decouvert par le R.P. Louis de Hennepin Missionaire Recollect natif d'Aht. en Hainaut
dediee a sa Majeste Britanique, le Roy Guillaume Troisieme
Gasp. Bouttats fecit
MER DE CANADA
MER DE SUD
AMERIQUE MERIDIONALE
MER DE IESSO
TERRE DE IESSO
Tartaria
PARTIE DE L'ASIE
Iapon
Californie
NOUVELLE FRANCE
NOUVELLE BRETAGNE
Baye de Hudson
Lac des Assenipoils
Chongaskabé ou Nation des Forts
Les Hanctons
Qua de Battons ou gens de Riuire
Missions des Recollects
Nadouessans
Lac Issati
Issati
Tinthonha ou gens des Prairies
Sault de St. Antoine de Padoü
Lac Superiur
Lac des Pleurs
Les Illinois
Fort de Crevecœur
Mission des Recollects
Akansa
Fort de Frontenac
Mont Real
Quebec
Tadoussac
CANADA
ACCADIE
NOUVELLE ANGLETERRE
NOUVELLE HOLANDE
Cap Malabarre
Lac Erie
Virginie
Caroline
FLORIDE
St. Matheo
Chiquacha
Taensa
Quinipissa
R. Sablonniere
Quoaquis
Baye de Spiritu Santo
GOLFE DE MEXIQUE
C. de Apalache
C. de Florida
Canal de Bahama
I. Bahama
ISLES LUCAYES
Tropique du Cancer
MEXIQUE OU NOUVELLE ESPAGNE
MER VERMEILLE
CALI FORNIE
Mines de Ste. Barbe
Grande Ville de Mexique
C. Roxo
Merida
Iacatan
Golfe de Hondoras
C. St. Antonio
Havana
I. de Cuba
Iamaique
I. de St. Domingue
HISPANIOLA
Porto Rico
Auguilla
I. Gandalupe
La Dominique
Martinique
Isles Antilles Francoises
Curacao
Carta gena
Conception
Porto Bello
Golfo de Panama
Ligne Equinoctiale
PERU
Terre Neuve
Grand Banc
C. de Ras
I. Perse
C. Breton
C. de Grace
I. Azores
I. Canaries
IRLANDE
ANGLETERRE
La Manche
Brest
PARTIE DE FRANCE
PARTIE D'ESPAGNE
PARTIE D'AFRIQUE

VOYAGE
d'un Païs
PLUS GRAND QUE
L'EUROPE,
Nouvellement découvert entre la Mer glaciale & le Nouveau
MEXIQUE.

CHAPITRE I.

Le Sieur de la Salle entreprend la Découverte du Meschasipi par le Golphe de Mexique, & établit une espéce de Colonie à la Baye de St. Loüis.



Es hommes doivent se païer de raison en toutes choses, & quand ils ne peuvent pas excuser l'intention de ceux, dont ils ont reçeu quelque chagrin, il faut au moins, qu'en bons Chrétiens ils l'attribuent plustôt à leur préoccupa-

tion qu'à leur malice. J'ai demeuré prés de trois ans en qualité de Missionaire avec le Sieur Robert Cavelier de la Salle dans le Fort de Katarokoüy ou de Frontenac, dont il étoit Gouverneur & proprietaire. Pendant ce sejour nous nous occupions souvent ensemble à lire les Voiages de Jean Ponce de Leon, de Pamphile Narvaëz, de Christofle Colomb, de Ferdinand Soto, & de plusieurs autres grands voiageurs, afin de nous preparer mieux à la Découverte, que nous avions dessein de faire.

Le Sieur de la Salle étoit capable des plus grandes entreprises, & on peut l'appeller avec justice l'un des plus celebres Voiageurs de beaucoup de Siécles. Et en effet il s'est épuisé pour achêver la plus grande, la plus importante, & la plus traversée Découverte, qui ait été faite de nôtre Siécle. Il a conservé son monde dans des Païs, où tous ces grands voiageurs ont peri à la reserve de Christofle Colomb, sans avoir remporté aucun avantage de leurs entreprises, quoi

qu'ils

qu'ils y aient emploié plus de deux cens mille hommes. Jamais personne avant le Sieur de la Salle & moi ne s'est engagé dans un pareil dessein avec si peu de monde parmi le grand nombre de peuples inconnus, que nous y avons découverts.

Nôtre premiere pensée, lors que nous étions au Fort de Frontenac, avoit été de trouver, s'il étoit possible, le passage, que l'on a cherché depuis si longtemps à la Mer du Sud, sans passer la Ligne Equinoctiale. Quoi que le Fleuve Meschasipi n'y conduise pas, cependant le Sieur de la Salle avoit tant de lumieres & de courage, qu'il esperoit de le trouver par ses soins. Je ne doute pas, qu'il n'eust reüssi dans son dessein, si Dieu lui eust conservé la vie. Mais il fût massacré dans cette recherche, & il semble, que Dieu a permis, que je survécusse audit Sieur de la Salle, afin que je fournisse au public le moien de trouver le chemin de la Chine & du Japon par le moien de ma Découverte. Et en effet si sa Majesté Britannique, ou

les Hauts & Puissans Seigneurs des Etats generaux veulent bien, que j'accompagne ceux, qu'ils envoieront pour achever de chercher ce chemin abbregé, je suis moralement assuré, que nous en viendrons à bout, s'il plaist à Dieu, avant la fin de ce Siécle.

Le Païs des Illinois, & les vastes Contrées, qui l'environnent, étant le centre de nôtre Découverte, le Sieur de la Salle avoit pris la résolution d'y faire un établissément. Il faut donc tout de même, que les Princes, ou Etats Souverains, qui travailleront à cette loüable entreprise, s'assurent de ce Vaste Continent par des Forts, & par des Colonies, qu'ils établiront de lieu en lieu.

Le Sieur de la Salle avoit donc dessein d'aller chercher par Mer sur toutes choses l'embouchure du Fleuve Meschasipi dans le Golphe de Mexique, & d'y établir de bonnes Colonies sous l'authorité du Roi son Maître. Les propositions, qu'il fit pour cela au Conseil, furent favorablement reçues de Monsieur de Seignelay Ministre & Secrétaire

re d'Etat, & Sur-Intendant du Commerce & de la Navigation de France. Sa Majesté les agréa, & consentit à favoriser son entreprise, non seulement par les nouveaux pouvoirs, & par les Commissions, dont elle l'honora, mais encore par des secours de Vaisseaux, de Troupes, & d'argent, dont elle le gratifia.

Le Sieur de la Salle se voiant assisté de cette maniere s'appliqua d'abord aux moiens d'avancer la gloire de Dieu en ces païs-là. Il jetta les yeux sur deux Corps differens de Missionaires afin d'avoir de bons sujets capables de travailler utilement au Salut des Ames, & de poser les fondemens du Christianisme dans ces Contrées Barbares. Il s'addressa donc à Monsieur Tronçon Superieur general de Messieurs du Seminaire de S. Sulpice à Paris, qui voulut bien prendre part à ce grand Ouvrage. Il destina trois de ses Ecclesiastiques, hommes pleins de Zele, de vertu & de capacité pour se rendre dans ces Missions Nouvelles, & il choisit Monsieur

Cavelier Frere dudit Sieur de la Salle, Monsieur Chefdeville son parent, & Monsieur de Majulle, tous trois Prestres dans ce Seminaire.

J'avois secondé pendant prés de douze ans les desseins, que le Sieur de la Salle avoit formez pour la gloire de Dieu, pour le Salut des Ames des Vastes Païs de la Loüisiane, & pour ce qui depend du Fort de Frontenac. Le Pere Zenobe & moi l'avions accompagné par tout dans ces Contrêes, où nôtre Pere Gabriel de la Ribourde avoit été massacré par les Barbares. Il se fît donc un point capital d'avoir des Recollects pour travailler de concert avec lui à l'établissement du Roiaume de Dieu dans ces Païs nouvellement découverts.

Le Sieur de la Salle s'addressa pour cela au Pere Hyacinthe le Févre, qui étoit pour la seconde fois Commissaire provincial de la Province de St. Denis en France. Ce Religieux voulant seconder de tout son possible les bonnes intentions du dit Sieur de la Salle, lui

accorda les Miſſionaires, qu'il demandoit, ſavoir le Pere Zenobe Mambré natif de Bapaume pour Superieur, les Peres Maxime le Clerc de l'Iſle en Flandres, Anaſtaſe Douay du Queſnoi en Hainaut, & Denis Morquet d'Arras, tous quatre Recollects de la Province, de St. Antoine en Artois. Le Premier, comme je l'ai déja dit, avoit été avec le Sieur de la Salle & moi juſques aux Illinois ſur la fin de l'an 1679. & au commencement de 1680, & en l'an 1682. il avoit été juſques au Golphe de Mexique par le Fleuve Meſchaſipi deux ans apres moi. Le ſecond avoit ſervi de Miſſionaire durant cinq ans en Canada avec beaucoup d'édification, & ſur tout dans les Miſſions des ſept Iſles, & d'Anticoſti. Le troiſieme, qui eſt Vicaire actuel des Recollects de Cambrai n'avoit jamais été dans l'Amerique. Le quatriéme ſavoir le Pere Denis s'étant trouvé fort malade dés le troiſiéme jour de l'embarquement fût obligé de relâcher, & de s'en retourner en Province.

Le Pere Provincial donna avis de cette Miſſion à la Congregation *de Propaganda Fide* afin d'obtenir l'authorité neceſſaire pour l'exercice des Fonctions de Miſſionaire. Il en reçut les Decrets dans les formes, & le Pape Innocent XI. y ajouta par un Bref exprés les Pouvoirs, & les permiſſions authentiques en 36. articles, comme on les expedie ordinairement pour les Miſſionaires, qui par le grand élognement ſont hors d'état d'avoir recours à l'authorité de l'Ordinaire. Les choſes furent ainſi reglées nonobſtant l'oppoſition de Monſieur l'Evêque de Quebec. Mais Monſieur le Cardinal d'Etrées fit voir, que la diſtance des lieux, où ils devoient ſe rendre, étoit de plus de neuf cens ou mille lieües depuis Quebec juſques à l'embouchure du Meſchaſipi.

Les eſperances, que l'on fondoit ſur cette fameuſe Découverte, que nous avions faite avec de ſi grands travaux, étoient ſi grandes, que cela porta plusieurs jeunes Gentils-hommes à prendre

dre parti avec le dit Sieur de la Salle en qualité de Volontaires. Ainſi le Sieur de la Salle profitoit de la publication, que j'avois faite de ma Loüiſiane, dont j'avois fait imprimer la deſcription avant ſon retour de Canada en France. Cela lui avoit acquis une grande reputation, & lui avoit fait trouver du credit dans l'eſprit de Monſieur de Seignelay. Ce Miniſtre m'avoit ſouvent obligé de l'entretenir des circonſtances de nôtre Découverte. Cependant je cachay ce qu'il y avoit de particulier concernant le Fleuve Meſchaſipi depuis la Riviere des Illinois juſques au Golphe de Mexique. J'avois deſſein en cela de contribuer à donner de bonnes & de favorables impreſſions dudit Sieur de la Salle au Prince de Conti dernier mort, & a mondit Sieur de Segnelay.

Ayant donc le vent en poupe, comme on dit, il eut le temps de choiſir douze jeunes Gentils-hommes, à qui les nouveautez plaiſent ordinairement, leſquels lui parurent bien reſolus à faire

ce Voiage. Il y avoit entr'autres deux de ses Neveux le Sieur de Moranger, & le Sieur Cavelier, ce dernier n'étoit aagé que de quatorze Ans. Il engagea encore à la Rochelle l'un des Fils du Sieur Merlin riche Marchand de cette ville-là. L'on preparoit dans le port de la Rochelle la petite Flotte, qui devoit faire ce voiage. Elle étoit composée de quatre Batimens, s'avoir du Joli, Vaisseau du Roi, d'une Fregate nommée la Belle, d'une Flute appellée l'Aimable, & d'une Caichesse nommée le St. François.

Le Vaisseau du Roi étoit commandé par le Sieur de Beaujeu, Gentilhomme de Normandie, à qui j'ai souvent parlé du depuis dans nôtre Couvent de Dunkerken. C'est un homme connu par sa valeur, par son experience, & par ses grands services. Il avoit pour Lieutenant Monsieur le Chevalier de Hére, dont le Pere avoit été Doien des Conseillers du Parlement de Metz. Il est aujourd'hui Capitaine de Vaisseau pour le service du Roi. L'Enseigne

seigne étoit le Sieur du Hamel Gentil-homme de Bretagne, qui avoit beaucoup de feu & de courage.

Il eust été à souhaiter que le reste des Troupes & de l'équipage eût été aussi bien choisi. Ceux, qui en eurent la commission, pendant que le Sieur de la Salle étoit à la Cour pour solliciter ses affaires, ramasserent cent cinquante soldats, tous gueux, & miserables, qui demandoient l'aumône, dont plusieurs étoient contrefaits, & n'étoient pas capables de tirer un coup de mousquet. Le Sieur de la Salle avoit ordonné outre cela, qu'on lui choisit des Ouvriers trois ou quatre de chaque façon. Mais il fut encore si mal servi en cela que quand on fut sur les lieux, & qu'on voulut les mettre en œuvre, on reconnut, qu'ils n'entendoient pas leur métier. Il se presenta huit ou dix familles, assez bonnes gens, qui s'offrirent d'aller commencer la Colonie. On accepta leurs offres, & on leur fit de grandes avances de méme, qu'aux Artisans & aux soldats.

Tout étant preſt on mit à la voile le 24. Juillet 1684. La tempête, qui s'éleva peu de jours aprés, les obligea de relacher à Chefdebois pour y raccommoder quelques uns de leurs Mâts, qui avoient été briſez par la tempête. Ils remirent à la voile le 5. Aoüſt prenant leur route vers St. Domingue. Mais une ſeconde tempête les ſurprit, & ſépara la flotte le 14. Septembre. La Flute nommée l'Aimable reſta ſeule avec la Fregate la Belle, & elles arrivérent enſemble au petit Goave à St Domingue, où par bonheur elles y trouvérent le Joli. Pour ce qui eſt du St. François chargé de marchandiſes & de divers effets il ne put ſuivre les autres. Il s'arrêta donc au Port de paix, d'où il partit aprés que l'orage fût paſſé, afin d'aller rejoindre la Flotte. Mais pendant une nuit aſſez calme le Pilote & l'équipage ſe croiant en lieu de ſeureté negligérent de faire garde. Ils furent donc ſurpris par deux Pyrogues eſpagnoles, qui ſe rendirent maitres de cette Caicheſſe.

Autrefois étant dans le Canada avec le Sieur de la Salle nous nous entretenions souvent au Fort de Frontenac du projet, que nous faisions de cette grande entreprise. Il me disoit, qu'il mourroit content, s'il pouvoit se rendre maître des mines de Sainte Barbe, qui sont dans le nouveau Mexique. Et comme il repetoit souvent le même discours devant moi, quoi qu'il sçût, que j'étois sujet du Roi d'Espagne, je ne pus m'empecher un jour de faire paroître mon affection pour mon souverain. Je lui dis donc ces paroles celebres, *Vincit amor patriæ*, l'amour de ma Patrie l'emporte dans mon cœur.

Je n'aurois peut être pas tant souffert, que j'ai fait depuis, si j'avois pu dissimuler mes sentimens secrets. Mais enfin je ne pus me retenir dans cette occasion. Cependant ce même panchant pour mon Prince naturel m'a fait faire cette reflexion : C'est, que nos Espagnols aiant eu l'addresse de se saisir de ce Vaisseau chargé de marchandises, que le Sieur de la Salle avoit

chargées pour son compte, ils éventoient le dessein, qu'il avoit sur les Mines de Sainte Barbe, dont le dit Sieur de la Salle avoit tant d'envie de s'emparer, & qu'ils s'indemnisoient à bon conte de ses bonnes intentions.

Ce premier contretemps commença à traverser la Navigation. Tout l'Equipage en fût dans une grande consternation, & le Sieur de la Salle, qui relevoit d'une fort grande maladie, qui le mit à l'extremité, en eût une douleur mortelle. L'on sejourna à St. Domingue, & on y prit beaucoup de rafraichissemens, & bonne provision de blé d'Inde, & de toutes sortes de bestiaux domestiques pour peupler le Nouveau Païs, où on avoit dessein d'aller.

Messieurs de S. Laurent Gouverneur general des Isles, Begond Intendant, & de Gussi Gouveneur particulier de la plus petite partie de Saint Domingue, les Espagnols aiant la principale, les favorisérent en tout, & rétablirent même l'intelligence reciproque, & si necessaire pour reüssir dans de pareilles entre-

pri-

prises, par ce que le Sieur de la Salle avoit des ennemis secrets, qui traversoient sourdement tous ses desseins. Cependant les soldats & tout l'équippage s'étant licentiez à toutes sortes de débauches & d'intemperances, comme cela est assez ordinaire en ce païs-là, ils se gâterent si fort & contractérent des maladies si dangereuses, que les uns en moururent dans l'Isle même, & les autres en furent toujours incommodez depuis sans pouvoir se rétablir.

Cette petite flotte étant donc reduite de quatre Vaisseaux à trois, leva l'Ancre le 25. Novembre 1684, & poursuivit sa route assez heureusement le long des Isles des Caimans. En passant par l'Isle de Paix aprés y avoir moüillé un jour pour faire de l'eau, on gagna le port de Saint Antoine dans l'Isle de Cuba, où les trois Vaisseaux moüillérent, aussi. La beauté & les agréemens du lieu, & la situation avantageuse de ce Port, les engagerent a s'y arrêter, & même à décendre à terre. On ne sçait par quelle raison les Espagnols y avoient laissé à l'abandon

don plusieurs sortes de rafraichissemens, & entr'autres du vin d'Espagne. Quoi qu'il en soit on en profita, & aprés deux jours de repos, on en partit pour continuer le Voiage vers le Golphe de Mexique.

Le Sieur de la Salle étoit naturellement fort éclairé, & peu d'humeur a se laisser tromper. Cependant il crut trop facilement des avis, qui lui furent donnez par certaines personnes de St. Domingue. Il reconnut mais trop tard, que toutes les routes, qu'on lui avoit données, étoient fausses. La crainte d'être mal-traité par les vents de Nord, qu'on lui faisoit craindre, comme fort dangereux & fort frequens à l'entrée de ce Golphe, l'obligea de relâcher par deux fois avec sa flotte. Mais le discernement & le grand courage du Sieur de la Salle lui fit tenter le passage une troisiéme fois. On y entra fort heureusement le premier de l'an 1685. Le Pere Anastase Recollect y celebra la Messe solemnellement en action de graces: Aprés quoi ces Vaisseaux continuant leur

route l'on arriva dans quinze jours à la veüe des terres de la Floride, où un grand vent obligea le Joly de prendre le large. La Flutte & la Fregate se rangerent du côté des terres, le Sieur de la Salle étant bien aise de s'approcher de la Côte.

On lui avoit fait croire à St. Domingue, que les courans de la Mer du Golphe portoient avec une incroiable rapidité vers la Canal de Bahama. C'est aussi, ce que le Sieur de la Salle m'avoit dit plus de cent fois avant que d'entreprendre ce Voiage. Ce faux avis lui fit entierement perdre sa route. Car dans la pensée qu'il étoit beaucoup plus au Nord, qu'il n'étoit en effet, passa la Baye du St. Esprit sans la reconnoître seulement. Mais on suivit encore la côte bien au delà du Fleuve Meschasipi. On auroit même encore continué à la suivre, si l'on ne se fût apperçu par le retour, qu'elle fait au Sud, & par la hauteur du Pole, que l'on étoit à plus de quarante ou cinquante lieües de l'embouchure de ce Fleuve.

On fût même confirmé dans cette pensée, par ce qu'avant que le Meſchaſipi ſe décharge dans le Golphe, il cotoïe la Mer du Golphe à l'Oüeſt, deſorte que ne pouvant pas bien prendre la longitude, par ce qu'elle eſt inconnue aux Navigateurs, on trouva pourtant, qu'on avoit paſſé de beaucoup la ligne paralele de ce Fleuve.

Les trois Vaiſſeaux ſe joignirent enfin à la my Fevrier dans la Baye du St. Eſprit, où l'on trouvoit une rade preſque continuelle. On prît donc la reſolution de retourner au lieu, d'où on venoit. On avança dix ou douze lieües, juſques à une Baye, qu'on nomma de Saint Loüis. Comme les vivres commençoient à manquer les ſoldats avoient déja mis à terre. Le Sieur de la Salle ſonda la Baye, qui eſt d'une lieüe de large, & reconnut, qu'elle avoit un bon fond. Il crut, que ce pourroit bien être le bras droit du Meſchaſipi, comme il y avoit beaucoup d'apparence. Il y fit donc entrer la Frégate fort heureuſement le 18. Fevrier. Le

Canal



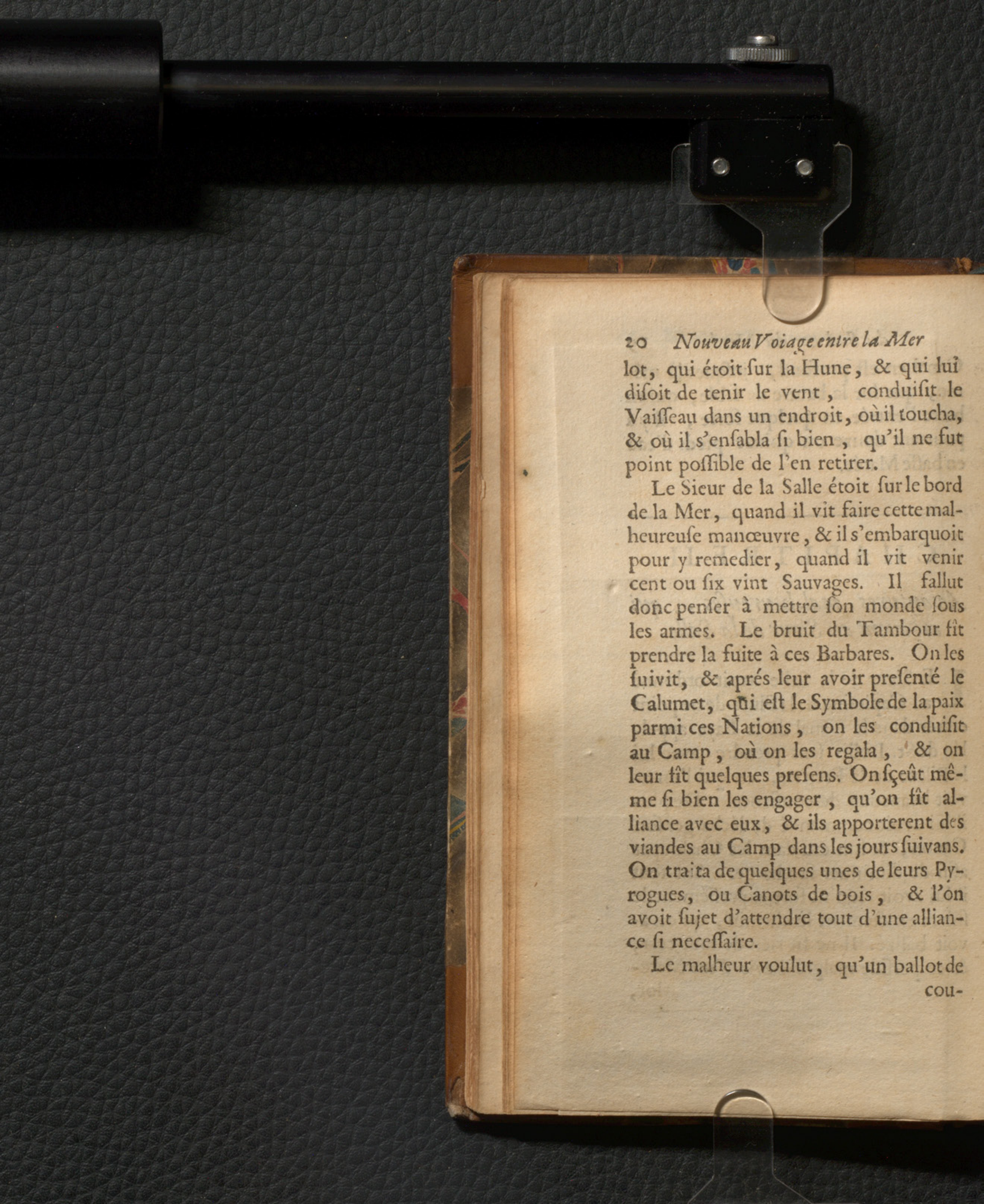
Avantures mal-heureuſes du Sieur de la Salle.

Canal en eſt profond, juſques là même, que ſur la bature de ſable, qui en barre l'entrée en quelque ſorte, il y a pourtant douze ou quinze pieds d'eau en baſſe Marée.

CHAPITRE II.

Avantures mal-heureuſes, qui arrivent au Sieur de la Salle.

LE Sieur de la Salle avoit ordonné au Capitaine de la Flute de ne point entrer dans le Canal de la Baye appellée de St. Loüis ſans prendre avec lui le Pilote de la Fregate, en qui l'on avoit beaucoup de confiance. De plus il lui avoit commandé de décharger ſon Canon, & ſon eau dans les Chaloupes afin de diminuer ſa charge. Sur tout il lui avoit enjoint fort expreſſément de ſuivre exactement le chemin, qu'on avoit balizé. Il ne fit rien de tout cela, & ce perfide malgré l'avis d'un Matelot,

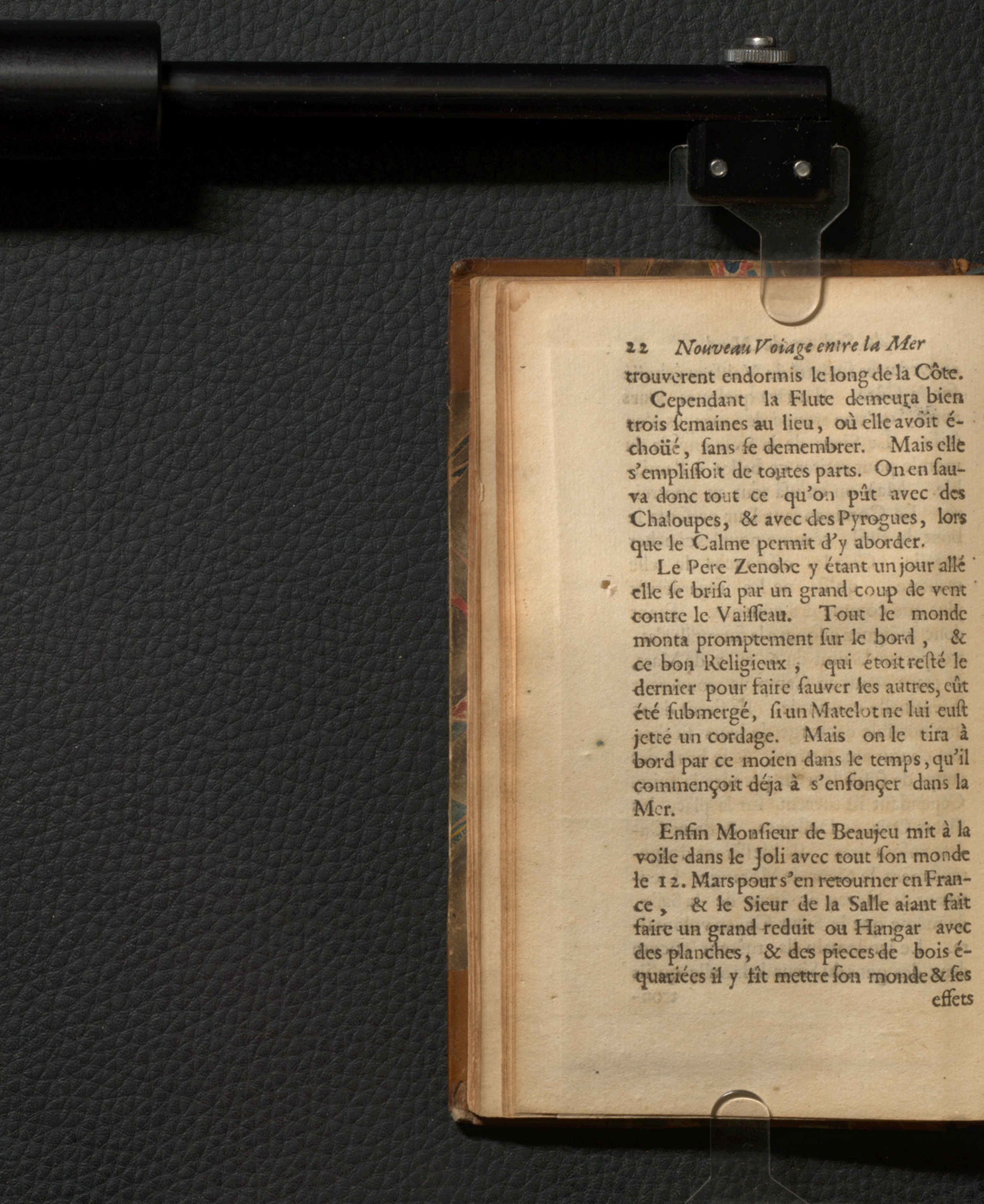


lot, qui étoit ſur la Hune, & qui lui diſoit de tenir le vent, conduiſit le Vaiſſeau dans un endroit, où il toucha, & où il s'enſabla ſi bien, qu'il ne fut point poſſible de l'en retirer.

Le Sieur de la Salle étoit ſur le bord de la Mer, quand il vit faire cette malheureuſe manœuvre, & il s'embarquoit pour y remedier, quand il vit venir cent ou ſix vint Sauvages. Il fallut donc penſer à mettre ſon monde ſous les armes. Le bruit du Tambour fit prendre la fuite à ces Barbares. On les ſuivit, & aprés leur avoir preſenté le Calumet, qui eſt le Symbole de la paix parmi ces Nations, on les conduiſit au Camp, où on les regala, & on leur fit quelques preſens. On ſçeût même ſi bien les engager, qu'on fit alliance avec eux, & ils apporterent des viandes au Camp dans les jours ſuivans. On traita de quelques unes de leurs Pyrogues, ou Canots de bois, & l'on avoit ſujet d'attendre tout d'une alliance ſi neceſſaire.

Le malheur voulut, qu'un ballot de cou-

couvertures fut jetté du Vaiſſeau échoüé ſur la Côte. Il arriva quelques jours aprés, qu'une troupe de Sauvages s'en ſaiſit. Le Sieur de la Salle envoia du monde pour retirer ce ballot à l'amiable. Mais on en uſa tout au contraire. Le Commandant leur preſenta le bout du fuſil, comme pour les coucher en joüe. Cela les effaroucha de telle maniere, qu'ils ne les regardérent plus que comme des ennemis. Etant donc indignez juſques a la fureur ils s'attrouperent la nuit du 6. au 7. de Mars, & étant venus au Camp ils trouverent la ſentinelle endormie. Ils firent donc une horrible décharge de leurs fléches. On courut aux Armes, & le bruit des coups de fuſils leur fît prendre la fuite. Cependant ils tuerent ſur la place les Sieurs Oris, & Deſloges, & deux Cadets volontaires. Ils bleſſérent dangereuſement le Sieur de Moranger Lieutenant & Neveu du Sieur de la Salle, de même que le Sieur Gayen volontaire. Le lendemain ils tuérent encore deux des gens du Sieur de la Salle, qu'ils trou-



trouverent endormis le long de la Côte.

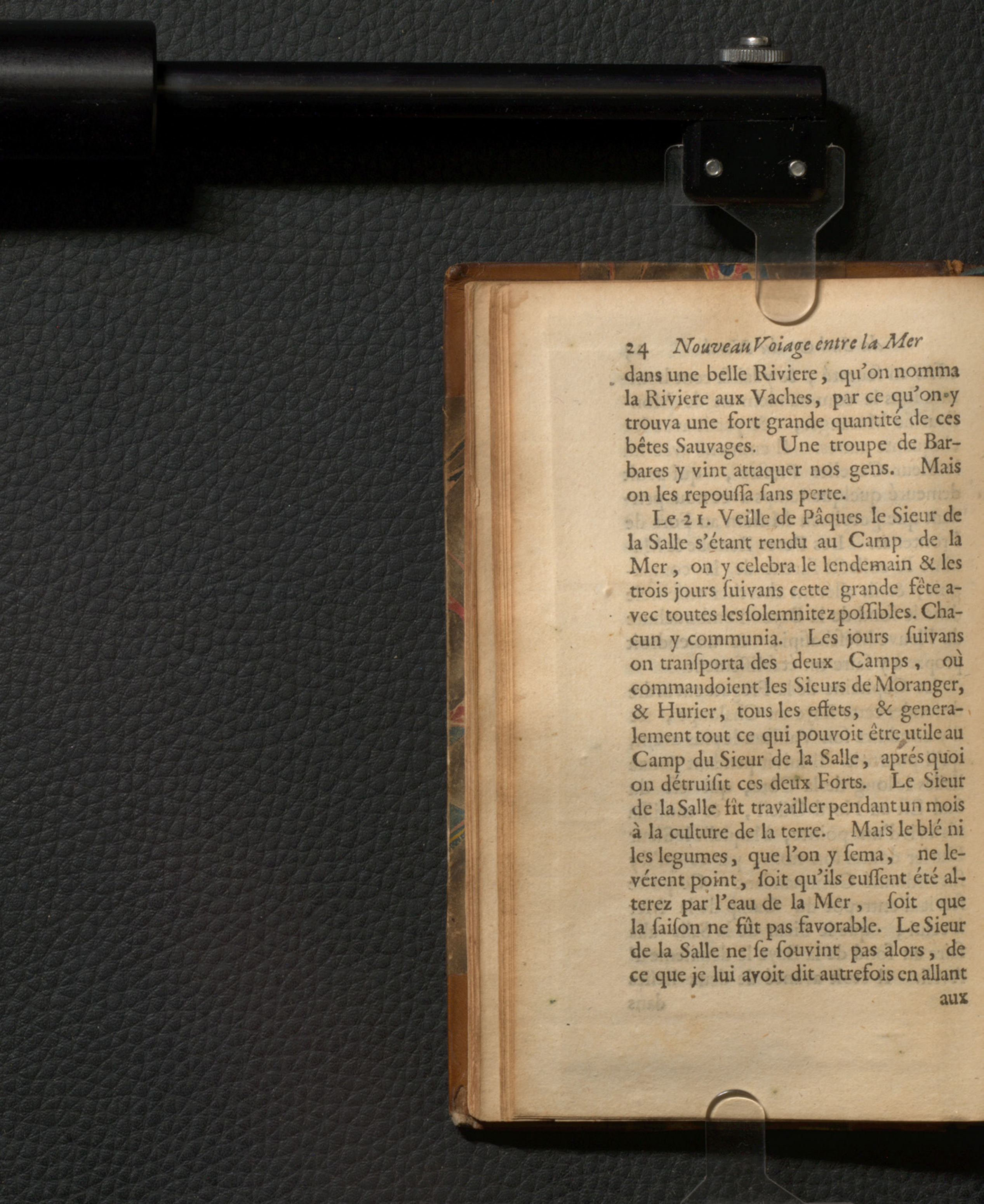
Cependant la Flute demeura bien trois ſemaines au lieu, où elle avoit échoüé, ſans ſe demembrer. Mais elle s'empliſſoit de toutes parts. On en ſauva donc tout ce qu'on pût avec des Chaloupes, & avec des Pyrogues, lors que le Calme permit d'y aborder.

Le Pere Zenobe y étant un jour allé elle ſe briſa par un grand coup de vent contre le Vaiſſeau. Tout le monde monta promptement ſur le bord, & ce bon Religieux, qui étoit reſté le dernier pour faire ſauver les autres, eût été ſubmergé, ſi un Matelot ne lui euſt jetté un cordage. Mais on le tira à bord par ce moien dans le temps, qu'il commençoit déja à s'enfonçer dans la Mer.

Enfin Monſieur de Beaujeu mit à la voile dans le Joli avec tout ſon monde le 12. Mars pour s'en retourner en France, & le Sieur de la Salle aiant fait faire un grand reduit ou Hangar avec des planches, & des pieces de bois équariées il y fît mettre ſon monde & ſes effets

effets en ſeureté, & y laiſſa cent hommes ſous le commandement de Monſieur de Moranger, & partit avec les cinquante autres. Il emmena avec lui le Sieur Cavelier Preſtre, qui avoit demeuré quelque temps avec nous pendant que j'etois en Miſſion au Fort de Frontenac. Les Peres Zenobe & Maxime Recollects furent de la compagnie, & ils allérent chercher enſemble dans le fond de la Baye l'embouchure du Fleuve Meſchaſipi, & un endroit propre à y faire un établiſſement.

Le Capitaine de la Fregate eut ordre de ſonder cette Baye en Chaloupe, & d'y conduire ſon Vaiſſeau le plus avant, qu'il pourroit. Il ſuivit pendant douxe lieües le long de la Côte, qui eſt du Sud-Eſt au Nord-Oüeſt, & moüilla vis à vis d'une pointe, à laquelle le Sieur Hurier donna ſon nom, par ce qu'il y fût ordonné Commandant. Ce poſte ſervit d'entrepôt du Camp de la Mer à celui, que le Sieur de la Salle alla faire au fond de la Baye le deuxieme d'Avril. Il étoit avancé de deux lieües



dans une belle Riviere, qu'on nomma la Riviere aux Vaches, par ce qu'on y trouva une fort grande quantité de ces bêtes Sauvages. Une troupe de Barbares y vint attaquer nos gens. Mais on les repoussa sans perte.

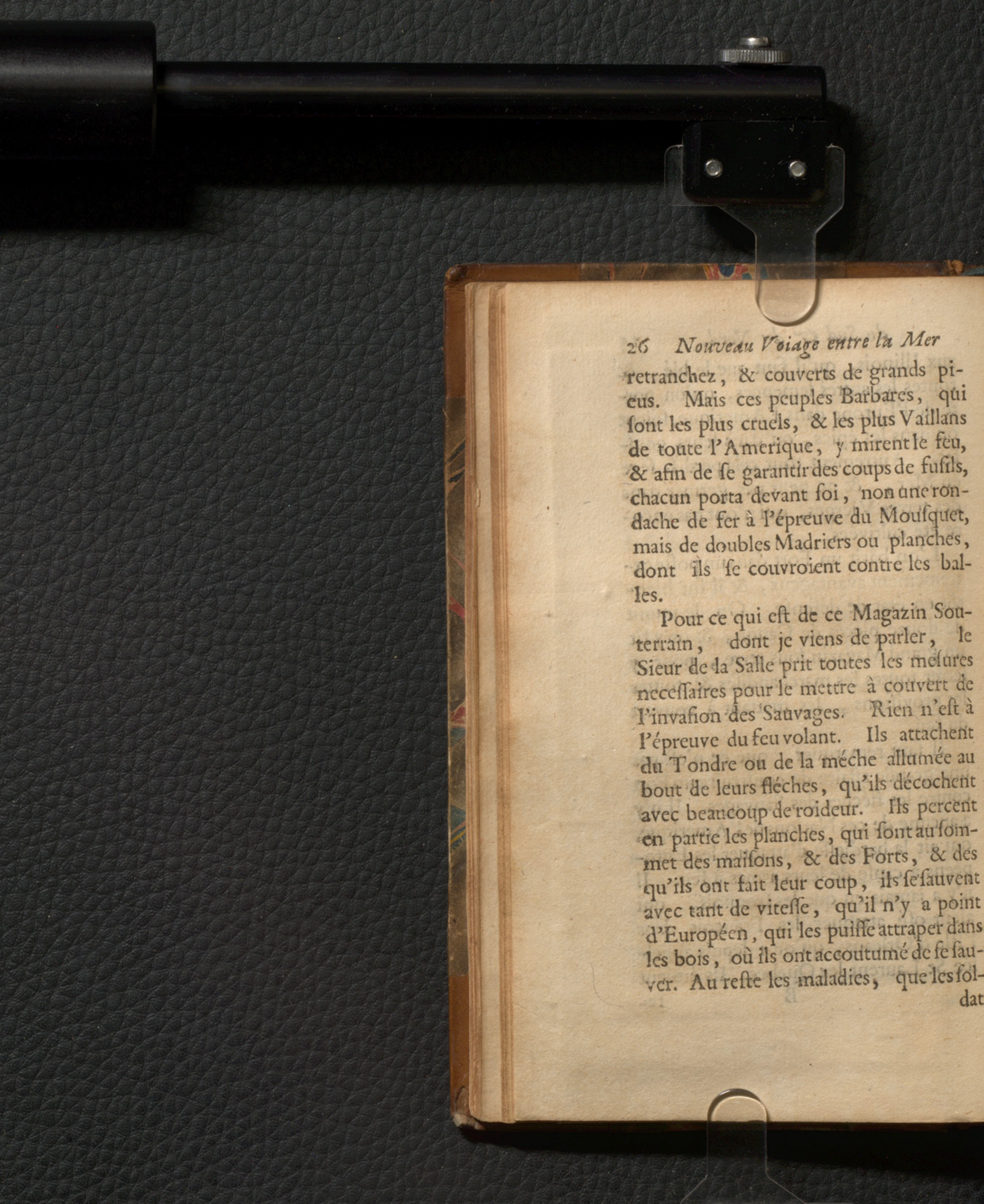
Le 21. Veille de Pâques le Sieur de la Salle s'étant rendu au Camp de la Mer, on y celebra le lendemain & les trois jours suivans cette grande fête avec toutes les solemnitez possibles. Chacun y communia. Les jours suivans on transporta des deux Camps, où commandoient les Sieurs de Moranger, & Hurier, tous les effets, & generalement tout ce qui pouvoit être utile au Camp du Sieur de la Salle, aprés quoi on détruisit ces deux Forts. Le Sieur de la Salle fit travailler pendant un mois à la culture de la terre. Mais le blé ni les legumes, que l'on y sema, ne levérent point, soit qu'ils eussent été alterez par l'eau de la Mer, soit que la saison ne fût pas favorable. Le Sieur de la Salle ne se souvint pas alors, de ce que je lui avoit dit autrefois en allant

aux

aux Illinois, qu'il faut que le blé, & toutes les autres ſemences, qu'on porte de l'Europe dans l'Amerique, ſoient ou dans les épics, ou dans leurs gouſſes. Autrement tout cela perd ſa ſéve en Mer, & ne peut pas germer dans des terres Vierges, qui n'ont pas encore été cultivées.

L'on bâtit un Fort dans un poſte extremement avantageux, & il fut bientôt en état de défenſe. On le munit de douze pieces de Canon, & on y fit un grand Magazin ſous terre, pour y ſerrer toutes les marchandiſes & toutes les proviſions, les mettant à couvert du feu.

Il faut remarquer, que ce n'eſt pas une grande affaire de conſtruire un Fort contre les fléches des Sauvages. Il n'y a aucune de ces Nations de l'Amerique, qui ait la hardieſſe d'attaquer les Européens à cauſe de leurs armes à feu. Il n'y a jamais eu que les Iroquois, qui aient oſé attaquer les François dans l'Iſle d'Orleans, qu'on a depuis appellée St. Laurent lez Quebec. Ils étoient



retranchez, & couverts de grands pieus. Mais ces peuples Barbares, qui sont les plus cruels, & les plus Vaillans de toute l'Amerique, y mirent le feu, & afin de se garantir des coups de fusils, chacun porta devant soi, non une rondache de fer à l'épreuve du Mousquet, mais de doubles Madriers ou planches, dont ils se couvroient contre les balles.

Pour ce qui est de ce Magazin Souterrain, dont je viens de parler, le Sieur de la Salle prit toutes les mesures necessaires pour le mettre à couvert de l'invasion des Sauvages. Rien n'est à l'épreuve du feu volant. Ils attachent du Tondre ou de la méche allumée au bout de leurs fléches, qu'ils décochent avec beaucoup de roideur. Ils percent en partie les planches, qui sont au sommet des maisons, & des Forts, & dés qu'ils ont fait leur coup, ils se sauvent avec tant de vitesse, qu'il n'y a point d'Européen, qui les puisse attraper dans les bois, où ils ont accoutumé de se sauver. Au reste les maladies, que les sol-

dat

dats avoient contractées dans l'Isle de Saint Domingue, les minoient à vûe d'œil. Il en mourut une centaine dans peu de jours, quelque soin, que l'on se donnât pour les secourir avec des boüillons, de la Confection d'Hyacinthe, de Theriaque, & de vin.

Le 9. d'Ooüst trois des hommes du Sieur de la Salle étant à la Chasse, qui est abondante dans ces Contrées là, où on trouve en effet toutes sortes de Gibier, & de bêtes fauves, ils se virent environnez tout d'un coup de plusieurs bandes de Sauvages armez d'arcs, & de fléches. Mais ces hommes se mirent en défense, & tuérent d'abord le Chef de ces Barbares, à qui même ils enlevérent la chevelure. Ce coup effraïa les ennemis & les dissipa. Ils ne laissérent pourtant pas quelque temps aprés de tuer un Européen, qu'ils trouvérent à l'écart.

Le 13. d'Octobre le Sieur de la Salle se voiant continuellement insulté par les Sauvages, & voulant d'ailleurs avoir de gré ou de force quelques unes de leurs

Pyrogues ou Canots de bois, par ce qu'on ne pouvoit s'en passer, prit la resolution de leur faire la guerre, afin d'en venir à une paix avantageuse, s'il étoit possible.

Il partit donc avec soixante hommes armez de Corselets de bois contre les fléches des Barbares. Il arriva enfin au lieu, où ils étoient attroupez, & aprés diverses rencontres, qu'il eut avec eux de jour & de nuit, il en mit une partie en fuite, en blessa plusieurs, en tua un assez grand nombre, & fît plusieurs prisonniers sur eux, entr'autres plusieurs enfans, dont une fille âgée de trois ou quatre ans fût baptisée, & mourut quelque jours aprés. Elle fût comme les premices de cette Mission.

Cependant ceux, qui étoient venus pour commencer la Colonie, se bâtissoient des maisons, & défrichoient les terres de ce Désert. L'on y sema des grains, qu'on avoit conservez dans des épics. Ils reüssirent mieux, que les premiers. L'on passa en Canots de bois à l'autre côté de la Baye, & on y trou-

va prés d'une grande Riviere grande quantité de Chaſſe, ſur tout des Taureaux, & des Vâches Sauvages avec des Cocs d'Inde. Par deſſus tout cela on élevoit toutes ſortes de beſtiaux domeſtiques dans les habitations, comme des vâches, des Cochons, & des volailles, qui multiplioient beaucoup. La guerre, que l'on avoit faite aux Sauvages, avoit mis la petite Colonie un peu plus en ſureté, qu'elle n'étoit d'abord. Mais un nouveau malheur ſucceda à tous les precedens.

Le Sieur de la Salle m'avoit parlé autrefois dans nos Voiages des cruautez inoüies, que les Eſpagnols avoient exercées dans le Perou, & dans le nouveau Mexique contre les peuples de ces grands Empires, où ils avoient exterminé, autant qu'ils avoient pu, les hommes & les femmes, & n'avoient conſervé que les enfans, comme pour en faire un nouveau peuple. Il desapprouvoit extremement cette conduite des Eſpagnols, & la blâmoit comme indigne de gens, qui portoient le nom de Chrétiens.

Je disois tout ce que je pouvois pour les excuser, & je lui faisois connoitre, que s'ils n'eussent exterminé un grand nombre de Mexiquains, ils n'eussent pas manqué eux memes de perir dans leur entreprise, & que souvent des Armées entieres étoient venües les surprendre dans le Nouveau Mexique pour les tailler en piéces: que la Politique les avoit obligez de faire perir ce grand nombre d'hommes pour assurer leurs Conquêtes.

Il me semble, que le Sieur de la Salle avoit oublié tout ce qu'il blâmoit dans la conduite des Espagnols à l'égard de leurs nouvelles Découvertes, il pouvoit bien s'imaginer, que les Sauvages, qui n'en reviennent jamais, quand on les a une fois irritez, comme l'experience le fait voir des Iroquois à l'égard des Canadiens, dont ils se sont vangez tôt ou tard, quelque accommodement que les Canadiens eussent fait avec eux, ne manqueroient pas non plus de tirer raison de la guerre, qu'il leur avoit faite. On voit en effet, que les

les habitans du Canada ſont encore actuellement en guerre avec les Iroquois, leſquels cependant n'ont jamais fait la guerre aux Hollandois, qui ſont à la nouvelle Jork. La raiſon en eſt, qu'ils ont toujours bien menagé les Iroquois, quelque inſulte particuliere qu'ils aient pu leur faire.

Le Sieur de la Salle, qui avoit beaucoup de pénétration, & même le talent de gaigner les Sauvages, devoit être aſſuré, que tôt ou tard, lui ou les ſiens ſouffriroient dans l'établiſſement de leur Colonie, puis qu'il faiſoit une guerre ouverte à ces peuples. D'ailleurs il mettoit en cela un grand obſtacle à la converſion de ces Barbares, & ruïnoit d'avance tout le travail des Miſſionaires, qu'il avoit avec lui. Et en effet tout Chrétien, qui veut convertir des Ames à Dieu, doit s'y prendre par des voies de douceur. C'eſt auſſi la leçon, que nous donne le Sauveur lui-même. *Apprenez de moi, dit il, que je ſuis debonnaire & humble de cœur.*

Le Sieur de la Salle avoit ordonné au Capitaine de la Fregate, qui lui restoit de ſonder exactement la Baye, où il vouloit s'établir, & de reconnoitre le terrain, à meſure qu'il avanceroit. Il lui avoit recommandé ſur tout de faire retirer ſon monde à bord de la Fregate tous les ſoirs. Mais ce Capitaine & ſix de ſes hommes l.s plus adroits, & les plus robuſtes, charmez de la douceur de la ſaiſon, & de la beauté du Païs, aiant laiſſé leur Canot, & leurs armes ſur les vaſes à marée baſſe, s'avancerent à une portée de fuſil ſur le pré pour y être à ſec. Ils s'y en dormirent profondément. Mais une troupe de Sauvages s'en étant apperçeüe, les ſurprit à la faveur du ſommeil, & de la nuit. Ils les maſſacrerent donc cruellement, & briſérent leurs armes avec leur Canot de bois ou Pyrogue. Avanture tragique, qui jetta le Camp dans la derniere conſternation.

Aprés avoir rendu les derniers devoirs à ces malheureux, le Sieur de la Salle laiſſant des vivres pour ſix mois à ceux, qui

qui demeuroient dans ce Camp, partit avec vingt hommes & le Sieur Cavelier Prêtre ſon frere pour aller chercher par terre l'embouchure du Fleuve Meſchaſipi. Cette Baye, qu'il reconnut être a 27. degrez 45. minutes de latitude, eſt la décharge d'un grand nombre de Rivieres, dont pas une ne paroiſſoit aſſez large ni aſſez profonde pour être un des bras de ce Fleuve. Le Sieur de la Salle les parcourut dans la penſée, que ces Rivieres étoient peut être formées plus haut par un des bras du Meſchaſipi, ou qu'au moins en traverſant les terres bien avant il reconnoitroit le cours de ce Fleuve. Il fut bien plus longtemps, qu'il n'avoit cru a faire cette Découverte. Il étoit obligé de faire des Cajeux pour paſſer toutes les Rivieres, qu'il trouvoit en ſon chemin, & par deſſus tout cela il falloit, qu'il ſe retranchât tous les ſoirs pour ſe garentir des inſultes des Barbares.

Les pluies continuelles rendoient les chemins fort difficiles, & cauſoient des torrens par tout. Enfin pourtant il

crut avoir trouvé le Fleuve le 13. de Fevrier 1686. On s'y fortifia, & le Sieur de la Salle y laissa une partie de ses gens. Il prit neuf hommes avec lui, & continüa sa Découverte dans les plus beaux païs du monde, traversant quantité de Villages, & des Nations nombreuses, qui les traiterent fort humainement. Enfin revenant à ses gens il arriva au Camp general le 31. de Mars charmé de la beauté, & de la fertilité des Campagnes, de la quantité incroiable de toutes sortes de Chasses, & des peuples nombreux, qu'il avoit trouvez dans sa route.

Mais Dieu lui preparoit une épreuve bien plus sensible que toutes les precedentes par la perte de sa Fregate. Ce seul Vaisseau, qui lui restoit, & avec lequel il esperoit de cottoyer la Mer, & passer en suite à S. Domingue pour obtenir de nouveaux secours, ce Vaisseau, dis-je, échoüa malheureusement par la faute de ceux, qui le conduisoient. Ce funeste accident arriva par le peu de précaution du Pilote, qui ne prit pas garde

garde à lui. Toutes les marchandiſes, qui étoient deſſus, perirent ſans reſſource. Le Navire ſe briſa à la Côte. Les Matelots furent noiez, & à peine le Sieur Chefdeville Prêtre, le Capitaine, & quatre perſonnes ſe ſauvérent dans un Canot, qu'ils trouvérent à la Côte par une eſpece de miracle. On y perdit trente ſix barils de farine, beaucoup de vin, les coffres, les habits, le linge les équipages, & la plus grande partie des Outils. On peut s'imaginer, quel fût le chagrin mortel, qu'en eut le Sieur de la Salle. Son grand courage n'auroit point été capable de la ſoutenir, ſi Dieu ne l'euſt aidé par un ſecours particulier de ſa grace.

CHAPITRE III.

Avantures malheureuses de deux Voiages, que le Sieur de la Salle entreprend pour se rendre chez les Illinois.

CEux, qui sont un peu versez dans l'histoire des Découvertes, sçavent, que ceux, qui les entreprennent, sont obligez de faire plusieurs tentatives souvent inutiles avant que de reüssir, & qu'il leur arrive mille avantures tragiques tout à fait surprenantes. Ils ne seront donc point surpris de voir ici les contretemps, & les funestes accidens, dont Dieu a trouvé bon de traverser la grande Découverte, dont nous parlons ici, & l'établissement d'une Colonie dans les vastes Contrées de la Louïsiane. Plusieurs Historiens ont voulu sonder les raisons de la conduite de Dieu à l'égard de ces sortes d'entreprises, dans lesquelles sa gloire sembloit être interessée, par ce qu'il s'agissoit de

la

la couverſion des peuples Barbares à la foi de l'Evangile. Mais il ne nous appartient pas d'entrer dans ces ſecrets. Ce ſont des abîmes pour nous. Il nous doit donc ſuffire d'adorer les merveilles de la Providence & d'admirer les prodiges de cette Découverte, & la force & le courage dont Dieu à animé ceux, qui l'ont faite ſous ſa conduite. Mais il eſt vrai, qu'on doit ici reconnoitre ſur tout le cœur magnanime du Sieur de la Salle, qui ne s'eſt point rebuté de toutes les traverſes, qui lui ſont arrivées, & qui n'a pas laiſſé parmi tout cela de continuer ſes travaux juſques à la fin.

Comme j'ai plus d'intereſt que perſonne de ſçavoir ce qui s'eſt paſſé ſur le grand Fleuve Meſchaſipi, ſur lequel j'ai navigé le premier de tous les Européens, je ſuivrai, ce que le Pere Anaſtaſe Vicaire Actuel de nos Recollects de Cambrai a écrit du Voiage du Sieur de la Salle, & cela me fournira le moien d'examiner, ſi en effet ledit Sieur de la Salle étoit à l'embouchure de ce Fleuve, lors qu'il s'en retourna en Canada

par les terres de l'Amerique. Voici ce que que j'en ai apris par l'histoire du dit Pere Anaſtaſe.

Lorsque le Sieur de la Salle vit ſes affaires ruinées ſans reſſource par la perte de ſes deux Vaiſſeaux, qui avoient malheureuſement échoüez & qui s'étoient briſez à la Côte du Nord du Golphe de Mexique, il fut abſolument mis hors d'état de retourner par Mer en Europe. Toutes ſes meſures furent rompues, & ſes affaires reduites à la derniere extremité. Il ſe vit donc forcé de ſe rendre par les terres aux Illinois, afin de ſe rendre en ſuite en Canada pour donner avis en France de ſes malheurs.

Le Sieur de la Salle voulant effectuer cette reſolution choiſit vingt de ſes meilleurs hommes, y compris un Sauvage Chaoüenon de Nation nommé *Nika*, qui ſignifie Camarade dans la langue des Illinois. Cet homme l'avoit toujours accompagné depuis le Canada juſqu'en France, & depuis la France juſques au Golphe de Mexique. Les Sieurs Cavelier Prêtre Frere du dit Sieur de la

Salle,

Salle, de Moranger ſon Neveu, & le Pere Anaſtaſe de Doüai Recollect ſe joignirent à lui pour ce grand Voiage: Et on ne fit autre proviſion pour cela que de quatre livres de poudre, ſix livres de plomb, deux haches, deux douzaines de Couteaux, de la raſſade, c'eſt à dire de petits grains de jayet & de pluſieurs couleurs, & deux chaudieres.

Le Sieur de la Salle n'auroit pas manqué de prendre de plus grandes proviſions avec lui. Mais il eſperoit de retourner dans peu de temps au Fort, qu'il quittoit, & cela des qu'il ſeroit arrivé aux Illinois. Apres donc qu'on euſt fait le ſervice divin dans la Chapelle du Fort, & qu'on euſt imploré en commun le ſecours du Ciel, il partit avec ſa Compagnie le 22. Avril 1686. faiſant route au Nord-Eſt.

Il faut remarquer, que le Fleuve Meſchaſipi décend du Nord au Sud pour ſe décharger dans le ſein de Mexique. Ainſi les Illinois, chez qui le Sieur de la Salle vouloit rendre, ſont au Nord-Eſt de la route, qu'il faiſoit. Au reſte il y a beau-

beaucoup d'apparence, que les Pyrogues ou Canots de bois manquoient audit Sieur de la Salle. On ne trouve point de Canots d'écorce tels, que je les ay décrits dans le Volume precedent, dans les lieux, où étoit alors le Sieur de la Salle. On n'en voit que parmi les Nations du Nord. Ainsi le Pere Anastase ne parlant d'aucun Vaisseau dans son histoire il y a lieu de croire, que ce Voiage se fit par terre faute de Canots, ou que le Sieur de la Salle n'étoit pas assuré d'avoir trouvé l'embouchure du Fleuve Meschasipi, par ce qu'en ce cas-là il eust été facile de se rendre par eau jusques chez les Illinois.

Aprés trois jours de marche le Pere Anastase dit, qu'ils trouvérent les plus belles campagnes du monde, & qu'ils virent quantité de gens les uns à pied, & les autres à cheval, qui venoient à eux au galop, bottez, éperonnez, & aiant des selles. Ces gens les invitérent d'aller avec eux dans leurs habitations. Mais par ce qu'ils étoient hors

de

de leur route, ils les remerciérent, aprés qu'ils se furent informez du chemin qu'ils devoient observer, ce qui se fit apparemment par signes, car personne des gens du Sieur de la Salle n'entendoit la langue de ces peuples, qui avoient des habitudes avec les Espagnols, ils continuérent leur chemin le reste du jour, & cabannérent le soir dans un petit Fort retranché de pieus afin de se garantir de toute insulte, ce qu'ils continuérent depuis fort heureusement.

Etant partis le lendemain ils marcherent deux jours par des prairies continuelles jusques à la Riviere, qu'ils appellérent Robeck. Ils trouvérent là une si grande quantité de Taureaux Sauvages, qui sont appellez par les Espagnols *Cibola*, que les moindres troupes paroissoient être de deux ou trois cens bêtes. Le Sieur de la Salle & ses gens en tuerent huit ou dix en un moment, dont ils firent boucanner une partie, afin de ne pas rester plus de cinq ou six jours dans ce lieu-là.

A une lieu & demie plus avant ils trou-

trouverent une belle Riviére plus grande & plus profonde que la Seine, qui passe à Paris. Elle étoit bordée des plus beaux arbres du monde, comme si on les y avoit plantez exprés, & on y voioit des prairies d'un côté & des bois de l'autre. On la passa avec des Cajeux, & on l'appella la Maligne. En passant ainsi au travers de ces beaux pays, de ces campagnes & de ces prairies charmantes, bordées de Vignes, de vergers, d'arbres fruitiers, & entr'autres de Meuriers, on arriva peu de jours aprés à la Riviere, qui fût nommée Huëns, du nom d'un Allemand, du païs de Wirtemberg qui s'y embourba de telle maniere, qu'on eut bien de la peine à l'en retirer. Je crois que le Pere Anastase se trompe, sur le nom de *Huëns* & qu'il faut mettre *Hans*, qui signifie Jean.

Un des hommes de ce Voiage traversa cette Riviére a nâge aiant la hache sur le dos. Un second le suivit en même temps, & étant tous deux à l'autre bord ils coupérent de grands arbres, pen-

pendant que d'autres en faiſoient de même du côté, où ils étoient demeurez. On laiſſa donc tomber ces arbres de part & d'autre au travers de la Riviere, leſquels ſe rencontrant de cette maniere formoient une eſpece de pont pour paſſer facilement d'un côté à l'autre. C'eſt une invention, de laquelle ils ſe ſont ſervis plus de trente fois dans leur Voiage pour paſſer les Rivieres, qu'ils rencontroient. Elle paroiſſoit plus ſeure que celle des Cajeux, qui ſont une eſpece de Radeau formé de pluſieurs branches d'arbres liées enſemble, que l'on conduit en perchant pour paſſer les Riviéres.

Ce fût en cet endroit, que le Sieur de la Salle changea ſa route du Nord-Eſt, à l'Eſt pour des raiſons, qu'il n'explique point, & que ceux, qui l'accompagnoient, ne purent penetrer. Un peu plus de communication de ſa part avec ceux, qui faiſoient le Voiage avec lui, aurois accommodé les affaires, & prevenu les malheurs ſur tout, en un païs où il n'y avoit point de reſſource pour les Européens.

Aprés quelques jours de marche dans un païs assez beau, dans lequel pourtant il falloit passer des ravines en Cajeux, ils entrerent dans des Contrées beaucoup plus agreables, & tout à fait delicieuses, où ils trouverent une Nation nombreuse, qui les reçut avec toutes sortes de témognages d'amitié. Les femmes même alloient embrasser les hommes, qui étoient à la suite du Sieur de la Salle. Elles les firent asloir sur des nattes tres-bien travaillées, & les placerent au haut bout prés des Capitaines, lesquels leur presenterent le Calumet de paix orné de plûmes de toutes couleurs, & les y firent fumer à leur tour. Ils leur servirent entr'autre regal d'une sagamité ou boüillie faite d'une certaine racine, qu'ils appellent *Tiqué*, ou *Toquo*. C'est un arbuste fait comme une espece de ronces sans épines. La racine en est fort grosse. Aprés que ces peuples l'ont bien lavée ils la font secher, aprés quoi ils la pilent, & la réduisent en poudre dans un mortier. La boüillie, qu'ils en font, est

eſt de bon Gouſt, mais un peu aſtringente.

Ces Sauvages leur firent des preſens de peaux de Taureaux Sauvages paſſées proprement, qui étoient fort ſouples, & bonnes à faire des ſouliers, dont on a beſoin en ces quartiers là pour ſe garentir les pieds de quelques herbes tranchantes, qui s'y trouvent. On leur donna en échange de la raſſade noire, dont ils font grand cas. Ils firent quelque ſéjour parmi cette Nation, pendant lequel le Sieur de la Salle avec ſes manieres inſinuantes leur donnoit de grandes idées de la grandeur & de la gloire du Roi ſon Maitre. Il leur faiſoit connoitre, qu'il étoit plus grand & plus élevé que le Soleil. Ces peuples en étoient dans l'admiration.

Le Sieur Cavelier Prêtre, & le Pere Anaſtaſe faiſoient, tout ce qu'ils pouvoient pour leur donner les premiers élemens de la connoiſſance du vrai Dieu. On appellé cette Nation *Biskatrongé*. Mais les Européens les appellent la Nation des pleureurs, & donne-

nerent le même nom à la Riviere, qui eſt fort belle. La raiſon en eſt, quâ leur arrivée ces gens ſe mirent tous à pleurer amerement pendant un bon quart d'heure. C'eſt leur coutume, lorsqu'ils voient arriver parmi eux des gens, qui viennent de loin, par ce que cela les fait ſouvenir de leurs parens morts, leſquels ils croient être dans un grand Voiage, & dont ils attendent le retour.

Enfin ces bonnes gens donnérent des guides au Sieur de la Salle, accommodérent ſon monde de tout ce qui leur étoit neceſſaire, & leur firent même paſſer la Riviere dans leurs Pyrogues, ou Canots de bois.

Ils en traverſérent trois ou quatre autres les jours ſuivans, & il ne leur arriva rien de conſiderable, ſi non que leur Sauvage Chaoüenon aiant tiré ſur un Chevreüil aſſez prés d'un grand village le bruit du coup y jetta la frajeur de telle ſorte, que ceux, qui y habitoient, prirent la fuite. Le Sieur de la Salle fit mettre ſon monde ſous les

Ar-

Armes pour entrer dans ce Village, qui étoit composé de plus de trois cens Cabannes: Ils se rendirent dans la plus apparente, qui étoit celle du Chef, où sa femme se trouva encore, par ce qu'elle n'avoit pu se sauver à cause de sa grande vieillesse. Le Sieur de la Salle lui fit entendre, qu'il venoit chez eux avec ses gens comme amis. Trois de ses fils braves guerriers observoient de loin ce qui se passoit. Aiant donc reconnu, que tout se faisoit à l'amiable, & qu'on n'exerçoit aucun acte d'hostilité, ils rappellerent tout leur monde, & traitérent de paix: Aprés quoi ils dansérent le Calumet jusqu'au soir.

Le Sieur de la Salle ne se fiant pas trop à toutes ces belles apparences alla se camper au delà des Cannes, qui se trouvoient dans cet endroit, afin que si ces Barbares approchoient pendant la nuit pour l'insulter, le bruit des Cannes l'empéchât d'être surpris par les Sauvages. On reconnut en cela, que ledit Sieur de la Salle en avoit usé avec beaucoup de sagesse, & de prudence. Une trou-

troupe de guerriers armée de fleches s'approcha pendant la nuit. Mais le Sieur de la Salle ſans ſortir de ſon retranchement les menaça de faire une décharge ſur eux, & leur parla d'un air de fierté, qui les obligea de ſe retirer. La nuit acheva de ſe paſſer fort tranquillement depuis la retraite des Sauvages, & le lendemain aprés bien des amitiez réciproques, du moins en apparence du côté des Sauvages ils continuerent leur route à cinq ou ſix lieües au delà.

Ils furent agreablement ſurpris de trouver une troupe de Sauvages, qui vinrent au devant d'eux d'un air civil & honête aiant des épics de blé d'Inde à la main. Ils embraſſérent le Sieur de la Salle & ſes gens à leur mode, & les invitérent fort inſtamment de les viſiter dans leurs Villages. Le Sieur de la Salle voiant leur franchiſe y conſentit, & s'en alla avec eux. Ces Sauvages lui firent connoitre, qu'il y avoit des hommes du côté de l'Oüeſt, qui étoient cruels & mechans, & qui de peuploient les païs, qui les environnoient. Le

Pere Athanaſe conjecture, qu'ils vouloient parler des Eſpagnols du Nouveau Mexique, par ce que ſans doute que le Sieur de la Salle le lui a dit. Ces Barbares leur firent donc concevoir, qu'ils étoient en guerre avec ces Gens là.

Le bruit s'étant répandu par tout le Village, que ledit Sieur de la Salle étoit arrivé avec ſon monde, chacun leur fit des careſſes à l'envie. Il les preſſa de demeurer avec eux pour faire la guerre à ces prétendus Eſpagnols du Mexique. Le Sieur de la Salle les amuſa de paroles, & de l'eſperance de faire une Alliance étroite avec ces peuples, qu'on appelle les *Kirononas*. Il leur promit de revenir bien-tôt chez eux avec des troupes plus nombreuſes, & aprés tous les regales, & les preſens, qu'on ſe fit de part & d'autre les Sauvages les aidérent à paſſer la Riviere dans leur Pyrogues.

Pendant que le Sieur de la Salle pourſuivoit toujours ſa route à l'Eſt par de fort belles prairies, il lui arriva un contretemps au bout de trois jours de chemin.

min. Son Sauvage Chasseur nommé *Nikana* s'écria tout d'un coup de toute sa force, qu'il étoit mort. On y courut, & on apprit, qu'il avoit été cruellement mordu d'un Serpent sonnete. Cet accident arrêta toute la troupe pendant quelques jours. On lui fit prendre de l'Orvietan en poudre. On lui appliqua du sel de vipere sur sa plaie aprés l'avoir scarifiée pour en faire sortir le venin & le sang corrompu. On le tira d'affaire par le moien de ces remedes. Mais il fallut du temps pour le guerir.

CHAPITRE IV.

Suite des avantures malheureuses du Sieur de la Salle, qui cherchoit le Fleuve Meschasipi. On le reçoit agreablement parmi les Cénis, d'où il part pour continuer sa Découverte.

LE Sieur de la Salle & ses hommes furent bien surpris, lors qu'ils furent

rent arrivez à une Riviere large & rapide, qu'ils croioient abboutir à la Mer, & qu'ils nommérent la Riviere des malheurs. Ils firent un Cajeu pour la traverser. Les Sieurs de la Salle, & Cavelier Prêtre son frere se mirent dessus avec une partie de leurs hommes. Mais à peine furent ils arrivez au Fort du Courant, que la violence les emporta avec une rapidité surprenante, de sorte qu'ils disparurent en un moment. Le Pere Anastase Recollect étoit resté à terre avec une partie de leurs gens, & le Chasseur Nikana étoit absent depuis quelques jours, & s'étoit égaré dans les bois. Ce fût une extréme desolation pour les uns & pour les autres, qui desesperoient de se revoir jamais. Le Pere Anastase encourageoit du mieux, qu'il pouvoit, les hommes qui étoient avec lui, & tout le jour se passa en pleurs & en larmes. Mais à l'entrée de la nuit ils virent le Sieur de la Salle à l'autre côté de la Riviere, lequel leur apprit, que par une benediction particuliere de la Providence leur Cajeu avoit

été arrêté au milieu de la Riviére, ce qui leur avoit donné le moien de travailler à paſſer au delà du Courant, qui ſans cela les emportoit à la Mer : qu'un de ſes hommes s'étoit jetté à l'eau pour attraper une branche d'arbre, mais que ce pauvre garçon n'avoit pu rattraper le Cajeu. Il s'appelloit Rut Breton de Nation.

Peu de temps aprés ce jeune homme parut du côté où le Pere Anaſtaſe étoit reſté. Il s'étoit ſauvé à la nage. La nuit ſe paſſa en inquiétude, & ce Religieux & les hommes, qui étoient reſtez avec lui, cherchoient le moien de ſe rendre auprés du Sieur de la Salle. Ils n'avoient point mangé pendant toute la journée. Mais la Providence y pourvût par le moien de deux Aiglons, qui tombérent d'un Cedre. Ils étoient dix hommes à ce repas.

Le lendemain il fût queſtion de paſſer la Riviere. Le Sieur de la Salle leur conſeilla de faire un Cajeu de Cannes. Le Pere Anaſtaſe, le Sieur de Moranger, & trois autres fraïerent le chemin,

& ſe

& ſe riſquerent les premiers. Ils ne firent point ce trajet ſans danger, car ils enfonçoient à tout moment, & ledit Pere fût obligé de mettre ſon Breviaire dans ſon Capuchon, parce qu'il ſe mouilloit dans ſa manche.

Le Sieur de la Salle leur envoia deux hommes à la nage, qui les aidérent à pouſſer leurs Cannes, & qui les firent enfin arriver heureuſement. Ceux, qui étoient demeurez de l'autre côté, ne vouloient point ſe hazarder à paſſer. Mais enfin ils y furent obligez, par ce que les autres firent ſemblant de partir pour continuer leur route. Ils paſſerent donc à la fin, & firent ce trajet avec beaucoup moins de peine & de danger que les autres. Toute la troupe étant ainſi reünie à la reſerve du Chaſſeur, on marcha deux jours parmi des Cannes fort épaiſſes. Le Sieur de la Salle lui même avec quelques autres fraïoit le chemin en coupant & en briſant les Cannes à coups de haches. Enfin au troiſieme jour le Chaſſeur Nikana ſe retrouva chargé de trois Chevreüils

boucannez, & d'un autre, qu'il venoit de tuer. Le Sieur de la Salle fit faire une decharge de quelques coups de fusils pour en temoigner sa joie.

Ils suivirent leur route à l'Est, entrérent dans des païs encore plus beaux, que ceux qu'ils avoient passez. Ils y trouverent des peuples, qui n'avoient rien de Barbare que le nom. Entr'autres ils rencontrérent un Sauvage fort honnête qui revenoit de la Chasse avec sa femme & sa famille. Il fit present au Sieur de la Salle d'un de ses Chevaux, & de quelque viande, le priant par signes d'aller chez lui avec tous ses gens, & pour les obliger d'y aller il leur laissa sa femme, sa famille, & sa chasse comme pour leur servir de gages, & cependant il se rendit au Village pour faire sçavoir leur arrivée.

Le Chasseur Nikana & un Laquais du Sieur de la Salle l'accompagnérent, & au bout de deux jours ils revinrent avec deux Chevaux chargez de provisions, & plusieurs Chefs de ces Sauvages les accompagnoient.

Ils étoient ſuivis de guerriers habillez ſort proprement de peaux paſſées & ornées de plûmes. Ils portoient tous le Calumet en ceremonie. Ils les rencontrerent à trois lieües du Village, qui alloient au devant d'eux. Le Sieur de la Salle y fût reçeu comme en triomphe, & logea chez le grand Capitaine. C'étoit un concours ſurprenant de peuples, dont la jeuneſſe paroiſſoit rangée ſous les Armes ſe relevant jour & nuit, & les comblant de biens, & de toutes ſortes de vivres. Cependant le Sieur de la Salle craignant qu'une partie de ſon monde ne ſe débauchât avec des femmes, les fît camper à trois lieües du village. Ils demeurérent là trois ou quatre jours, & traiterent avec ces peuples pour des Chevaux, & pour pluſieurs autres choſes, qui leur étoient neceſſaires.

Ce village, qu'on appelle des *Cénis*, eſt un des plus conſiderables, qui ſe trouvent dans toute l'Amerique, & eſt extremement peuplé. Il a bien vingt lieües de long au moins. Ce n'eſt pas

qu'il ſoit contiguement habité. Il l'eſt ſeulement par hameaux de dix ou douze Cabannes, qui ſont comme des Cantons, & qui ont chacun des noms differens. Leurs Cabannes ſont belles, longues de 40. ou 50. pieds, dreſſées en maniere de ruches à miel. On y plante des arbres, qui ſe rejoignent en haut par les branches, que l'on covvre d'herbes. Les lits ſont placez autour des Cabannes, élevez de terre d'environ trois ou quatre pieds. Le feu eſt au milieu, & chaque Cabanne ſert de logement à denx familles.

Ils trouvérent chez les *Cénis* pluſieurs choſes, qui viennent indubitablement des Eſpagnols, comme des Piaſtres & d'autres monnoyes, des cueillers d'argent, de la dantelle de toutes ſortes, des habits, des Chevaux. Ils y virent entr'autres une Bulle du Pape, qui exempte du jeune les Eſpagnols du Mexique pendant l'Eté. Les Chevaux y ſont communs. On en donnoit un à nos gens pour une hache. Un Cénis voulut donner un Cheval pour le Ca-

puchon du Pere Anaſtaſe, dont il avoit envie.

Ils ont commerce avec les Eſpagnols par le moien des *Choümans* Alliez des *Cénis*, qui ſont toujours en guerre avec la nouvelle Eſpagne. Le Sieur de la Salle, qui a toujours penſé à faire quelque entrepriſe ſur les Mines de Sainte Barbe du Nouveau Mexique, fît faire une Carte de leur païs, & de celui de leurs Voiſins, & du Fleuve Meſchaſipi, dont il croioit, qu'ils avoient connoiſſance. Ils marquerent tout cela ſur une écorce d'arbre. Ils dirent, qu'ils étoient à ſix journées des Eſpagnols, dont ils firent une deſcription ſi naturelle, qu'il ne reſta plus aucun doute au Sieur de la Salle, quoi que les Eſpagnols n'euſſent fait encore aucune entrepriſe ſur ces peuples, ni ſur leurs villages. Seulement leurs Guerriers ſe joignoient aux *Choümans* pour aller à la guerre dans le nouveau Mexique.

Le Sieur de la Salle, qui ſçavoit parfaitement bien l'Art de gaigner les Sauvages de toutes les Nations, raviſſoit

ces peuples à tout moment, en leur faiſant entendre, que celui, qui l'avoit envoié chez eux, étoit le plus grand Capitaine du monde, auſſi haut que le Soleil, & autant élevé par deſſus les Eſpagnols, que le Soleil l'eſt au deſſus de la terre. Au récit des Victoires du grand Monarque; dont le dit Sieur de la Salle parloit, les *Cênis* faiſoienr des exclamations mettant la main ſur la bouche pour marquer leur étonnement. Le Pere Anaſtaſe Recollect dit, qu'il trouva ces peuples fort dociles, & fort traitables. Il ajoute, qu'ils entroient aſſez dans ce qu'on leur diſoit de l'exiſtence & de la verité d'un Dieu Createur & Maître du Monde.

Il eſt certain, que le Sieur de la Salle avoit un talent particulier de gagner l'amitié des Sauvages. Cependant il n'avoit point alors de Truchement pour expliquer ſes penſées aux *Cénis*. Il ne pouvoit donc s'exprimer que par quelque ſignes. Ce qui fait voir que ces longs diſcours ſont des choſes exagerées. Le dit Sieur de la Salle aiant toute l'obli-

bligation de ſa fortune à ſon Souverain avoit raiſon de l'élever bien haut; Cependant il ne devoit point le faire au préjudice de la Nation Eſpagnole, & ſur tout du Roi d'Eſpagne, qui outre les grands & Vaſtes Païs, dont il eſt Souverain dans l'Europe, eſt encore Seigneur des Indes Orientales & Occidentales, ce qui a donné lieu à ce qu'on dit ordinairement, & que le Sieur de la Salle m'a repeté bien des fois dans nos converſations, que le Soleil ne ſe couche jamais ſur les terres du Roi d'Eſpagne.

Il ne pouvoit donc pas ignorer, que les *Cénis* ne connoiſſoient point de Prince plus puiſſant dans toute l'Amerique que le Roi d'Eſpagne, puis qu'il eſt Souverain de plus de deux mille cinq cens lieües de païs dans ce grand Continent, qui fait la moitié du Globe de la Terre.

Il y avoit alors des Ambaſſadeurs des *Choümans* chez les *Cénis*. Ils rendirent viſite au Sieur de la Salle. Il fût fort ſurpris de leur voir faire le ſigne de

la Croix, & ſe mettre à genoux les mains jointes, qu'ils élevoient au Ciel de fois à autre. Ils baiſoient l'habit du Pere Anaſtaſe, & lui faiſoient connoitre, que des gens vêtus comme lui inſtruiſoient les peuples de leur voiſinage, qui n'étoient qu'à deux journées des Eſpagnols. Et en effet nos Religieux ont de grandes Egliſes dans ce païs là, dans leſquelles les habitans s'aſſemblent pour y faire leurs prieres. Ils exprimoient aſſez naturellement les Cérémonies de la Meſſe. L'un d'entr'eux fit le craïon d'un tableau, qu'il avoit veu d'une grande Femme, qui pleuroit, par ce que ſon Fils étoit ſur une Croix.

Le Pere Anaſtaſe ajoute, que les Sauvages firent connoitre au Sieur de la Salle, que les Eſpagnols faiſoient une cruelle boucherie des Indiens, & que s'il vouloit aller avec eux, ou leur donner des fuſils, il ſeroit facile de ſe rendre maître d'eux, par ce que ce ſont des hommes lâches & ſans cœur, qui font marcher des gens devant eux avec

des eventails pour les rafraichir dans les grandes chaleurs.

Le Sieur de la Salle s'entretenant autrefois avec moi au Fort de Frontenac touchant nos Découvertes me dit bien des fois, que les Jesuites du College de Goa, Capitale des Indes Orientales, qu'un Evéque de l'Ordre de St. François leur a donné, & dont les revenus montent presentement à des sommes immenses, vont en Mission en ces païs-là, & que plusieurs lui avoient dit souvent à Paris, qu'ils se faisoient porter dans des brancars avec deux hommes à leurs côtez, qui avoient des éventails pour les rafraichir pendant les grandes chaleurs. Mais par ce que le Sieur de la Salle avoit été de la même Societé, je rabattois souvent une partie de ce qu'il me disoit. Cependant je ne puis m'empecher d'admirer ici l'addresse, qu'il avoit d'attribuer aux Espagnols du Nouveau Mexique, dans la description de son Voiage, ce qu'il m'avoit souvent dit de ces Reverends Peres.

Aprés que le Sieur de la Salle eût

demeuré quatre ou cinq jours parmi les *Cénis* pour délaſſer ſon monde, il pourſuivit ſa route par les *Naſſonis*. Il paſſa une grande Riviére par le milieu du grand Village des *Cénis*. Ces deux Nations ſont Alliées, & ont à peu prés le même genie & les mêmes coutûmes.

A cinq lieües de là il eut le déplaiſir de voir que quatre de ſes hommes avoient deſerté à la faveur de la nuit, & s'étoient retirez chez les *Naſſonis*. Pour comble de malheur ledit Sieur de la Salle, & le Sieur de Moranger ſon Neveu furent attaquez d'une fiévre violente, qui les reduiſit à l'extremité. Leur maladié fût longue, & obligea ſon monde de faire un fort grand ſéjour en cet endroit, parce qu'aprés que la fiévre les eût quittez, il fallut encore bien du temps pour les rétablir.

La longueur de cette maladie rompit toutes leurs meſures, & fût dans la ſuite l'occaſion des derniers malheurs, qui leur arriverent. Elle leur fit perdre plus de deux mois de temps, pendant

dant lesquels il fallut vivre, comme on put. La poudre commençoit à leur manquer. Ils n'avoient avancé que de 150. lieües endroite ligne, & quelques uns de leurs gens avoient deserté. Dans une si facheuse conjoncture le Sieur de la Salle prit le parti de retourner sur ses pas au Fort Loüis. Chacun fût de son avis, & on en reprit le Chemin en droiture. Il ne leur arriva rien de remarquable dans ce Voiage, si non qu'en repassant la Riviére maligne un de leurs hommes fût emporté avec son Cajeu par un Crocodile d'une longueur & d'une grosseur prodigieuse.

Aprés un mois de marche, dans laquelle les chevaux leur furent d'un grand secours, ils arriverent au Camp le 17. d'Octobre de la même année 1686. Ils furent reçus avec toute la joie, qu'on peut s'imaginer. Au reste ils étoient dans des pensées fort partagées de joie & de tristesse. Chacun racontoit à son Ami les avantures tragîques arrivées aux uns & aux autres depuis leur separation.

CHAPITRE V.

Courte Deſcription du Fort Loüis: De la Situation avantageuſe, & de la beauté des terres voiſines.

ON trouve peu de gens dans les hiſtoires des Voiageurs, dont le courage ait été plus intrepide, & plus invincible que celui du Sieur Robert Cavelier de la Salle. Il ne ſe laiſſoit jamais abbatre dans les evenemens contraires & il eſperoit toujours avec le ſecours du Ciel de venir à bout de ſon entrepriſe malgré tous les obſtacles, qui ſe preſentoient continuellement.

Il demeura deux mois & demi à la Baïe de Saint Loüis. Il viſita avec le Pere Anaſtaſe, dont j'ai parlé, toutes les Riviéres, qui s'y déchargent. Ce Religieux dit, qu'ils en trouverent plus de cinquante toutes navigables, qui viennent de l'Oüeſt, & du Norſt-Oüeſt. L'endroit, où eſt le Fort, eſt un peu

ſablonneux. On trouve par tout ailleurs un bon fond. De tous côtez on voit des prairies, où l'herbe eſt plus haute que nos fromens, & cela dans toutes les ſaiſons de l'Année. Il y a des Rivieres d'eſpace en eſpace à deux ou trois lieües l'une de l'autre. Elles ſont bordées de Chênes, d'Epinettes, de Meuriers, & d'autres arbres. Cela continue à l'Oüeſt juſques à deux journées des Eſpagnols.

Le Fort eſt bâti ſur une petite éminence Nord & Sud, aiant la Mer au Sud-Eſt, de vaſtes prairies à l'Oüeſt & au Sud-Oüeſt deux Etangs & des bois d'une lieüe de tour. Une Riviére bat au pied. Les Nations voiſines ſont les *Quoäquis*, qui ont des Chevaux à fort grand marché, les *Bahamos*, & les *Quinets*, Nations errantes, avec qui le Sieur de la Salle étoit en guerre. Il n'oublia rien durant tout ce temps là pour conſoler ſa petite Colonie naiſſante, dont les familles ſe peuploient d'enfans. Il fit beaucoup avancer les défrichemens & les habitations. Le Sieur Chef-

de

deville Prêtre avec le Sieur Cavelier & trois Recollects travailloient de concert à leur edification, & à l'instruction de quelques familles Sauvages, qui se détachoient des Nations Voisines pour se joindre à eux. Pendant tout ce temps-là le Sieur de la Salle faisoit, tout ce qu'il pouvoit pour apprivoiser les Barbares connoissant bien, que la paix avec ces peuples étoit de la derniere importance pour l'établissement de la Colonie.

Enfin le Sieur de la Salle n'eut point d'autre ressource que de reprendre son Voiage des Illinois si necessaire pour son dessein. Il fit donc une harangue fort éloquente d'un air capable de toucher, ce qui lui étoit assez naturel. Il parla a la petite Colonie, qui étoit assemblée pour cela. Chacun en fût ému jusqu'a verser des larmes persuadé de la necessité de ce Voiage, & de la droiture de ses intentions. Il eût été à souhaiter, qn'ils eussent tous perseveré dans les mêmes sentimens. Il fit donc achever de fortifier un grand en-

enclos, où étoient enfermées toutes les habitations avec le Fort. Aprés cela il choisit vingt hommes, le Sieur Cavalier Prêtre son Frere, les Sieurs de Moranger & Cavelier ses Neveux avec le Sieur Joustel Pilote, & le Pere Anastase Récollect. L'on fit les prieres publiques pour la benediction de son Voiage, & de la Colonie.

CHAPITRE VI.

Départ du Sieur de la Salle de la Baye de Saint Loüis pour se rendre chez les Illinois.

LE Sieur de la Salle partit de cette Baïe avec vingt hommes le 7. Janvier 1687. Des le premier jour ils rencontrérent une Armée de *Bahamos*, qui alloient en guerre contre les *Erigoanna*. Le Sieur de la Salle fit alliance avec eux. Il voulut traiter de même avec les *Quinets*. Mais ils prirent la fuite à son abord.

abord. On les joignit en courant à Cheval aprés eux. Ils firent donc un traité enſemble, & on ſe promit de part & d'autre une paix inviolable.

Au quatriéme jour à trois lieües au delà vers le Nord-Eſt ils trouvérent la premiere Rivîere aux Cannes. On ne voit que des prairies, & de petits bocages d'eſpace en eſpace. Les terres en ſont ſi fertiles, que les herbes y croiſſent à dix & douze pieds de haut. Il y a un fort grand nombre de Villages ſur cette Riviere, qui ſont extremement peuplez. Ils ne viſiterent que les *Quaras* & les *Anachorema.*

Sur le même Rhomb de vent à trois lieües plus loin, l'on trouve la ſeconde Riviére aux Cannes habitée par des Nations differentes. Il y a des campagnes de chanvre.

A cinq lieües plus avant on paſſe la Sablonniere Riviere ainſi appellée, par ce qu'elle eſt environnée de terres Sablonneuſes, quoi que le reſte ſoit de bon fond, & conſiſte en de grandes prairies.

L'on

L'on marche ſept ou huit lieües juſques à la Riviére *Robec* en paſſant par des prairies, & par trois ou quarre Rivieres éloignées d'une lieüe les unes des autres. La Riviere de *Robec* eſt peuplée de pluſieurs grands Villages, dont les peuples parlent tellement du goſier, qu'il faut du temps pour s'y façonner. Ils ont guerre avec les Eſpagnols. Ils preſſérent fort le Sieur de la Salle de ſe joindre avec leurs Guerriers. Mais il n'y avoit point d'apparence de s'y arrêter. De plus le Sieur de la Salle n'etoit guere en état avec vingt hommes de faire du mal aux Eſpagnols. Cependant ils reſtérent cinq ou ſix jours parmi ces peuples tâchant de les gagner par des inſtructions Chrétiennes qu'ils ne recoivent point des Eſpagnols.

En continuant leur route ils traverſérent de grandes prairies juſques à la Riviere maligne. Elle eſt fort profonde, & eſt ainſi appellée, par ce qu'un de leurs hommes y avoit été devoré par un Crocodile monſtrueux. Cette Riviere vient de fort loin, & eſt ha-

habitée par un grand nombre de peuples partagez en quarante Villages fort abondans en hommes, qui composent la Nation des *Kanoatinno*, lesquels sont la guerre aux Espagnols; & qui dominent sur les Nations Voisines.

Ils visitérent quelques uns de ces villages. Ils sont habitez par de bons peuples, mais qui neantmoins sont Barbares. Le Pere Anastase ajoute, que la cruauté des Espagnols les rendoit encore plus farouches. Mais je soupçonne fort, que cette remarque vient du Sieur de la Salle, qui vouloit amadoüer ces Nations & les dégouter des Espagnols. Il est vrai que les Espagnols ont été forcez de détruire plusieurs Nations Voisines pour soûtenir la conquête du Nouveau Mexique, par ce qu'assurement ces peuples les eussent exterminez eux mêmes, s'ils ne les eussent prevenus. Il faut supposer comme une chose certaine, que ces Barbares n'ont de la consideration pour les Européens que par la crainte, qu'ils ont d'eux. L'aggrandissement donc du Sieur de la Salle ne

ne ſe pouvoit faire qu'en détruiſant tout de même les Eſpagnols. Ainſi il tâchoit de ſoulever tous ces Barbares contr'eux. Il pouvoit pourtant ſe ſouvenir, qu'étant autrefois enſemble au Fort de Frontenac je lui avois fait connoître bien des fois une choſe, dont il ne pouvoit diſconvenir. C'eſt que le joug d'Eſpagne eſt peut être le plus doux, & le plus ſupportable, qui ſoit dans le monde.

Aprés que le Sieur de la Salle eût fait des preſens, & en eût reçu de ces peuples, il acheta quelques Chevaux d'eux à bon marché, & en ſuite il paſſa la Riviere pour continuer ſa route dans des Canots faits de peaux de Taureaux Sauvages. Il y a apparence, qu'ils firent paſſer leurs Chevaux à la nage.

Sur le même Rhomb de vent environ à quatre lieües de ce païs, qui eſt extrémement fertile ils paſſérent en Cajeu la Riviére Hiens, ou pour mieux dire de Hans, dont nous avons fait mention cy-devant. En ſuite ils firent leur route au Nord-eſt, & furent obligez de tra-

ver-

verſer quantité de petites Rivieres, & de Ravines navigables. Ils emploierent à cela l'hyver, qui n'eſt ſenſible dans ces contrées-là que par les pluïes. Ils y furent encore pendant le printemps. Au reſte tout le païs étoit agreablement diverſifié de prairies, de collines, & de quantité de ſources. Ils arrivérent enfin à trois grands Villages appellez les *Taraha*, *Tyakappan*, & *Palonna*, où on trouve des Chevaux. A quelques lieües plus avant ils rencontrérent les *Palaqueſſons* compoſez de dix Villages alliez des Eſpagnols.

Je ſuis étonné, de ce que nôtre Pere Anaſtaſe Recollect n'a pas fait un journal plus circonſtantié de tant de Nations differentes. Je prie donc ici le Lecteur de trouver bon, que je faſſe de temps en temps des reflexions ſur ce dernier Voiage du Sieur de la Salle, avec qui j'en ai tant fait, lors que j'étois avec lui dans l'Amerique. Ma deſcription de la Loüiſiiane, que j'ai fait autrefois imprimer à Paris, a contribué beaucoup à ſon entrepriſe.

CHA-



Le Sieur de la Salle mal-heureusemet assasiné.

CHAPITRE VII.

Le Sieur de la Salle eſt malheureuſement aſſaſſiné par les gens, qu'il conduiſoit. Trois hommes tuez avant lui.

CE fût aprés avoir paſſé toutes les Nations, dont je viens de parler, qu'arriva le plus grand de tous les malheurs aux gens du Sieur de la Salle, par ce qu'il fût tué auſſi bien que le Sieur de Morenger ſon Neveu, & quelques autres. Le Sieur de la Salle ſe trouvoit alors dans un beau païs de chaſſe. Tout ſon monde y fit bonne chére, & ſe rétablit de la fatigue du Voiage par d'excellentes viandes pendant pluſieurs jours, Il avoit envoié le Sieur de Moranger ſon Neveu, ſon laquais nommé Saget, & ſept ou huit de ſes gens, au lieu où Nika ſon Chaſſeur, qui étoit un Sauvage *Chaouënon* avoit laiſſé quantité de viande de Taureaux Sauvages

afin de la faire boucanner, & de n'être pas obligé de séjourner si souvent pour aller à la chasse.

La Sieur de la Salle avec toute sa prudence n'avoit pû prevoir le complot, que quelques uns de ses gens devoient faire de massacrer son Neveu. Ils en prirent pourtant la resolution tout d'un coup, & l'executérent le 17. de Mars par un coup de hache, qui lui cassa la tête. Ce mal-heureux assassinat fût fait par un homme, que la charité n'a pas permis au Pere Anastase de nommer. Ils tuérent de même le valet du Sieur de la Salle, & le pauvre Sauvage Nika, qui les nourissoit de sa chasse depuis trois ans avec beaucoup de fatigues & de dangers. Le Sieur de Moranger languit deux heures aprés ce malheureux coup, & pendant ce temps il donna toutes les marques possibles de sa pieté, pardonnant à ses meurtriers, les embrassant même de fois à autre, & donnant au reste des preuves sensibles de sa resignation à la volonté de Dieu, & de sa confiance dans le merite de

son

ſon Sauveur, ſelon que ceux, qui l'avoient aſſaſſiné, le recitérent eux mêmes, depuis qu'ils furent reuenus de leur fureur. C'étoit un parfaitement honnête homme, qui s'acquittoit fidelement de tous les devoirs d'un vray Chrêtien. Il y a lieu de croire, que Dieu lui aura fait miſericorde.

Ces miſerables n'étant pas contens d'avoir commis ce meurtre, reſolurent de n'en demeurer pas là. Ils formérent le deſſein de tuer leur Maître même, par ce qu'ils craignoient, que par l'effet d'un juſte reſſentiment il ne les fît punir de l'horrible crime, qu'ils avoient commis. Le Pere Anaſtaſe remarque, qu'ils étoient éloignez de deux grandes lieües de l'endroit, ou ledit Sieur de Moranger fût aſſaſſiné. Le Sieur de la Salle donc inquiet du long retardement de ſon Neveu & de ſes gens, dont il étoit ſeparé depuis deux ou trois jours, eut peur qu'ils n'euſſent été ſurpris par quelque troupe de Sauvages. Il pria donc ledit Pere Anaſtaſe de s'engager avec lui à la recherche de ſon dit

Nêveu, & il prit encore deux Sauvages avec lui.

Pendant le chemin, ledit Sieur de-la Salle ne l'entretint que de discours de pieté, & s'étendit fort sur les matieres de la grace & de la prédestination. Sur tout il parla beaucoup des grandes obligations, qu'il avoit à la divine Providence de l'avoir garenti de tant de dangers qu'il avoit courus pendant vingt Ans de séjour dans l'Amerique, dont neuf s'étoient passées dans les Voiages, que j'avois faits avec lui. Il paroissoit fort penetré des graces singulieres, que Dieu lui avoit faites. Tout d'un coup le Pere Anastase le vit accablé d'une profonde tristesse, dont il ignoroit lui même la cause. Il paroissoit dans un trouble, qui le rendoit méconnoissable à ceux, qui avoient accoutumé de le voir. Cette situation d'esprit ne lui étoit point ordinaire. Le Pere Anastase fit tout ce qu'il put pour le tirer du profond assoupissement, où il étoit.

Apres deux lieües de marche il trou-

va

va la cravate ſanglante de ſon laquais. Il apperçut deux Aigles, qui voltigeoient ſur ſa tête. Ces oiſeaux ſont aſſez communs en ce païs-là. En même temps il découvrit ſes gens, qui étoient ſur le bord de l'eau. Il s'approcha d'eux, & leur demanda des nouvelles de ſon Neveu Moranger. Ces gens lui répondirent par paroles entrecoupées, & lui montrérent le lieu, où il étoit. Le Pere Anaſtaſe ſuivit quelques pas le long de la Riviere, & arriva enfin à l'endroit fatal, où deux de ces meurtriers étoient cachez dans les herbes, l'un de l'un côté, & l'autre de l'autre, aiant leur fuſils bandez à la main. L'un d'eux tira ſon coup ſur ledit Sieur de la Salle, & le manqua. Le ſecond tira en même temps, & le frappa à la tête. Il en mourut une heure aprés, le 19. Mars 1687.

Le Pere Anaſtaſe Recollect s'attendoit au même ſort. Mais il ne fit point de reflexion ſur le danger, où il étoit. Il étoit tout penetré de ce cruel ſpectacle, & ſentoit une douleur incroiable de ce fune-

ſte coup. Il vit tomber le Sieur de la Salle à un pas de lui aiant le viſage tout enſanglanté. Il ſe jetta à lui auſſi-tôt l'embraſſa, & l'arroſa de ſes larmes, l'exhortant du mieux, qu'il pût dans la conjoncture, où il ſe trouvoit, à bien mourir. Ce pauvre homme avoit fait ſes dévotions avant ſon départ. Il eut encore le temps de recapituler une partie de ſa vie, & le Pere Anaſtaſe lui aiant donné l'abſolution il mourut quelques momens aprés.

Il s'exerça pendant ces derniers momens à toutes les choſes, qui étoient convenables à l'état, où il ſe trouvoit. Il ſerroit la main à ce Religieux à toutes les choſes, qu'il lui diſoit, & ſur tout quand il l'exhortoit à pardonner à ſes ennemis. Pendant tout cela ces meurrtriers effraiez de l'horreur, de ce qu'ils venoient de faire, commencerent à ſe frapper la poitrine, & à deteſter leur aveuglement. Le Pere Anaſtaſe ne voulut point quitter ce triſte lieu ſans avoir premierement enſeveli, & puis enterré le corps du Sieur de la Sal-

Salle le mieux, qu'il put. Il plaça une Croix ſur ſa ſepulture.

Ainſi mourut malheureuſement le Sieur Robert Cavelier de la Salle, homme d'un grand merite, conſtant dans les adverſitez, intrepide, genereux, engageant, adroit, habile, & capable de tout. Il avoit travaillé depuis vingt Ans à addoucir l'humeur farouche d'une infinité de Nations Barbares, parmi leſquelles il avoit voiagé. Et il eut le malheur d'être maſſacré par ſes propres domeſtiques, leſquels il avoit comblez de biens. Il mourut dans la force de l'âge au milieu de ſa courſe ſans avoir pu reüſſir dans les deſſeins, qu'il avoit formez ſur le Nouveau Mexique.

CHAPITRE VIII.

Reflexions de l'Autheur de cet Ouvrage ſur la vie & ſur la mort du Sieur de la Salle, dont les aſſaſſins ſe tuerent les uns les autres.

LE Sieur de la Salle m'a conté bien des fois, pendant que nous étions enſemble au Fort de Frontenac, avant le temps de nos Découvertes, & même lorsque nous y travaillions, que quand il étoit Jeſuite, aiant vécu dix ou onze ans dans cet Ordre, les Peres de cette Societé faiſoient faire de frequentes lectures pendant les deux premieres années à tous ceux, qui ſe rendoient parmi eux, des morts tragiques & violentes, & des funeſtes avantures, qui étoient arrivées à ceux, qui étoient ſortis de leur Compagnie, & qui avoient quitté leur Ordre. Tout cela afin d'y faire demeurer ceux, qui y étoient une

une fois entrez. Je dois cette justice au Sieur de la Salle, qui me laissa autrefois tous ses papiers en depôt pendant un Voiage, qu'il fît en France, & que je restois au Fort de Frontenac, que sa sortie de la Societé s'étoit faite du consentement de ses Superieurs, & qu'il avoit de grands temoignages par écrit de sa bonne conduite, pendant qu'il avoit été parmi des Jesuites. Il me montra une lettre du General de cet Ordre écrite à Rome, dans laquelle il témoignoit, que le dit Sieur de la Salle s'étoit comporté en toutes choses avec beaucoup de sagesse, sans avoir même donné le moindre soupçon de peché veniel.

J'ai reflechi cent fois sur les choses, qu'il m'avoit dites, lorsque nous nous entretenions des histoires des Nouvelles Découvertes. J'adorois en cela les desseins inscrutables de Dieu, qui accomplit toujours sa volonté par les moiens, qu'il en a lui même reglez, & incertain que j'étois de ma destinée je me préparois à tout ce que Dieu vou-

droit m'envoier, bien resolu de me soumettre paisiblement en toutes choses aux ordres de sa Providence.

Le Pere Anastase arriva enfin au lieu, où étoit Monsieur Cavelier Prêtre Frere dudit Sieur de la Salle, à qui il raconta le malheur, qui venoit d'arriver. Les meurtriers entrérent brusquement un moment aprés dans la Cabanne, où ils étoient, & se saisirent de tout ce qu'ils y trouverent. Ce bon Religieux n'eut pas le loisir de faire un grand discours. Mais son visage tout baigné de larmes fit assez connoitre ce qu'il vouloit dire. Ledit Sieur Cavelier ne l'eût pas plus-tôt veu, qu'il s'écria, ah! mon pauvre Frere est mort.

Je ne puis me dispenser de faire ici connoitre au public ledit Sieur Cavelier Prêtre, avec qui j'avois demeuré en Canada pendant un Eté de ma Mission au Fort de Frontenac, dont son Frere étoit Gouverneur & Proprietaire. C'étoit un bon & sage Ecclesiastique d'une vertu consommée dans les Messions. Il n'eut pas plutôt ap-

pris

pris cette funeste nouvelle, qu'il se jetta à genoux. Le Sieur Cavelier son Neveu en fit de même. Ils croioient tous deux, que ces scelerats alloient les massacrer. Ainsi ils se preparoient à la mort en bons Chrêtiens. Cependant ces malheureux Assassins touchez de quelques sentimens de compassion à la veüe de ce venerable Vieillard, & d'ailleurs à demi repentans des crimes, qu'ils venoient de commettre, résolurent de les épargner, à condition qu'ils ne retourneroient jamais en France. Mais ils furent longtemps incertains & flottans sur ce sujet. Quelques uns d'entr'eux, qui avoient envie de revoir leurs parens, se disculpoient autant qu'il leur étoit possible. Et on en entendoit quelques uns, qui disoient souvent, qu'il falloit achever de se défaire du reste, ou qu'autrement ils les mettroient en justice pour les faire punir, si jamais ils retournoient en France.

Ils élurent pour leur Chef le meurtrier du Sieur de la Salle, & enfin aprés plusieurs deliberations ils resolu-

rent de s'en aller à la fameuſe Nation des *Cénis*, dont nous avons parlé. Ils marcherent donc tous enſemble durant pluſieurs jours, & paſſérent pluſieurs Rivieres, & pluſieurs Ravines. Ces infames meurtriers ſe ſervoient des Sieurs Caveliers comme de Valets, & ne leur donnoient que leurs reſtes à manger. Ils arriverent ſans accident aux lieux, où ils vouloient ſe rendre. Cependant la juſtice divine minutoit déja la punition de ces ſcelerats au défaut de la juſtice des hommes. La jalouſie du commandement ſe mit entre cet Allemand natif du Wirtemberg nommé Hans, & le meurtrier du Sieur de la Salle. Chacun de ces malheureux prit parti pour l'un ou pour l'autre ſelon ſon inclination.

Ils avoient paſſé chez les *Cénis*, où ils avoient fait quelque ſéjour. Ils étoient même déja arrivez chez les *Naſſonis*, où les quatre deſerteurs, dont j'ai fait mention cy-devant, les rejoignirent. Se voiant ainſi tous raſſemblez la veille de l'Aſcenſion, & la diſſen-

ſenſion, qui s'étoit miſe entt'eux, leur aiant fait prendre la funeſte reſolution de s'entretuer les uns les autres, le Pere Anaſtaſe leur fit une exhortation le jour de la Fête, dont ils parurent touchez faiſant même ſemblant de ſe vouloir confeſſer. Mais cela ne dura pas long-temps Ceux, qui avoient le plus de regret d'avoir maſſacré leur Maître & leur Conducteur, ſe rangerent du côté de Hans. Cet homme deux jours aprés aiant trouvé l'occaſion favorable punit un crime par un autre. Il tira un coup de piſtolet au Meurtrier du Sieur de la Salle, & le frappa droit au cœur, de ſorte qu'il mourut ſans ſe reconnoître.

Un des compagnons de Hans lacha ſon coup de fuſil dans le côté de celui, qui avoit tué le Sieur de Moranger. Il eut le temps de ſe reconnoitre, aprés quoi un autre lui tira un coup de fuſil ſans balle à la tête. Le feu ſe prit à ſes cheveux, & enſuite à ſa chemiſe, & à ſes habits avec tant de violence, qu'il n'y eut point de moien de l'éteindre;

de ſorte qu'il expira dans cet tourment. Le troiſiéme Autheur de ce deteſtable complot prit la fuite, & ſe ſauva. Hans vouloit à toute force s'en défaire, & achever par lui de vanger la mort du Sieur de la Salle. Mais le Sieur Joutel les reconcilia, & on en demeura là.

Par ce moien Hans demeura le Chef de cette malheureuſe troupe. Ils prirent la reſolution de s'en retourner chez les *Cénis*, où ils avoient deſſein de s'habituer, par ce qu'ils n'oſoient retourner en Europe, de peur de recevoir le juſte chatiment de leur crimes. Les *Cénis* avoient mis leur Armée ſur pied, & étoient prêts de mârcher en guerre contre les *Kanoatinno*, peuples cruels, qui ſont leurs implacables ennemis. Ils les mettent tout vifs dans la chaudiere, lors qu'ils les ont faits priſonniers. Les *Cénis* donc emmenérent Hans & quelques autres Européens avec eux. Les autres attendirent leur retour, aprés lequel Hans preſſa fort les autres Européens de demeurer avec eux.

eux. Mais ils n'en voulurent rien faire.

Ils partirent donc du païs des *Cénis*, & parmi eux étoient les Sieurs Caveliers Frere & Neveu du Sieur de la Salle, le Sieur Joutel, le Pere Anastase avec quelques autres. On leur donna à chacun un cheval, de la poudre, & du plomb avec quelques marchandises pour les défraïer sur leur route. Ils s'arreterent parmi les *Nassonis* pour y celebrer l'Octave de la Fête de Dieu. Ils disent dans leurs rélations, que ces peuples les entretenoient tous les jours de la cruauté des Espagnols envers les Americains. Ils leur dirent, que vingt Nations Sauvages alloient faire la guerre aux Espagnols, & les invitérent d'y aller avec eux, ajoutans, qu'ils en feroient plus avec leur fusils que tous leurs Guerriers ensemble avec leurs Masses & leurs fléches.

Mais ils avoient d'autres desseins dans l'esprit. Ils prirent seulement occasion de tous ces discours de leur faire entendre, qu'ils n'étoient venus parmi

eux,

eux, que par les ordres exprés de Dieu pour les inſtruire dans la connoiſſance de la verité & pour les mettre dans la voie du Salut. Ils emploiérent à cela dix ou douze jours de temps juſques au troiſiéme de Juin.

Je ne doute point, que le Sieur Cavelier Prêtre, & le Pere Anaſtaſe n'aient fait tout leur poſſible pour donner des lumieres aux *Naſſonis*, afin de les tirer de leur ignorance. Mais les quatre autres Européens, qui étoient avec eux, n'étoient pas en aſſez grand nombre pour faire peur aux Eſpagnols, qui ſont accoutumez aux fuſils. D'ailleurs ils ne ſçavoient pas la langue de ces peuples. J'ai donc de la peine à comprendre, comment ils pouvoient recueillir des diſcours des *Naſſonis*, que les Eſpagnols exerçoient de grandes cruautez ſur les peuples de l'Amerique. Ils n'avoient point d'interpretes avec eux. Ainſi ils ne pouvoient du tout point entendre ce que leur diſoient ces peuples, qui n'avoient jamais veu d'autres Européens qu'eux.

D'ail-

D'ailleurs depuis l'Empereur Charles Quint, que les Eſpagnols ſe ſont rendus maitres du Nouveau Mexique, il eſt certain qu'ils n'ont exercé aucune cruauté ſur les peuples de leur Voiſinage, par ce qu'ils ont trop peu de Monde pour conſerver les Vaſtes Païs, qu'ils ont conquis. Ils vivent donc en paix avec leurs voiſins, & n'inquietent perſonne à moins qu'on ne les attaque.

CHAPITRE IX.

Les Cénis *donnent le moien au Sieur Cavelier Prêtre, au Pere Anaſtaſe, & a ceux, qui les accompagnoient de continuer leur route parmi pluſieurs Nations Sauvages.*

LEs *Cénis* donnérent deux Sauvages pour guides a ces ſix Européens, qui continuérent leur route par les plus beaux païs du monde vers le Nord, &

vers le Nord-Eſt. Ils paſſérent quatre grandes Rivieres, & pluſieurs Ravines peuplées de pluſieurs Nations. Ils trouvérent les *Haquis* à l'Eſt, les *Nabiri* ou les *Naanſi*, peuples puiſſans, qui ſont en guerre contre les *Cénis*. Enfin ils approcherent le 13. Juin des *Cadodacchos*. L'un de leurs Guides prit les devants pour annoncer leur venue. Les Chefs & la jeuneſſe, qu'ils trouvérent à une lieüe de leur village les reçurent avec le Calumet, & leur donnerent à fumer. Les uns conduiſoient leurs chevaux par la bride, & les autres les portoient comme en triomphe. Ils diſoient, que c'étoient des Eſprits venus de l'autre Monde.

Tout le village étant aſſemblé les femmes ſelon leur coutume leur lavérent la tête & les pieds avec de l'eau chaude: aprés quoi on les plaça ſur une eſtrade couverte de Nattes blanches fort propres. Les feſtins vinrent en ſuite, les danſes du Calumet, & d'autres réjouiſſances publiques, qui duroient le jour & la nuit. Ces peuples ne connoiſ-

noissent les Européens que par réputation. Il y a quelque legere apparence que tous ces peuples ont quelque ombre de Rellgion. Mais toutes leurs idées sont fort confuses, & fort embroüillées. Ils semblent adorer le Soleil, par ce qu'ils lui envoient la fumée de leur Tabac, dont ils sont pourtant les premiers partagez. Leurs habits de Cérémonie ont ordinairement deux Soleils figurez, & sur le reste du corps des representations de Taureaux Sauvages, de Cerfs, de serpens, ou d'autres animaux. Cela donna occasion au Sieur Cavelier Prêtre, & au Pere Anastase de leur donner quelques leçons touchant le vrai Dieu, & les principaux Mysteres du Christianisme. Il faut supposer, que tout cela se fît par signes.

Dans cet endroit Dieu les affligea d'un tragique accident. Le Sieur de Marne malgré tout ce qu'on lui put dire, voulut se baigner le soir du 24. de Juin. Le Sieur Cavelier Neveu du Sieur de la Salle l'accompagna jusques sur le bord de la Riviere, qui est assez

prés du Village. Ledit de Marne s'étant jetté brusquement dans l'eau disparut en même temps. C'étoit un abyme, où il fût noié en un moment.

Peu de temps aprés on tira son corps hors de l'eau, & on le porta chez le Capitaine. Tout le village pleura sa mort en ceremonie. La femme du Chef l'ensevelit fort proprement dans une belle natte, & pendant cela les jeunes gens lui creuserent une fosse, que le Pere Anastase bénit. Cela étant fait on le mit en terre avec toutes les solemnitez possibles. Les Sauvages admiroient les Ceremonies de l'enterrement, & sur tout les Pseaumes, qu'on chanta aux obséques. On prit de là occasion de donner quelques instructions aux Sauvages touchant l'immortalité de l'Ame pendant huit jours, qu'on resta dans ce lieu fatal. On enterra le mort sur une eminence proche du village, son tombeau fût environné d'une palissade, & on y mit une grande Croix, qu'on fit faire par les Sauvages. En suite on partit de là 2. Juillet.

Ces

Ces peuples ſont ſur le bord d'une Riviere, où on trouve trois Nations fameuſes, les *Natchoos*, les *Natchetes*, & les *Ouïdiches*. Ces Voiageurs y furent reçus fort humainement. Depuis la Riviere des *Cénis*, où on commence à trouver des Caſtors & des Loutres, à meſure que l'on avance vers le Nord on en voit une plus grande quantité. Etant parmi les *Ouïdiches* ils rencontrérent trois Guerriers de deux Nations, appellées les *Cahinnio*, & les *Mentous* à vingt cinq lieües plus avant tirant à l'Eſt Nord-Eſt, qui avoient veu des Européens François. Ils s'offrirent de les y accompagner, & en faiſant leur route, ils furent obligez de paſſer quatre Rivieres en Cajeux. Ils y furent reçus par ces peuples le Calumet de paix à la main avec toutes les marques poſſibles de joie, & d'éſtime. Pluſieurs de ces Sauvages leur parlérent d'un Européen, qui étoit Capitaine, & qui n'avoit qu'une main. C'étoit le Sieur de Tonti Napolitain, dont il a été fait mention dans mon Volume precedent.

cedent. Ils ajoutérent, qu'il leur avoit dit, qu'un plus grand Capitaine que lui pafferoit peut être par leur village. C'étoit le Sieur de la Salle.

Le Chef les logea dans fa Cabanne, & en fît fortir fa famille. On les y regala durant plufieurs jours de toutes fortes de viandes. On fît même un feftin public, ou le Calumet fût danfé durant vingt quatre heures avec des chanfons faites expres, que le Chef entonnoit de toute fa force. On les traitoit d'Envoiez du Soleil, qui venoient les defendre contre leurs ennemis par des coups de tonnerre. Ils vouloient dire de fufils, qu'ils ne connoiffoient point avant cela. Au milieu de ces rejouiffances le petit Cavelier Neveu du Sieur de la Salle tira trois coups de piftolet en criant *Vive le Roi*, ce que ces Barbares répetoient à haute voix y ajoutant vive le Soleil.

Ces Sauvages ont une quantité prodigieufe de Caftors & de Loutres, dont le tranfport feroit fort facile par une Riviere, qui eft voifine du village. Ils vou-

voulurent en charger leurs chevaux. Mais ils les refuſérent pour témoigner leur des-intereſſement, & ils leur firent des preſens de haches & de couteaux. Enſuite ils partirent avec deux *Cahinnio* pour leur ſervir de guides aprés avoir reçu les Ambaſſadeurs des *Analac*, des *Tanico*, & quelques autres Nations du Nord-Oüeſt, & du Sud-Eſt. Ils eurent le plaiſir de traverſer pendant quelques jours les plus beaux païs du monde entrecoupez de pluſieurs Rivieres, de prairies, de petits bois, de côteaux, & de vignes. Ils paſſerent entre autres quatre grandes Rivieres navigables, & enfin aprés une marche d'environ ſoixante lieües ils arrivérent aux *Oſſotteöez*, qui habitent ſur une grande Riviere, laquelle vient du Nord-Oüeſt bordée des plus beaux bois du monde.

Les peaux de Caſtors & de Loutres. s'y trouvent par tout en ſi grande quantité, auſſi bien que toutes les autres pelleteries, qu'on les y brûle à tas, parce qu'elles n'y ſont d'aucune valeur.

C'eſt

C'eſt la fameuſe Riviere des *Akanſa*, qui y forme quanti·é de villages nombreux, d nt j'ai fait mention dans mon premier Tome de nos Découvertes. Le Pere Anaſtaſe dit dans ſa Rélation, qu'ils commencérent pour lors à ſe reconnoitre. Cependant il ſçavoit bien, qu'aucune des quatre perſonnes, qui étoient avec lui, n'avoit jamais été non plus que lui ſur le Fleuve Meſchaſipi. Et en effet j'y avois été ſeul avec mes deux Canoteurs en 1680, & du depuis le défunt Sieur de la Salle y avoit été en 1682. juſques aux *Akanſa*. Apparemment que le Pere Anaſtaſe croioit être pour lors au Fort de Crevecœur ſitué chez les Illinois, par ce qu'il trouva là une grande Croix, & au bas les Armes du Roi de France. Il y voioit de plus une maiſon bâtie à l'Européenne & ce fut ce qui donna lieu au Sieur Joutel, & aux deux autres hommes, qui reſtoient de faire la décharge de leurs fuſils.

Au bruit de cette Salve ils virent ſortir deux François Canadiens. Le Comman-

mandant s'appelloit le Sieur *Couture*, que j'ai connu particulierement pendant mon séjour en Canada. Il avoit même été du Voiage, que nous entreprîmes pour la Découverte de la Loüisiane. Ledit *Couture* fît connoitre, que le Sieur de *Tonti* l'avoit placé dans ce Fortin par ordre du Sieur de la Salle pour lui servir d'entre-post, pour maintenir l'Alliance avec les Nations Sauvages, qui sont voisines de ces lieux, & pour les mettre en seureté contre les insultes des Iroquois leurs ennemis jurez.

Ils visitérent trois de ces villages, les *Torimans*, les *Doginga*, & les *Kappa*. On leur fît par tout les festins, les harangues, & les danses du Calumet avec toutes les marques possibles de joie. Ils étoient logez dans la maison de ce Fortin. Ceux du Canada, qui étoient venus s'y habituer leur firent tout le bon accueil, que l'on pouvoit souhaiter, & les rendirent maîtres de tout.

Au reste quelques affaires, qu'il y ait à decider parmi ces peuples Sauva-

ges, jamais ils n'en donnent leur resolution sur le champ. L'on assemble les Chefs & les Anciens des villages, aprés quoi on delibere sur les choses, dont il s'agit. Ces Voiageurs leur avoient demandé une Pyrogue, & quelques Sauvages pour remonter le Fleuve Meschasipi, & pousser jusques aux Illinois par la Riviere de cette Nation, que j'ai nommée dans la Carte de ma Loüisiane, la Riviere Seignelay pour faire honneur au Ministre d'Etat de ce Nom, qui avoit à cœur, & qui prenoit soin de tout ce qui regardoit nôtre Découcouverte. Le Pere Anastase dit, qu'ils offrirent à ces Sauvages leurs Chevaux, de la poudre & du plomb en échange d'une Pyrogue. Aprés que le Conseil eût été assemblé sur ce sujet, on leur répondit, qu'on leur accordoit la Pyrogue, qu'ils avoient demandée, & quatre Sauvages pour les conduire, un de chaque Nation pour marquer mieux l'étroite Alliance, qu'ils faisoient avec eux. Cela fût executé fort ponctuellement, de sorte qu'ils congedierent

les *Cahinnio* avec des presens, dont ils furent satisfaits.

Il faut remarquer sur ce sujet, sans que je pretende faire tort en cela aux lumieres du Sieur de la Salle, qu'assurément il n'avoit point encore trouvé la veritable embouchure du Fleuve Meschasipi, non plus que le Pere Anastase, qui n'avoit jamais été en ce païs-là. Que si ce dernier l'a heureusement rencontré par le moien des Sauvages, qui le conduisoient, ce n'a été que par la connoissance, que le Sieur *Couture* Commandant du dit Fortin lui en avoit donné. Il nous éclaircira peut être d'avantage cette affaire dans la suite.

CHAPITRE X.

Voiage du Sieur Cavelier Prêtre, & du Pere Anastase Recollect en Pyrogue pour se rendre aux Illinois, & plusieurs autres circonstances, qui concernent leur retour.

APrés quelque séjour parmi ces peuples le Sieur Cavelier & le Pere Anastase s'embarquerent le premier d'Août 1687. sur le Fleuve Meschasipi. Ils le traversérent le même jour dans un Pyrogue de 40. pieds de long. Le courant du Fleuve étoit fort en cet endroit. Ils se mirent donc tous à terre pour faire le reste du Voiage à pied, par ce qu'ils avoient laissé leurs Chevaux aux *Akansa*, lesquels ils auroient peut être mieux fait de garder. Il ne demeura dans la Pyrogue ou Canot de bois, que le jeune Cavelier, dont l'âge joint à la fatigue du chemin, qu'ils

avoient fait jusques là, ne lui permettoit pas d'achever le Voiage à pied.

Le Pere Anastase croit, que depuis le lieu, d'où ils étoient partis jusques aux Illinois, ils avoient bien encore 400. lieües de chemin à faire, pour s'y rendre. Mais dans le fond il n'en parle ainsi que par conjecture. L'un des Sauvages perchoit pour conduire la Pyrogue, & pour la faire remonter. L'un de ses Camarades le relevoit de fois à autre. Le reste de la Compagnie ne se servoit point de la Pyrogue, si non quand ils y étoient obligez pour franchir quelque passage dangereux, ou pour traverser des Rievieres. Ils eurent beaucoup de peines & de fatigues dans ce Voiage. Les chaleurs étoient excessives dans cette saison-là. Le sable étoit tout brûlant par l'ardeur du Soleil. Et par dessus tout la disette de vivres, qui dura plusieurs jours, les fit extremement souffrir pendant ce temps-là.

Le Pere Anastase ajoute, qu'ils avoient déja fait deux cens lieües par le travers des terres depuis la Baïe de St.

 Loüis,

Loüis, sçavoir cent lieües jusques aux *Cénis*, soixante au Nord-Nord-Est, & les 40. dernieres à l'Est-Nord-Est. Depuis les *Nassonis* jusques aux *Cadodacchos* 40. au Nord-Nord-Est. Des *Cadodacchos* aux *Cahinnio* & aux Mentous 25. à l'Est-Nord-Est, & des *Cahinnio* aux *Akansa* 60. à l'Est-Nord-Est.

Ils continuérent leur route en remontant le Fleuve par les mêmes endroits, dont ils avoient oüi parler au Sieur de la Salle en 82. excepté qu'ils allérent aux *Sicacha*. Le Pere Anastase dit, que le Sieur de la Salle n'y avoit point été. J'ai fait mention de cette Nation dans ma Découverte de 80. décrite dans le Tome precedent. Le village principal est à 25. lieües à l'Est des *Akansa*. Cette Nation est forte & nombreuse. Elle a pour le moins 4000 hommes de guerre. Ils ont abondance de toutes sortes de pelleteries. Les Chefs leur apportérent plusieurs fois le Calumet pour marquer, qu'ils vouloient s'allier avec eux. Ils leur offri-

rent

rent même d'aller s'habituer ſur la Riviere *Ouäbache* pour être plus prés du Fort de Crevecœur aux Illinois, où ils alloient.

Cette fameuſe Riviére *Ouäbache* eſt bien auſſi grande que le Fleuve Meſchaſipi. Elle en reçoit quantité d'autres, & par ce moien on peut entrer dans le Fleuve. L'embouchure, par où elle ſe décharge dans le Meſchaſipi, eſt éloignée des *Akanſa* de deux cens lieües, ſelon l'eſtime, que le Sieur de la Salle leur en avoit faite. A la verité on ne trouve pas cette diſtance endroite ligne par les prairies. Mais elle ſe conte en ſuivant le Fleuve Meſchaſipi, qui fait de grandes Anſes, & qui ſerpente beaucoup. En coupant droit par les terres il n'y auroit, que cinq bonnes journées.

Ils paſſerent donc au travers de la Riviere *Ouäbache* le 26. d'Aouſt, & ils trouverent bien ſoixante lieües de chemin en remontant toujours le Fleuve Meſchaſipi juſques à l'embouchure de la Riviere des Illinois. Environ ſix

lieües au dessous de cette embouchure on trouve au Nord-Oüest la fameuse Riviere des *Massourites*, ou des *Ozages*, qui est pour le moins aussi grande que ledit Fleuve, dans lequel elle se décharge. Elle est formée par un grand nombre d'autres Rivieres connues, & navigables par tout, qui sont habitées par des Nations fort nombreuses, comme les *Panimoha*, qui n'ont qu'un Chef, & 22. Villages, dont le moindre est de 200. Cabannes, les *Paneassa*, les *Pana*, les *Paneloga*, & les *Matotantes*, dont aucun ne le cede en rien aux *Panimaha*.

On y comprend aussi les *Ozages*, qui font dix sept Villages sur la Riviere de leur nom, laquelle se décharge dans celle des *Massourites*. Nos Cartes, & celles du Sieur de la Salle y ont aussi étendu le nom des *Ozages*. Les *Akansa* étoient autrefois établis au haut de l'une de ces Rivieres, qui porte aujourdhui leur nom, & de laquelle j'ai parlé environ vers le milieu du chemin de la Riviere *Oüabache* à celle des

Mas-

Massourites. On trouve là le Cap. de St. Antoine de *Padoüe.* C'est dans ces endroits, où demeurent les Sauvages de la Nation, qui se nomme *Mansopolea.*

Enfin le 5. Septembre le Sieur Cavelier Prêtre du seminaire de St. Sulpice à Paris, & le Pere Anastase Doüai Recollect arrivérent à l'embouchure de la Riviere des Illinois. On compte de là jusqu'au Fort de Crevecœur environ cent lieües, selon que je l'ai remarqué dans mon premier Tome. Toute cette route fournit une navigation fort aisée, même aux grands batimens. Un *Chaouënon*, nommé *Turpin* les aiant apperçus à son village, courut par terre pour en porter les nouvelles au Sieur Belle-Fontaine, qui commandoit dans ce Fort. Il ne pouvoit point croire la nouvelle, qu'il lui apportoit. Mais ils suivirent ce Sauvage de fort prés, & entrérent dans le Fort le 14 Septembre. On les conduisit d'abord à la Chapelle, où le *Te Deum* fût chanté en action de graces. Les Canadiens,

qui y étoient, s'étant mis ſous les Armes avec quelques Sauvages, ils firent tous la décharge de leurs fuſils.

Le Sieur de *Tonti*, qui étoit deſtiné par le Sieur de la Salle pour commandant dans ce Fort de Crevecœur, étoit allé chez les Iroquois pour tacher de menager l'eſprit de ces Barbares. Ces gens ne laiſſérent pas d'être reçus avec tout le bon accüeil poſſible, & ledit Sieur de Belle-fontaine n'oublia rien pour temoigner la joie, qu'il avoit de leur arrivée afin de les conſoler de leurs diſgraces, & de les rétablir de leurs fatigues.

Il faut avoüer, qu'il n'eſt pas poſſible à perſonne d'éviter ſa deſtinée: Cependant on ne peut s'empécher de reconnoitre, que le triſte ſort du Sieur de la Salle a eu quelque choſe de bien fatal. Il avoit entrepris ce grand Voiage dans le deſſein de trouver l'embouchure du Meſchaſipi. Cependant il eſt malheureuſement mort dans cette recherche ſans avoir pu reüſſir dans ſon entrepriſe. Et cependant incontinent

aprés sa mort, son Frere avec le Pere Anastase Recollect & ceux, qui les accompagnoient dans ce Voiage, navigent sur ce Fleuve, & se rendent par là aux Illinois.

Il est constant neantmoins, qu'il y a un tres-beau port a l'embouchure de ce Fleuve, selon la remarque, que j'en ai faite l'an 1680. L'entrée en est belle, comme on le peut voir aisément. De trois bras, qui composent cette embouchure, j'ai toujours suivi le Canal du milieu. On en trouve l'embouchure commode, & on y rencontre plusieurs endroits propres à y bâtir des forteresses, qui ne seront point au hazard d'être inondées, comme on l'avoit cru cy-devant. Le bas de ce Fleuve est habitable, & est même habité par plusieurs Nations Sauvages, qui n'en sont pas fort éloignées. Les plus grands Vaisseaux peuvent monter plus de deux cens lieües depuis le Golphe de Mexique, & aller ainsi jusques à l'embouchure de la Riviere des Illinois. Cette Riviere est navigable plus de cent

 lieües,

lieües, & se décharge dans le Meschasipi. Au bas du même Fleuve on voit d'autre Nations, que j'avois oubliées, comme les *Picheno*, les *Ozanbogus*, les *Tangibao*, les *Ottonika*, les *Mouisa*, & plusieurs autres, dont on perd aisément la memoire, lorsqu'on y passe, & qu'on n'a pas le loisir ni la commodité de faire toutes les observations necessaires.

Il y a apparence, que le Sieur de la Salle, qui n'a point trouvé l'embouchure de ce Fleuve dans la Mer, a estimé que la Baïe de St. Louïs n'étoit qu'a 40. ou 50. lieües de l'embouchure de l'un de ses bras, au moins à aller en droite ligne. Mais par malheur il n'y a point été, & ne l'a pas trouvé, Dieu donnant des bornes à tous les hommes à leurs entreprises & à tous les mouvemens de leurs cœurs, aussi bien qu'au Vaste Océan.

Dieu l'a sans doute ainsi permis, afin que le Pere Anastase, qui est presentement Vicaire des Recollects de Cambrai, decouvrît 110. Nations sur

ſa route, au défaut dudit Sieur de la Salle, ſans comprendre dans ce grand nombre pluſieurs autres peuples Sauvages, qui ſont connus à ceux, par leſquels il a paſſé, par ce qu'ils ont commerce avec eux, qui pourtant ne ſont point encore connus des Européens.

Ces Nations, comme je l'ai remarqué, ont des Chevaux propres à toutes ſortes d'uſage en fort grande quantité. Les Sauvages ſe croient bien paiez d'un bon Cheval, quand on leur en donne une hache.

Le Pere Anaſtaſe étoit parti de la Baïe de Saint Louis au Golphe de Mexique dans le deſſein de demeurer parmi les *Cœnis* à ſon ſecond Voiage pour y établir la Miſſion. Le Pere Zenobe Mambré Recollect, qui étoit reſté dans laditte Baïe, devoit s'aller rejoindre afin de s'étendre chez les Nations voiſines. Ils attendoient de l'Europe un plus grand nombre d'Ouvriers. Mais la mort funeſte du Sieur de la Salle l'aiant obligé de paſſer outre, il ne doute pas que le dit Pere Zenobe n'ait été le chercher.

Peut être même, qu'il eſt preſentement en ces païs-la avec le Pere Maxime Recollect natif de l'Ille en Flandres, & qu'ils auront laiſſé le Sieur Chefdeville Miſſionaire de St. Sulpice à la Miſſion du Port de cette Baïe. Il s'étoit deſtiné lui même à cela, par ce qu'il y avoit neuf ou dix familles Européennes avec leurs enfans. De plus il y a quelques uns des gens du Sieur de la Salle, qui ont épouſé des femmes Sauvages pour tacher d'augmenter leur petite Colonie. Voila l'extrait, de ce que le Pere Anaſtaſe à écrit de ſon pênible Voiage. On ne ſçait pas au reſte, ce que ces pauvres gens s'ont devenus depuis ce temps-là.

Le Pere Anaſtaſe cacha la déplorable deſtinée du Sieur de la Salle, par ce qu'il étoit de ſon devoir, auſſi bien que de Monſieur Cavelier Prêtre d'en donner les premieres nouvelles à la Cour, & de menager par ce ſecret les effets appertenans au defunt, dans ledit Fort des Illinois, par ce qu'il lui avoit fait toutes les avances, qu'il avoit pu

pour

pour ſon entrepriſe. Il partit des Illinois au printemps de l'an 1688. avec ledit Pere Anaſtaſe, le jeune Cavelier, le Sieur Joutel, & un Sauvage, qui eſt preſentement habitué aupres de Verſailles. Ils arrivérent à Quebec le 27. Juillet, & firent route pour France le 20. Aouſt ſuivant. Dieu leur a fait la grace d'arriver heureuſement enſemble à Paris aprés avoir eſſuié un nombre incroiable de dangers. Ils rendirent conte de leur Voiage au feu Monſieur de Marquis de Seignelay.

Voila l'hiſtoire de ce dernier Voiage du Sieur de la Salle, dont j'ai cru devoir donner connoiſſance au public, par ce que c'eſt comme une ſuite du mien, & qu'il ſert à confirmer pluſieurs choſes, que j'ai avancées dans mon hiſtoire. Je paſſe preſentement à la deſcription de la Religion & des mœurs de ces Nations Barbares, que j'ai decouvertes dans mon Voiage.

CHAPITRE XI.

Reflexions de l'Autheur ſur le Voiage de la Chine. Créance de la pluſpart des Sauvages de l'Amerique ſeptentrionale touchant une eſpece de creation du Monde, & touchant l'immortalité de l'Ame.

ON dit ordinairement, que la verité eſt l'ame & l'eſſence de l'hiſtoire. Ce Traité des mœurs des Sauvages de l'Amerique Septentrionale n'a donc pas beſoin d'aucune autre recommandation, puis qu'il eſt fait avec la derniere ſincerité. La nouvauté & la diverſité y joindront leurs attraits, quoi que je parle ici de pluſieurs peuples Barbares, qui n'ont point encore été policez. Ainſi j'eſpere, que la deſcription de prés de deux cens peuples differens, ou que j'ai veus, & dont j'ai fait mention dans mon premier Volume, ou que quelques uns de nos Re-

gieux

gieux ont decouverts, donnera quelque sorte d'agréement aux Curieux.

Le Fi's de Dieu aiant predit, que ſon Euangile ſeroit préché par toute la terre, les fideles ſe ſont toujours intereſſez dans l'accompliſſement de cette Prophetie en travaillant à convertir les Nations Barbares, parmi leſquelles le vrai Dieu eſt encor inconnu. Il eſt vrai, que cette multitude de Barbares, qui ſont répandus dans ces Vaſtes contrées de l'Amerique, ont eu les yeux fermez juſques à preſent à la lumiere de la verité. Cependant nous avons déja commencé à leur précher Jeſus Chriſt crucifié, du mieux qu'il nous a été poſſible afin de les amener au Salut. Nous eſperons donc que ceux qui ſont animez du zele de Dieu, travailleront deſormais à achever ce que nous avons commencé, & qu'ils s'emploieront au Salut de tant d'Ames, qui ne periſſent, que par ce que les Chrêtiens ne penſent pas à les retirer de leur aveuglement naturel. C'eſt pour leur en faciliter les moiens, que nous allons traiter des idées,

que ces peuples ont de la Religion, & qu'en même temps nous parlerons de leurs Mœurs, afin qu'on voie mieux par quels moiens on pourra les instruire pour les rendre capables de la verité & du Salut.

Nos Découvertes nous ont fait connoitre la plus grande partie de l'Amerique Septentrionale. Ainsi je ne doute point, que si sa Majesté Britannique, & Nosseigneurs les Etats vouloient nous y renvoier pour achever, ce que nous avons si heureusement commencé, on ne developpât enfin, ce qu'on n'a pu éclairçir jusques à present, quelque tentative que l'on ait fait pour cela. Il a été impossible jusques ici d'aller au Japon par la Mer glaciale. On à taché plusieurs fois d'en faire le Voiage. Mais on n'a jamais pu y reüssir, & je suis moralement assuré, qu'on ne pourra jamais en venir à bout, qu'au préalable on n'ait decouvert le Continent tout entier des terres, qui sont entre la Mer glaciale, & le Nouveau Mexique. Il semble, que Dieu ne m'ait pre-

preſervé de tous les dangers extraordinaires de mes grands Voiages, que pour achever cette heureuſe Découverte. Je m'offre encore ici d'y travailler, & je ſuis perſuadé, que cette entrepriſe aura un ſuccés heureux moiennant Dieu, ſi on me fournit les moiens de m'y emploier.

Jé nè ſuis pas ſurpris, de ce que les Sçavans avoüent, qu'ils ignorent encore comment l'Amerique s'eſt peuplée, & comment ce nombre infini de Nations, que l'on y trouve, s'eſt établi dans ce Vaſte Continent. L'Amerique forme la moitié du Globe de la terre. Les plus habiles Geographes n'en ont point encore une connoiſſance entiere, & les habitans même de ce Nouveau Monde, leſquels nous avons decouverts, & qui ſelon toutes les apparences en devroient être les mieux informez, ne ſçavent pas eux mêmes, comment leurs Ancêtres y ſont venus. Certes ſi dans l'Europe nous étions comme ces peuples ſans uſage de cet Art ingenieux de l'Ecriture, qui fait en quelque ſorte re-

vivre les morts, qui rappelle le ſouvenir du paſſé, & qui conſerve la memoire des choſes, il eſt certain, que nous ne ſerions pas moins ignorans que ces pauvres Sauvages.

La plus grande partie des Barbares, qui habitent l'Amerique Septentrionale, croient communement une eſpece de création du Monde. Ils diſent, que le Ciel, la terre, & les hommes ont été faits par une Femme, qui gouverne le Monde avec ſon Fils. C'eſt peut être pour cela, qu'ils content leurs genealogies par les femmes. Ils ajoutent, que ce Fils eſt le principe de toutes les choſes bonnes, & que la femme eſt la cauſe de tout le mal. Ils croient, que l'un & l'autre joüiſſent d'une parfaite felicité. Ils diſent encore, que cette Femme tomba du Ciel enceinte, & qu'elle fut reçue ſur le dos d'une Tortue, qui la ſauva du naufrage. Quand on leur fait quelque objection ſur le ridicule de leur creance, ils répondent ordinairement, que cette objection eſt bonne pour ceux, qui la font, mais

qu'elle

qu'elle ne fait rien contr'eux, par ce qu'ils sont faits d'une autre maniere que les Européens.

D'autres Sauvages du même Continent croient, qu'un certain Esprit, que les Iroquois appellent *Otkon*, & d'autres Barbares, qui demeurent au bas de Fleuve St. Laurans, *Atahauta*, est le Createur du Monde, & qu'un nommé *Messou* en a été le reparateur aprés le Déluge. C'est ainsi, qu'ils alterent, & qu'ils broüillent par leurs traditions la connoissance, que leurs Ancêtres peuvent avoir eüe du Deluge universel. Ils disent, que ce Messou ou *Otkon* allant un jour à la chasse, ses chiens se perdirent dans un grand Lac; lequel venant à se deborder, il couvrit toute la terre en peu de temps, & ne fît qu'un Abyme de tout le Monde. Ils ajoûtent, que ce *Messou* ou *Otkon* amassa un peu de terre par le moien de quelques animaux, & qu'il se servit de cette terre pour réparer le Monde. Au reste ils croient, que les Européens habitent un Monde different du leur.

Quand

Quand donc on veut les desabuser de leurs folies, & les instruire de la veritable Création de l'univers, ils disent, que tout cela peut bien être veritable pour le Monde, que nous habitons: mais qu'il en est tout autrement du leur. Ils demandent même fort souvent, s'il y a un Soleil & une Lune dans nôtre Europe comme dans leur païs.

Il y a d'autres Sauvages, qui habitent au haut du Fleuve S. Laurent, & du Meschasipi, qui racontent une histoire assez curieuse. Ils disent donc à peu prés, comme les precedens, qu'une femme décendit du Ciel, & qu'elle demeura quelque temps à voltiger en l'air sans trouver où poser son pied. Les poissons de la Mer en aiant compassion tinrent Conseil pour sçavoir, lequel d'entr'eux la recevroit. La Tortue se presenta, & offrit son dos au dessus de l'eau. Cette femme s'y vint reposer, & y fît sa demeure. Dans la suite les immondices de la Mer s'étant ramassées autour de la Tortue, il s'y forma peu à peu une grande étendue de terre,

re,

re, qui fait presentemeut ce que nous appellons l'Amerique.

Ils ajoûtent, que la solitude ne plaisoit du tout point à cette femme, & qu'elle s'ennuïoit de n'avoir personne, avec qui elle pût s'entretenir pour passer sa vie plus agreablement, qu'elle ne faisoit. Il décendit d'enhaut un esprit, qui la trouva endormie de chagrin. Il s'approcha d'elle imperceptiblement, & de cette approche il en vint deux fils, qui sortirent de sa côte. Ces deux enfans ne purent jamais s'accorder dans la suite. L'un étoit meilleur Chasseur que l'autre, & Ils avoient tous les jours quelques demélez entr'eux. Ils en vinrent donc enfin à une telle extremité, qu'ils ne purent plus se souffrir l'un l'autre. Sur tout il y en avoit un d'une humeur extrémement farouche. Il avoit une haine mortelle pour son Frere, qui avoit le naturel plus doux. Celui-ci ne pouvant plus endurer les mauvais traitemens, que l'autre lui faisoit tous les jours, se vit enfin obligé de s'en-separer. Il se retira donc dans le Ciel, d'ou

pour

pour marque de ſon juſte reſſentiment il fait gronder ſon tonnerre de fois à autre ſur la tête de ſon malheureux Frere.

Quelque temps apres l'Eſprit décendit encore vers cette femme, & il en vint une fille, de laquelle, diſent les Sauvages, eſt décendu ce grand peuple, qui occupe preſentement une des plus grandes parties de l'Univers.

Quelque fabuleuſe que ſoit cette hiſtoire, on ne laiſſe pas d'y entrevoir quelque verité. Le ſommeil de cette femme, & la naiſſance de ſes deux fils ont quelque rapport avec le ſommeil d'Adam, pendant lequel Dieu prit une de ſes côtes pour en former Eve. La deſunion de ces deux Freres eſt l'image de la haine irréconciliable de Caïn & d'Abel. La retraite de celui, qui s'en alla dans le Ciel, nous repreſente la mort d'Abel, & le tonnerre, qui gronde du Ciel, marque aſſez bien la malediction, que Dieu prononça contre ce malheureux Caïn, qui avoit inhumainement tué ſon Frere.

C'eſt

C'eſt une choſe déplorable de voir de combien de chimeres le Démon embroüille l'eſprit de ces pauvres Sauvages. Quoi qu'ils eſtiment toutes les Ames corporeles, car ils n'entendent par leur *Otkon*, *Atahauta* ou *Manitou* que je ne ſçay quel reſſort materiel, qui donne l'être & le mouvement à toutes choſes, ils font pourtant profeſſion de croire l'immortalité de l'Ame, & une autre vie, dans laquelle on joüit de toutes ſortes de plaiſirs, & où on trouve de la chaſſe, & de la pêche en abondance, du blé d'Inde pour ceux, qui en ſement, car il y en a qui n'en ſément point, du Tabac, & mille autres choſes curieuſes & neceſſaires. Ils tiennent, que l'Ame n'abandonne point le corps incontinent aprés la mort. C'eſt pour cela, qu'ils enterrent avec le corps, Arc, fléches, blé d'Inde, & viande graſſe, afin que les morts ſe puiſſent nourrir, diſent ils, en attendant qu'ils ſoient arrivez au païs des Ames.

Comme ils donnent des Ames à toutes les choſes ſenſibles, ils eſtiment,

qu'aprés la mort les hommes chaſſent encore les ames des Caſtors, des Elans, des Renards, des Outardes, des Loups-marins, & des autres animaux. Ils croient, que l'Ame des raquettes, dont ils ſe ſervent pour ne point enfoncer dans les neiges pendant l'hyver, leur ſervent encore pour le même uſage dans l'autre vie, de même que l'Ame des arcs & des fléches à tuer les bêtes. Ils ont les mêmes penſées de la pêche, de ſorte que ces Ames ont beſoin ſelon eux des armes, que l'on enterre avec les morts. Les Corps, qu'ils élévent à ſept ou huit pieds de terre, n'ont beſoin de ces armes, & des vivres, que l'on met auprés d'eux que pour faire le Voiage de l'autre vie.

Ils s'imaginent, que ces Ames ſe promenent viſiblement dans les Villages pendant un certain temps, & qu'elles prennent part à leurs feſtins, & à leurs régales. C'eſt pour cela, qu'ils leur laiſſent toujours leurs portions. Pluſieurs de ces Nations vont même juſques à avoir de certaines Fêtes gene-

rales

rales des Morts, accompagnées de chanſons & de cris horribles, de feſtins à manger tout ce qui s'y preſente, de danſes, & de preſens de differentes ſortes. Ils tirent les corps morts du village, & même les Os de ceux, qui ſont déja conſumez, leſquels ils appellent des paquets d'Ames. Ils les tranſportent d'un tombeau dans un autre ornez de peaux paſſées, de raſſades, de Coliers de porcelaine, & d'autres pareilles richeſſes de leurs païs. Ils croient, que tout cela ſert à rendre ces morts plus heureux.

Je ne m'arrête pas ici à déduire la ſuperſtition de leur créance ſur ce ſujet, les lieux differens où les emplois, qu'ils leur aſſignent, la maniere, dont ils croient, qu'elles vivent, leurs guerres, leurs paix, leur police & leurs Loix. Ce ſont autant de traditions extravagantes & ridicules, fondées ſur des fables, que leurs Peres ont inventées, & auſquelles ils ont donné du credit les faiſant paſſer à leur enfans, qui y ſont fortement attachez. On pourroit mê-

me ſoupçonner, que les Sauvages de l'Amerique ſont originairement iſſüs des Juifs, dont quelques uns peuvent avoir été jettez par quelque naufrage dans cette grande partie du Monde. Et en effet ils ont du rapport avec les Juifs en pluſieurs choſes. Ils font leurs Cabannes en forme de pavillons comme les Juifs. Ils s'oignent d'huile, & s'attachent ſuperſtitieuſement aux ſonges. Ils pleurent leurs morts avec beaucoup de lamentations. Les femmes portent le düeil de leurs proches parens un An entier. Pendant cela elles s'abſtiennent des danſes & des feſtins, & ont une maniere de chaperon ſur la tête. Pour l'ordinaire le Pere & le Frere du Defunt ont ſoin de la veuve.

Au reſte il ſemble, qu'il y ait une malediction particuliere de Dieu ſur eux comme ſur les Juifs. Ils ſont brutaux, & opiniâtres au dernier point. Ils n'ont point de demeure fixe & arrêtée. Ils ſont fort impudiques, & ont même l'eſprit ſi groſſier, que quand on leur dit, que leurs Ames ſont immorteles, ils

ils ne laissent pas de demander, ce qu'elles mangeront dans l'autre Monde. D'ailleurs on voit quelques traces de la créance des Juifs conformément à la révélation de Moïse dans ce que nous avons touché cy-dessus de la créance des Sauvages sur l'origine du Monde. Mais à parler franchement ces peuples Barbares paroissent n'avoir aucune idée de la Divinité. Ils croient neantmoins un autre monde, où ils esperent de jouir des mêmes plaisirs, qu'ils goûtent ordinairement en celui-ci. Ce sont des gens sans subordination, sans Loix, & sans aucune forme de Gouvernement ni de police. Ils sont grossiers en matiere de Religion, fins & rusez pour le commerce & pour leur profit. Mais ils sont Superstitieux jusques à l'exces.

CHAPITRE XII.

Moiens, par lesquels on peut convertir les Sauvages. Qui sont ceux, à qui l'on doit refuser ou administrer le Baptême.

NOs Anciens Missionaires Recollects du Canada, & ceux, qui leur ont succedé dans ce travail, ont toujours avoüé, comme je l'avoüe avec eux, qu'on ne reüssira jamais à convertir les Sauvages, si on ne travaille à les rendre hommes, avant que de les rendre Chrêtiens. Il faut donc necessairement, que pour les humaniser, les Chrêtiens de l'Europe se mélent avec eux, & qu'on les habitue parmi nous, ce qui ne se peut faire sans doute qu'en augmentant les Colonies. Mais il faut avoüer, que la Compagnie des Marchands du Canada, a toujours mis de grands obstacles à l'aggrandissement de Colonies. Car dans le dessein d'atti-

rer

rer tout le commerce, ces Meſſieurs n'ont jamais voulu ſouffrir, qu'on fît des établiſſemens particuliers pour s'habituer dans le païs, ni permettre même, que les Miſſionaires rendent les Sauvages ſedentaires. Sans cela pourtant il n'eſt pas poſſible de rien faire pour la converſion de ces Infideles. Ainſi l'avidité de ceux, qui veulent trop gaigner en peu de temps, a retardé beaucoup l'établiſſement de la foi parmi les Sauvages. Le mauvais exemple des Chrêtiens y a auſſi cauſé beaucoup de préjudice.

Il paroit donc de tout cela, que la Miſſion eſt fort pénible & fort laborieuſe parmi ces abondantes Nations. Ainſi il faut tomber d'accord, qu'il ſeroit neceſſaire d'emploier pluſieurs années, & s'engager dans de grands travaux pour humaniſer ces peuples, qui ſont extremement groſſiers & Barbares. C'eſt pour cela, qu'à la reſerve de quelques ſujets fort douteux on ne peut ſe hazarder d'adminiſtrer les Sacremens, aux Adultes, qui ſemblent, ſe con-

vertir. Car on voit en effet qu'aprés tant d'années de Miſſion, on a fait tres peu de progrés, quoy qu'on ait beaucoup travaillé.

Ainſi l'on n'avancera jamais le Chriſtinaniſme parmi les Sauvages, ſi l'on ne fortifie les Colonies d'un grand nombre d'habitans, d'Artiſans & de Laboureurs. Il faut même, que la traite avec les Sauvages ſoit libre & permiſe indifferemment à tous les Européens. De plus Il faut rendre ces Barbares ſedentaires, & les façonner à nos manieres & à nos Loix. On pourroit encore par le ſecours des perſonnes Zelées de l'Europe, établir des Colleges afin d'y élever de jeunes Sauvages dans les lumieres du Chriſtianiſme. Ces gens pourroient contribuer en ſuite avec les Miſſionaires à l'inſtructions de leurs Campatriotes. C'eſt un moien tres-propre ſans doute à fortifier l'établiſſement temporel & ſpirituel des nouvelles Colonies. Mais on voit ordinairement les hommes fort attachez au gain & au commerce, qui cependant ſont peu ſenſibles à attirer la

be-

benediction de Dieu ſur eux, & à s'em-
ploier à l'avancement de ſa gloire.

Dieu ſe plait ſouvent à éprouver ſes Enfans, & entr'eux, ceux, qui s'emploient au Salut des Ames, par les endroits, qui leur ſont les plus ſenſibles. Mais les dangers, les travaux, les ſouffrances, & le ſacrifice même de leur vie leur ſeroient agréables, ſi en ſe devoüant ainſi au Salut de leurs prochains Dieu leur donnoit la conſolation de voir leurs entrepriſes couronnées de quelques ſucces, par rapport à ſa gloire & à la converſion des Ames.

Il eſt impoſſible, qu'en jettant les yeux ſur ce grand nombre de peuples, dont je parle dans cette Relation, & ſur le peu de progrés, que l'on a faits juſques à preſent parmi les Sauvages, qui habitent ces grands & Vaſtes païs, on ne ſoit obligé d'admirer en cela les jugemens inſcrutables de Dieu, & de s'écrier avec l'Apôtre, O profondeur des richeſſes de la ſapience & de la connoiſſance de Dieu. Un grand nombre

de Prêtres ſeculiers fort Sçavans, & de Zelez Religieux de nôtre Ordre, ont porté le flambeau de l'Euangile par tout, & ont travaillé à ce grand ouvrage. Mais Dieu veut nous faire ſentir, que la converſion des Ames eſt l'ouvrage de ſa grace dont les moments heureux ne ſont point encore arrivez.

Il ſe contente donc de nous voir gemir ſous cette dependance de ſon ſecours interieur. Il eſt le témoin de nos larmes & de nos ſoupirs. Il entend nos prieres. Il reçoit le ſacrifice de nos vœux, & agrée les ſupplications ardentes, que nous lui faiſons d'avancer les temps de ſa miſericorde envers ces pauvres peuples enſevelis dans les tenebres de l'ignorance. Cependant il veut, que les Ouvriers travaillent à preparer cette vigne, & qu'ils y emploient, toute leur addreſſe. Mais il faut, qu'ils en attendent le fruit avec patience. Dieu agira dans le temps, qu'il en a marqué dans le ſecret de ſa providence. Au reſte il ſera le juſte Remunerateur de ceux, qui s'emploieront fide-

fidelement à ce grand ouvrage. Cependant il ne trouve pas encore à propos de nous donner cette grande joie, que nous ſentirions ſans doute, ſi nos travaux étoient ſuivis d'un grand ſuccés, par ce que ces nombreuſes converſions pourroient flatter nôtre amour propre, & nôtre vanité.

Je puis bien dire ici avec douleur, qu'il y a beaucoup de difference entre les Miſſions modernes de l'Amerique & celles, que nos Recollects avoient commancées dans ce nouveau Monde, & qu'ils ont continuées de faire dans l'Amerique Meridionale, & en particulier dans le Perou. On y convertiſſoit tous les jours des millions d'Ames. Mais on ne remarque aujourd'hui dans le Canada qu'une terre ingrate, ſterile & infeconde. On n'y trouve que de l'aveuglement, de l'inſenſibilité, & un prodigieux éloignement de Dieu, & même une entiere oppoſition aux Myſteres de la foy. Il faudroit des Siécles entiers pour preparer ces Barbares à l'-

Evangile avant que d'en eſperer quelques ſucces, & pour comble de malheur Dieu a permis, que le païs fût mis entre les mains d'une Compagnie de Marchans, qui ne penſent qu'à leur intereſt, & qui ſont tout à fait inſenſibles à la propagation de la foi.

Nos Anciens Miſſionaires Recollects n'accordoient le Sacrement du Baptême aux Sauvages, qu'aprés de grandes precautions, de peur que ce Saint Myſtere ne fût profané par ces Barbares. On voit encore aujourdhui, que ces Nations ſont tres mal diſpoſées pour la Religion Chrêtienne. Elles ne paroiſſent avoir aucun ſentiment de Religion en general. Elles ſemblent être incapables des raiſonnemens les plus communs, qui meinent les autres hommes à la connoiſſance d'une Divinité vraie où fauſſe.

Ces pauvres aveugles ſpirituels écoutent comme des chanſons tout ce qu'on leur dit de nos Myſteres. Ils ont de grands vices naturels, & ſont attachez

à des Superſtitions, qui ne ſignifient rien. Ils ont des coutumes Sauvages, brutales & barbares. Ils ſe laiſſeroient baptiſer dix fois par jour pour un verre d'eau de vie, ou pour une pipe de Tabac. Ils offrent leurs enfans pour être baptiſez, mais tout cela ſans aucun motif de Religion. Ceux, qu'on peut avoir inſtruits pendant tout un hyver, comme il m'eſt arrivé d'en inſtruire quelques uns pendant que j'étois au Fort de Frontenac, ne témoignent pas plus de diſcernement que les autres pour les articles de foi. On les trouve tous fort generalement enſevelis dans cette inſenſibilité pour les choſes de la Religion. C'eſt ce qui a cauſé de terribles allarmes de conſcience à nos Religieux dans les commencemens de leur Miſſion parmi les peuples du Canada. Ils voioient, que le peu d'Adultes, qu'ils avoient inſtruits, & en ſuite admis au Saint Baptéme, retomboient auſſi toſt dans leur indifference ordinaire pour les choſes du Salut, & que les enfans ſuivoient l'exemple malheureux de leurs Peres,

de ſorte qu'on profanoit viſiblement le Baptéme en le leur adminiſtrant.

Le Cas fût examiné à fonds, & on le diſcuta avec beaucoup de ſoin. On le porta même en Sorbonne. Enfin aprés toutes les diligences poſſibles il fut conclu, qu'a l'égard des Adultes, & des enfans moribonds, de la mort deſquels on ſeroit moralement aſſuré, on pourroit ſe hazarder à leur accorder le Baptéme, lors qu'ils le demanderoient, par ce qu'on avoit droit de preſumer, que dans cette extremité Dieu donnoit quelques raïons de lumiere aux Adultes, comme on croioit l'avoir entre-vu en quelques uns. Mais on declara, qu'a l'égard des autres Sauvages, on ne devoit point du tout leur accorder le Baptéme, à moins que par un grand uſage, & aprés une longue & forte experience, on n'eût remarqué, qu'ils étoient touchez, inſtruits, & penetrez de nos Myſteres, & abſolument detachez de leurs coutûmes Barbares.

On déclara de plus, qu'on pourroit

ad-

administrer le Baptéme à ceux, qui seroient entierement habituez parmi les Chrêtiens, élevez dans nos manieres de vivre, & humanisez, sur tout aprés avoir été bien instruits: qu'il en seroit usé de même à l'égard des enfans de ces derniers. Et on dressa un formulaire, & une espece de Canon fondamental pour servir de regle à nos Missionaires, afin qu'ils s'y conformassent absolument dans les fonctions de leur emploi.

CHAPITRE XIII.

Les Sauvages de l'Amerique Septentrionale ne reconnoissent aucune Divinité. Des pretendues Ames des animaux terrestres.

NOs Anciens Missionaires Recollects ont connu plusieurs Nations diffe-

differentes dans l'eſpace de plus de ſix cens lieües, dans les terres de l'Amerique Septentrionale, & j'en ai viſité un grand nombré d'autres, par ce que j'ai été plus avant qu'eux, & que j'ai Voiagé dans tout le Fleuve de S. Laurens, & dans celui de Meſchaſipi. J'ai remarqué comme mes predeceſſeurs, que les Sauvages ne manquent point de bon ſens dans les choſes, qui concernent l'intereſt general & particulier de leur Nation. Ils vont droit à leur fin. Ils prennent même des meſures aſſez juſtes pour cela. Mais c'eſt ce qui fait le ſujet de mon étonnement, qu'étant aſſez éclairez pour leurs propres affaires ils n'aient rien que d'extravagant dans l'eſprit par rapport à ce qui concerne la Religion, les Mœurs, les Loix, & les Maximes de la vie.

Nous avons tous reconnu, que preſque tous les Sauvages en general ne reconnoiſſent aucune Divinité, & qu'ils ſont même incapables des raiſonnemens communs & ordinaires ſur ce ſujet, tant ils ont l'eſprit ſtupide, & rempli de té-

né-

nébres. L'on trouve pourtant par fois au travers de leur aveuglement quelques ſentimens confus de Divinité. Les uns reconnoiſſent, mais avec beaucoup d'embarras le Soleil pour Dieu. D'autres un Genie, qui domine dans l'air. Quelques uns regardent le Ciel comme une eſpece de Divinité, d'autres un *Otkon* ou *Manitou* bon, ou mauvais. Cependant tout cela n'eſt qu'en apparence ſeulement. Les Nations du Sud ſemblent croire un Eſprit univerſel, qui domine par tout. Ils s'imaginent, comme ils peuvent, qu'il y a un Eſprit en chaque choſe, même dans celles, qui ſont inanimées, & ils s'y addreſſent par fois pour le conjurer, comme nous l'avons remarqué du Sauvage, qui faiſoit une eſpece de ſacrifice ſur un Chêne au Saut de St. Antoine de Pade ſur le Meſchaſipi.

Cependant ces Nations ne reconnoiſſent point de Divinité par eſprit de Religion. Ils en parlent, comme ils font ordinairement, par prevention, par caprice, par entêtement, & ils ne re-

regardent eux mêmes, ce qu'ils en disent, que comme une espece de fable. Ils n'ont aucune ceremonie exterieure, qui montre, qu'ils rendent quelque culte à la Divinite. On ne leur voit ni sacrifice, ni Temple, ni Prêtre, ni aucune autre marqué de Religion.

Les songes leur tiennent lieu de toutes choses, de Prophetie, d'inspiration, de Loix, de commandement, & de regles dans toutes leurs entreprises de guerre, de paix, de commerce, & de chasse. C'est même une espece d'Oracle à leur égard. Vous diriez à les voir agir, qu'ils sont de la Secte des Illuminez. La créance qu'ils ont de leurs songes leur impose une espece de necessité, par ce qu'ils croient, que c'est un Esprit Universel, qui les leur inspire pour les avertir, de ce qu'ils doivent faire. Et cela va si loin, que si leur songe leur ordonne de tuer un homme, ou de commettre quelque autre action mauvaise, ils l'executent en méme temps, & ils la reparent en suite par les moiens, que nous dirons cy-aprés.

Les

Les Parens ſongent pour leurs enfans, & les Capitaines pour leurs Villages. Ils ont des gens, qui ſe mêlent d'interpreter les ſonges, & qui les expliquent ſelon leurs inclinations & leur panchant. Que s'ils ne reüſſiſſent pas dans leurs interpretations, on ne les regarde pas comme fauſſaires pour cela.

On remarque, que s'il y a quelque Saut ou chute d'eau difficile à paſſer, & quelque danger à eviter, ils y jettent une robbe de Caſtor, du Tabac, de la porcelaine, ou quelque autre choſe ſemblable par maniere de ſacrifice pour s'attirer la faveur de l'Eſprit, qui y preſide.

Il n'y a point de Nation, qui n'ait ſes Jongleurs, que quelques uns traitent de Sorciers. Mais il n'y a point d'apparence, qu'il y ait dans leur fait aucun pact, ni aucune communication avec le Diable. Cependant on peut dire, que cet Eſprit malin regne dans toutes les impoſtures de ces Jongleurs, & qu'il s'en ſert pour amuſer ces peuples, & pour les rendre toujours plus

incapables d'être amenez à la connoiſſance du vray Dieu. Ils ſont fort enentétez de ces Jongleurs, quoi qu'ils les trompent continuellement.

Les impoſteurs ſe font traiter de Prophetes, qui prediſent l'avenir. Ils veulent, qu'on les regarde comme aiant un pouvoir preſque infini. Ils ſe vantent de faire la pluïe & le beau temps, le calme & les Orages, la fécondité & la ſterilité des terres, les chaſſes heureuſes ou malheureuſes. Ils ſe ſervent auſſi de Medecins, & appliquent ſouvent des remedes, qui n'ont aucune vertu pour la gueriſon des maladies.

On ne peut rien s'imaginer de plus horrible, que les cris, le tintamarre, & les contorſions étranges de ces trompeurs, lors qu'ils ſe mettent à jongler, ou à faire leurs enchantemens. Ils ne laiſſent pourtant pas d'avoir de l'addreſſe. Ils ne gueriſſent perſonne, & ne prédiſent jamais rien que par un pur hazard. Cependant ils ont une infinité de détours pour amuſer ces pauvres peuples, lors que l'évenement ne répond

pond pas à leurs promeſſes, à leurs prédictions, & à leurs remedes, car comme je l'ai dit, ils font le metier de Prophetes & de Medecins. Ils ne font rien ſans preſens ni ſans recompenſe. Il eſt vray que ſi ces impoſteurs ne ſon adroits a s'accrediter, & à trouver leur defaites à propos, lorſque la perſonne, qu'ils traitent, vient à mourir, ou que les entrepriſes n'ont pas le ſucces, qu'ils en faiſoient eſperer, on les tue par fois ſur le champ ſans autre formalité.

Ces pauvres aveugles ſont attachez à pluſieurs autres Superſtitions, dont les Demons ſe ſervent pour les abuſer. Ils croient, qu'il y a pluſieurs ſortes d'animaux, qui ont une ame raiſonnable. Ils ont je ne ſçay quelle maniere de veneration pour certains os d'Elans, de Caſtors, & d'autres bêtes. Jamais ils ne les donnent à manger à leurs chiens, qui ſont les ſeuls animaux domeſtiques, qu'ils nourriſſent, par ce qu'ils s'en ſervent à la chaſſe. Ils conſervent donc pretieuſement ces os. Ils ont même de

la

la repugnance à les jetter dans le Fleuve. Ils pretendent que les Ames de ces Animaux viennent voir de quelle maniere on traite leurs corps, & qu'elles en avertissent en suite les bêtes vivantes, & celles qui sont mortes. Que s'il arrive, qu'on les maltraite, les bêtes de cette espece ne veulent plus se laisser prendre ni dans ce Monde ni dans l'autre.

On peut dire, que la corruption du peché a répandu dans l'Ame de ces malheureux peuples un aveuglement étrange, & une entiere insensibilité pour toutes sortes de Religions, de sorte qu'on ne voit rien de semblable dans toutes les Histoires. Il est vray, qu'ils ont de certaines superstitions, ausquelles ils s'attachent avec beaucoup d'opiniatreté. Cependant ils n'ont en cela aucun principe ni aucun mouvement de Religion. Ce n'est qu'imagination & qu'entêtement. Quand on dispute avec eux, & qu'on les pousse un peu sur leurs reveries, ils ne répondent rien. Leur esprit demeure comme Stupide & hebeté. Si on leur propose nos My-
ste-

ſteres, ils écoutent ce qu'on leur dit avec la même indifference, qu'ils ont pour leurs propres reveries. J'en ai veu pluſieurs qui ſemblent ſe rendre à cette verité, ſçavoir qu'il y a un premier principe, qui a tout fait. Cependant cela ne fait qu'effleurer leur eſprit, qui retombe d'abord dans ſon aſſoupiſſement ordinaire, & dans ſa premiere inſenſibilité.

CHAPITRE XIV.

Des grandes difficultez, que l'on trouve à convertir les Sauvages de la priere par routine & du Martyre.

LA grande inſenſibilité de ces Barbares ne vient ordinairement, que de ce qu'ils ne ſe ſoucient point d'être inſtruits. Ils ne viennent à nous, & ne s'y attachent que par pure fantaiſie en ſuivant certaines inclinations que tout le

le monde ſent pour les perſonnes, qu'on voit, ou bien ils ne nous recherchent que par le bon accüeil, & les flatteries, que nous leur faiſons, ou par le ſecours, que leurs malades reçoivent de nous, ou par l'eſperance de tirer quelque profit de nôtre commerce, ou enfin par ce que nous ſommes Européens, qu'ils nous croient plus vaillans qu'eux, & qu'ils eſperent, que nous les defendrons contre leurs ennemis.

On leur apprend les prieres. Mais ils les recitent comme des chanſons ſans aucun diſcernement de foi. Ceux, que l'on a catechiſez longtemps, ſont fort chancelans à la reſerve d'un fort petit nombre. Ils quittent tout, retournent à leurs bois, & reprennent leurs Superſtitions à la moindre fantaiſie, qui leur monte dans l'eſprit.

Je ne ſçay ſi leurs predeceſſeuts ont connu quelque Divinité. Mais enfin leur langue, qui eſt fort naturelle & fort expreſſive en toute autre choſe, eſt tellement ſterile à cet égard, qu'on n'y trouve aucun terme pour exprimer la

Divi-

Divinité, ou quelqu'un de nos Mysteres, pas même les plus communs. C'est un des plus grands embarras, que l'on trouve, quand on veut les convertir.

Voici encore un grand obstacle à la conversion de ces peuples. C'est, que la pluspart d'entr'eux ont plusieurs femmes, & que dans les païs du Nord ils en changent, quand il leur plait. Ils ne comprennent pas, comment on peut s'assujetir à l'indissolubilité du Mariage. Ne vois tu pas bien, disent ils, quand on raisonne avec eux sur ce sujet, que tu n'as point d'esprit? Ma femme ne s'accommode pas de moi. Je ne m'accommode pas d'elle. Elle s'accordera bien avec un tel, qui ne s'accorde pas avec la sienne. Pourquoi voudrois-tu, que nous fussions quatre malheureux pendant le reste de nos jours?

Un autre empéchement, qui vient de tout ce que nous venons de toucher, consiste dans la coutume, qu'ils ont de ne contre-dire personne. Ils croient en effet, qu'on doit laisser chacun dans son opinion sans entreprendre de la

combattre. Ils croient, ou font ſemblant de croire tout ce que vous leur dites. C'eſt une inſenſibilité, & une indifference profonde pour toutes choſes, mais ſur tout en matiere de Religion, dont ils ne ſe mettent point en peine.

Il ne faut point aller dans l'Amerique dans l'eſperance de ſouffrir le Martyre en prenant ce mot dans le ſens Theologique. Les Sauvages ne font jamais mourir les Chrêtiens pour cauſe de Religion. Ils laiſſent chacun dans ſa créance. Ils aiment ſeulement les ceremonies exterieures de nôtre Egliſe. Ces Barbares ne font la guerre que pour les intereſts de la Nation. Ils ne tuent les gens que pour des querelles particulieres, ou par brutalité, ou par yvrognerie, par vengeance, par entétement de ſonge, ou de quelque viſion extravagante. Ils ſont incapables d'ôter la vie à perſonne en haine de ſa Religion.

Tout eſt brûtal dans leurs inclinations. Ils ſont naturellement Gour-

mans,

mans, & ne connoiſſent point d'autre felicité dans la vie que le plaiſir du boire & du manger. On remarque cette brutalité juſques dans leurs yeux & dans leurs divertiſſemens, qui ſont toujours precedez & ſuivis de feſtins.

L'eſprit de vengeance, dont ils ſont animez, eſt encore un grand obſtacle au Chriſtianiſme. Ils ont beaucoup de douceur, & d'indulgence pour leur Nation. Mais ils ſont cruels & vindicatifs au delà de toute imagination contre leurs ennemis. Ils ſont naturellement inconſtans, médiſans, moqueurs, & impudiques. Enfin parmi le nombre de vices, auxquels-ils ſont ſujets, on ne remarque en eux aucun principe de Religion ni de vertu morale. Et cela ſans doute rend leur converſion extremement difficile.

Pour gagner quelque choſe ſur eux, & les diſpoſer à la foi, il faudroit les familiariſer avec nous & contracter de grandes habitudes avec eux. C'eſt ce qu'on ne peut faire ſi tôt, par ce qu'il faut auparavant multiplier les Colo-

nies, & les répandre par tout. Lorsqu'ils ont passé quelques semaines avec les Européens, ils sont obligez d'aller à la guerre, ou à la Chasse & à la pêche afin d'avoir dequoi subsister: & cela les débauche sans doute extremement. Il faudroit donc les fixer, les induire à défricher les terres, à les cultiver, & à travailler a divers metiers comme les Européens, aprés quoi on leur verroit prendre des manieres plus douces, & plus civilisées, tant entr'eux qu'avec nous.

Nous parlerons dans la suite des autres Nations du Sud, qui paroissent plus disposées que celles du Nord, & du bas Fleuve de S. Laurens a recevoir l'Evangile.

CHAPITRE XV.

La maniere, dont les Sauvages font leurs festins.

ILs ont des festins d'Adieu, de remerciment, de guerre, de paix, de mort,

mort, de mariage, & de ſanté. Ils paſſent en régale les jours & les nuits, ſur tout quand ils font de ces feſtins, qu'ils appellent : à manger tout. Car alors on ne permet à perſonne de quitter l'aſſemblée, que l'on n'ait tout mangé. Que ſi on ne peut plus manger, on eſt obligé de loüer quelqu'un, qui ſoit en état de tenir la place de ceux, qui ſont repus.

Ils ont encore d'autres feſtins pour la gueriſon des malades. Ils en ont auſſi de communs. Autrefois ils avoient des feſtins d'impudicité, où les hommes & les femmes ſe mettoient pêle mêle, & commettoient des brutalitez ſurprenantes. Mais s'ils font encore preſentement de ces feſtins, c'eſt fort rarement, & lors qu'ils ſont éloignez des Européens.

Quand ils veulent aller à la guerre, c'eſt ordinairement pour reparer quelque tort, qu'ils pretendent, qu'on leur a fait. Quelquefois ils n'y vont qu'en ſuite d'un ſonge, & ſouvent par ce que la fantaiſie leur en vient dans l'eſprit.

Par fois auſſi ils ne s'y engagent, que par ce que les autres ſe moquent d'eux. Tu n'as point de courage, diſent ils, tu n'as jamais été à la guerre. Tu n'as point encore tué d'hommes. Alors ils ſe pîquent d'honneur, & aprés avoir tué quelques bêtes fauves ils font un feſtin, & exhortent leurs voiſins à les accompagner dans leur entrepriſe.

Lors qu'ils y veulent aller ſeuls, ils ne font point de feſtins. Ils avertiſſent ſeulement leurs femmes de leur preparer de la farine de blé d'Inde, par ce qu'ils veulent aller à la guerre. Mais s'ils veulent avoir des Compagnons, ils vont par tout le village inviter les jeunes hommes, leſquels prennent leurs plats de bois ou d'écorce de boulleau. Alors ils ſe rendent dans la Cabanne de celui, qui les a invitez, ce qu'il font ordinairement en chantant des chanſons de guerre. Je vais à la guerre. Je veux vanger la mort de tel ou tel de mes parens. Je tueray. Je bruleray. J'ameneray des Eſclaves. Je mangeray des hommes, & autres choſes ſemblables,

qui ne respirent que la cruauté.

Quand tout le monde est assemblé on emplit les chaudieres de ceux, qui en ont, ou bien leurs écüelles de bois ou d'écorce. Aprés quoi chacun se met à manger, & pendant le repas, celui qui les a invitez au festin, chante sans intermission, & les exhorte à le suivre. Durant tout ce temps-là ils ne disent mot, & mangent tout ce qu'ils ont avec un profond silence, si ce n'est que l'un ou l'autre d'entr'eux applaudit de temps en temps à celui, qui les a conviez à ce festin de guerre en répondant *Netho*, ou *Joguenské*. Quand le Harangueur a achevé, il leur dit à tous, Voila qui est fait. Je partirai demain, dans deux ou trois jours, selon le projet, qu'il a fait. Le lendemain ceux, qui le veulent accompagner à la guerre, le vont trouver, & l'assurent, qu'ils le suivront par tout pour le venger de ses ennemis. Voila, qui va bien, mes Neveux, leur dit il. Nous partirons dans trois jours. Les Sauvages font souvent douze ou quinze festins de

cette ſorte avant que de partir.

Autrefois ces Barbares faiſoient des feſtins fort impudiques. Le Chef de parti ordonnoit à une fille de s'abandonner à la diſcretion de tel ou de tel, qu'il lui marquoit. Si elle y manquoit, on lui attribuoit tout le malheur, qui arrivoit dans leurs entrepriſes, tant le Diable eſt artificieux à les entretenir dans des penſées d'impureté.

Lors qu'ils marient leurs enfans, ils ne font point de feſtins pour l'ordinaire. Mais s'ils s'aviſent d'en faire, ils obſervent de certaines ceremonies pour cela. La premiere choſe, qu'ils font, c'eſt de ſonger à la mangeaille. Pour cet effet ils rempliſſent de viande les chaudieres, qu'ils ont troquées avec les Européens, ou de grands pots de terre, que les femmes font elles mêmes. Ils en preparent autant qu'il leur en faut pour le nombre de gens, qu'ils veulent inviter. Quand la viande, ou la ſagamité eſt cuite, ils vont appeller leurs gens, en leur mettant une buchete à la main diſant, je t'invite à mon feſtin.

Auſſi

Auſſi-tôt dit, auſſi-tôt fait. Il n'eſt pas neceſſaire d'y retourner deux fois. Ils y vont tous avec leurs Utenſiles ordinaires. Le Maître de la Cabanne fait la diſtribution des parts fort juſte : & celui, qui fait le feſtin, ou un autre en ſa place chante ſans ceſſe, juſques à ce qu'on ait tout mangé. Aprés le repas on chante, & on danſe, aprés quoi ſans autre formalité de remerciment chacun retourne en ſa Cabanne ſans rien dire. Il n'y a que ceux, qui ont converſé avec les Européens, qui remercient celui, qui les a invitez.

Les feſtins, qui ſe font pour guerir les malades, ſe font preſque de la même maniere. Mais ils font plus de bien aux conviez, qu'aux malades, qui languiſſent. Les feſtins pour les morts ſont plus lugubres & plus triſtes. Perſonne n'y chante & n'y danſe. Les parens du mort ſont dans un profond & morne ſilence. Ils font paroitre un viſage abbatu pour émouvoir les conviez à compaſſion. Tous ceux, qui vont à ces feſtins, y font des preſens,

& les jettent aux pieds des parens, qui ſont les plus proches, diſant, Voila pour le couvrir, pour faire une Cabanne, ou pour faire une paliſſade autour du tombeau, ſelon la nature des choſes, qu'ils donnent. Aprés qu'ils ont fait leurs preſens, & qu'ils ſe ſont raſſaſiez, ils s'en retournent chez eux ſans dire un mot.

Pour ce qui eſt des feſtins communs, ils ſe font en pluſieurs manieres ſelon leur fantaiſie. S'ils ont des couteaux, qu'ils aient troquez contre des Européens, & qu'ils aient mangé & coupé des viandes graſſes, ils eſſuient ordinairement leurs couteaux à leurs cheveux. Ils mangent ordinairement aſſis à terre & n'ont rien pour s'eſſuïer. Ils ſont donc obligez de dégraiſſer ainſi leurs couteaux a leurs cheveux, s'en frotant en ſuite la viſage entiere. Ces frequentes onctions ſont ſans doute, ce qui les fortifie extraordinairement, & ce qui les rend capables des plus grandes fatigues.

CHA-

CHAPITRE XVI.

Maniere d'adopter des Européens parmi les Sauvages.

J'Ai marqué dans le volume precedent, qu'un Capitaine Sauvage des *Issati* ou *Nadoüessans* nommé *Aquipaguetîn* m'avoit adopté à la place de son fils, qui avoit été tué à la guerre par les *Miamis*, & que cela me donna le moien de gagner quelque créance parmi ces peuples, & de m'insinuer dans leur esprit pour les disposer à la foi de l'Evangile. C'est ainsi, que les Missionaires en doivent user quand ils se rendent chez les Nations Sauvages. Il faut, qu'ils tachent de se mettre bien dans l'Esprit de celui de tous les Chefs, qui est le plus consideré parmi eux, & qui est le plus affectionné aux Européens. Alors ce Chef l'enfante; c'est le terme dont les Sauvages se servent pour marquer l'adoption, & cela se fait en un festin.

Ce Capitaine l'adopte donc pour ſon fils, ou pour ſon Frere ſelon ſon âge & ſa qualité, aprés quoi toute la Nation le conſidere, comme s'il étoit effectivement né dans leur païs, & parent de leur Chef. Il entre par le moien de cette ceremonie dans la famille en qualité de fils, de Frere, d'Oncle, de Neveu, ou de Couſin par rapport à ceux, qui ſont de cette famille, & ſelon le rang qu'ils y tiennent par leur naiſſance.

Afin de mieux reüſſir dans leurs deſſeins, les Miſſionaires font aſſembler un Conſeil pour s'accrediter davantage dans l'eſprit des Barbares. Sur quoi il faut remarquer, qu'on appelle Conſeil toutes les aſſemblées, qui ſe tiennent par l'ordre des Chefs. Ceux, qui ſe rendent dans ces Aſſemblées, ſont aſſis à terre dans une Cabanne, ou en pleine Campagne. Ils gardent un profond ſilence, pendant que le Chef fait ſa harangue. Au reſte ils ſont Religieux obſervateurs, de ce qu'ils ont une fois conclu & arrêté.

Les

Les Miſſionaires s'expriment dans ces Aſſemblées, ou par eux mêmes, quand ils ſçavent la langue de la Nation, ou par des Interpretes. Ils font donc connoitre qu'ils vont parmi ces peuples pour faire Alliance, & amitié avec eux, & en même temps pour les inviter au commerce avec leur Nation. En ſuite ils prient les Sauvages de permettre, qu'ils demeurent dans leur païs pour les inſtruire de la Loi de Dieu, qui eſt le ſeul moien d'aller au Ciel.

Les Sauvages acceptent ſouvent les offres des Miſſionaires, & témoignent, que leurs perſonnes leur ſont agréables. Mais pour gagner ces Barbares il faut commencer par l'animal avant que de parler du ſpirituel. Les Miſſionaires leur font donc preſent de haches, de couteaux, ou de quelques autres marchandiſes de l'Europe, que les Sauvages, & ſur tout ceux, qui n'ont point encore eu de commerce avec les Européens, eſtiment comme des choſes de grand prix. On ne traite jamais d'aucune affaire avec eux ſans leur faire

quelque present de cette nature, dont ils font plus de cas, qu'on n'en fait de l'Or en Europe.

Aprés cela les Barbares viennent à enfanter, c'est à dire à adopter ceux, qui leur ont fait presens. Ils les déclarent donc publiquement Citoiens, ou enfans de leur païs, & selon l'âge, comme nous l'avons dit, les Sauvages appellent ceux, qu'ils adoptent, Fils, Frere, Cousins selon les degrez de parenté, & ils font autant d'état de ceux, qu'ils ont une fois adoptez, que si c'étoient leurs propres Freres, ou leurs enfans.

J'ai oublié dans le Tome precedent de remarquer, que le grand Chef des *Issati* nommé *Ouäsicoudé*, ou Pin percé, m'appelloit son Frere. Cela est sans exemple parmi les autres Nations d'avoir pour Frere un Capitaine absolu, comme étoit cet homme. Au reste il s'étoit acquis cet honneur, & ce pouvoir par son grand courage. Il avoit été plusieurs fois à la guerre contre dix sept ou dix huit Nations, qui sont ennemies de la sienne, & en avoit apporté

porté des têtes, ou amené des prisonniers.

Ceux qui sont vaillans & courageux, sont fort estimez parmi les Sauvages. Ils n'ont ordinairement que l'Arc, les fléches, & la Massue. Mais ils sont fort adroits à s'en servir. Ils sont *Lestes*, & degagez, & sont robustes. Je n'ai veu parmi eux ni borgne, ni bossu, ni aucun homme contrefait.

CHAPITRE XVII.

Mariage des Sauvages de l'Amerique Septentrionale.

LE Mariage parmi ces peuples n'est point un contract civil. Le Mari & la femme n'ont pas intention de s'obliger pour toujours. Ils se mettent seulement ensemble pour tout le temps, qu'ils s'accordent entr'eux, & que la sympathie subsiste entre les parties. Dés qu'ils

qu'ils ſont mécontents l'un de l'autre, ils diſent, comme je l'ai déja remarqué, ma femme ne s'accommode pas de moi, ni moi d'elle. Elle s'accordera bien avec un tel, qui n'eſt pas content de ſa femme. Il ne faut pas que nous ſoions quatre malheureux pendant le reſte de nos jours. Aprés quoi ſans autre formalité, & ſans mener plus de bruit ils ſe ſéparent l'un de l'autre, & demeurent dans une grande indifference.

Ces Barbares marient par fois des filles de neuf ou dix ans, non point pour faire habiter les jeunes gens enſemble. Leur âge ne le permet pas encore. Mais ils attendent quelque avantage du Gendre, qu'ils choiſiſſent. Et en effet quand il revient de la Chaſſe, le Pere de la fille a la diſpoſition des pelleteries, & de la viande, qu'il a priſes. Mais il faut auſſi, que la fille porte la ſagamité ou boüillie de blé d'Inde, & les viandes preparées pour les repas de ſon Meri, quoi qu'elle ne demeure pas encore avec lui. Ils ſont quelque fois cinq ou ſix ans dans cet état.

Lors qu'ils ſe marient, ils font des feſtins avec beaucoup de pompe & de réjouiſſance. Par fois tout le village y eſt invité. Chacun y fait grande chére. Aprés le repas ils chantent, & danſent comme les Européens, mais à leur maniere.

Ils ſe marient ſouvent ſans bruit. Il ne faut qu'un mot pour cela. Le Sauvage, qui n'eſt point marié, cherche une fille, ou une femme, qui n'eſt point mariée non plus. Il lui dit ſans façon, veux tu venir avec moi, tu ſeras ma femme. Elle ne répond rien d'abord. Mais elle réve pendant quelque temps tenant ſa tête entre ſes deux mains. Lors qu'elle penſe ainſi à ce qu'elle veut faire, l'homme tient auſſi ſa têtê de la même maniere, & demeure dans un grand ſilence. Aprés que la femme ou la fille a rêvé pendant quelque temps elle dit, *Netho*, ou *Niaoua*, ce qui ſignifie, j'en ſuis contente. L'homme ſe leve d'abord & lui dit, *Oné*, c'eſt à dire, voila qui eſt fait ou achevé. Le ſoir la femme

ou

ou la fille prend une hache de fer, & si ceux de sa Nation n'ont point de commerce avec les Européens, elle en prend une, qui est faite d'une pierre tranchante. Elle s'en va couper une charge de beau bois, aprés quoi elle se rend à la porte de la Cabanne de ce Sauvage. Elle met son bois à terre. Elle entre, & s'assied auprés de cet homme, qui ne lui fait aucune caresse. Quand ils ont été assez longtemps sans parler, le Mari lui dit en langue Iroquorse, *Sentaoüy*, il est temps de se reposer, couche toi. Quelque temps aprés cet homme se rend auprés d'elle, & se couche à son tour.

On en voit fort rarement, qui fassent l'amour à la maniere des Européens en riant, en badinant, en folatrant. Ils rentrent souvent en amitié avec autant de legereté, qu'ils en étoient sortis. Ils se quittent fort facilement, & sans bruit. Ils n'ont qu'à se dire l'un à l'autre, je te quitte. Voila qui est fait. Ils ne se voient plus qu'avec la derniere indifference, & ne se regardent

non

non plus, que s'ils ne s'étoient jamais vus. Ils se battent pourtant quelque fois avant que de se quitter. Mais cela arrive rarement.

Parmi les Sauvages du Nord, & entr'autres parmi les Iroquois on voit quelques Sauvages, qui ont deux femmes. Mais ce n'est pas pour longtemps. Quand ils se quittent, la femme emporte quelquefois toutes les hardes & toutes les pelleteries. Mais quelquefois aussi elle n'emporte que la bande d'étoffe, qui lui sert de petite juppe avec sa couverture. Ordinairement les enfans suivent leurs Meres, qui continuent de les nourrir, par ce que les biens de chaque famille ou de chaque Tribu sont communs. Il y en a quelques uns, qui suivent leurs Peres. Mais presque tous les Sauvages qui font divorce, laissent leurs enfans à leurs femmes disant, qu'ils ne croient pas, qu'ils soient d'eux. En quoi ils disent souvent la verité, par ce qu'il y a tres peu de femmes Sauvages qui soient à l'épreuve d'un Capot, d'une couverture

de

de laine, ou de quelque autre present que ce soit.

Quand leurs enfans viennent d'un Européen, on le voit au visage ou aux yeux. Ceux des Sauvages sont absolument noirs, & on n'y remarque point d'Iris comme aux hommes de l'Europe. Aussi voient ils plus loin dans les bois & avec plus de vivacité, que nous autres. Ils ont les yeux plus perçans que les Européens.

Si les femmes Sauvages étoient capables de contracter mariage, & d'y perseverer, nous en marierions tant que nous voudrions aux Européens. Mais elles n'ont point de disposition pour cela. Elles ne peuvent pas garder la foi conjugale, & se séparent aisément de leurs Maris. L'experience nous l'a fait voir, & leurs discours ordinaires sur ce sujet nous le font connoitre. Quand un Sauvage, qui n'a point de femme, passe par un village, il en loüe une pour une nuit ou deux, pendant qu'il est absent, & qu'il est à la Chasse des Castors, ou pour quelques semaines se-

ſelon ſa fantaiſie. Les parens n'y trouvent rien à dire. Au contraire ils ſont ſouvent les avances pour cela, & ſont ravis, que leurs filles gagnent quelques hardes, ou quelques pelleteries.

Il y a de toutes ſortes d'humeurs parmi les Sauvages, comme parmi les Européens. Les uns aiment leurs femmes fort tendrement. D'autres les mépriſent tout à fait. Il y en a qui les battent, & qui les maltraitent. Mais cela ne dure pas, parce qu'elles les quittent. Il y en a auſſi, qui ſont jaloux. J'en ai vu un, qui avoit batu ſa femme, par ce qu'elle avoit danſé avec d'autres hommes. Ceux, qui ſont bons Chaſſeurs, ont le choix des plus belles. Les autres n'ont que les plus laides & le rebut. Quand ils ſont vieux ils ne quittent leurs femmes que fort rarement & pour de grandes raiſons Il y en a, qui vivent douze ou quinze ans avec leurs femmes, leſquelles ſont au deſeſpoir, quand leur Mari eſt bon Chaſſeur, & qu'il les quitte. Cela les porte par fois à s'empoiſonner. J'en ai veu à qui ce-

la

la eſt arrivé, & à qui j'ai ſauvé la vie en leur faiſant prendre de la Theriaque.

Lors que ces Barbares vont à la chaſſe du Caſtor au printemps, ils laiſſent ſouvent leurs femmes au village pour ſemer du blé d'Inde, & des Citroüilles. Ils en loüent donc une autre pour aller avec eux. Quand ils ſont de retour, ils lui donnent un Caſtor ou deux, & la renvoient de même à ſa Cabanne. Ils ſe remettent en ſuite avec leurs femmes, comme ſi de rien n'étoit. Cependant ſi la derniere leur plaît d'avantage, ils changent la premiere ſans façon, & ces Sauvages ſont ſurpris, de ce que les Européens n'en uſent pas de même.

Un jour pendant ma Miſſion au Fort de Frontenac parmi les Iroquois, le Mari d'une de nos femmes du Canada étoit allé à vingt ou trente lieües de là. Les femmes Sauvages la furent trouver, & lui dirent, tu n'as point d'eſprit. Prens un autre homme pour le preſent, & quand le tien ſera de retour, tu laiſ-

ſeras

ſeras celui que tu auras pris. Cette grande inconſtance, & le changement continuel de femmes ſont des choſes fort oppoſées aux maximes de l'Evangile, que nous tachions d'inſpirer aux Sauvages. C'eſt un des plus conſiderables obſtacles à la foi.

Il n'en eſt pas de même des Nations du Sud, & du Meſchaſipi, parmi leſquelles on voit regner la Polygamie. Dans tous les païs de la Louïſiane on trouve des Sauvages, qui ont ſouvent juſques à dix ou douze femmes. Ils épouſent ſouvent les trois ſœurs, diſant pour leur raiſon, qu'elles s'accommodent mieux enſemble que des étrangeres.

Quand un homme à fait ſes preſens au Pere & à la Mere de la fille, qu'ils veulent épouſer, elle eſt à lui en propre toute la vie s'il veut. Quelquefois les Parens prennent des enfans de leurs Gendres. Alors ils leur rendent les preſens, qu'ils en ont reçus. Mais cela arrivé aſſez rarement. Si quelqu'une des femmes commet une infidelité, le Mari

Mari lui coupe le nez, ou l'oreille, ou lui fait quelque balaffre au visage avec un couteau de pierre. S'il la tue, il en est quitte pour un present, qu'il fait aux Parens de la defunte pour essuier leurs larmes. C'est l'expression, dont ils se servent. J'en ai veu plusieurs, qui étoient marquées au visage, lesquelles ne laissoient pas d'avoir des enfans avec des malheureux.

Les hommes des païs chauds sont plus jaloux de leurs femmes que ceux du Nord. Ceux-la sont si ombrageux sur ces matieres, qu'ils se font des plaïes, & quelque fois même ils se tuent par je ne sçai quel aveugle transport d'amour, qui les pousse jusqu'à cette fureur.

Ce qu'il y a de surprenant, c'est que les jeunes Guerriers Sauvages ne s'approchent ordinairement des femmes qu'a l'âge de trente ans, par ce, disent ils, que le commerce des femmes les épuise, affoiblit leurs genoux, & les rend pesans à la course. Ceux, qui s'en approchent avant cet âge là, passent pour des gens, qui ne sont propres

pres ni à la guerre, ni à la chasse. On les méprise & ils passent pour effeminez.

Les hommes du Sud sont ordinairement nuds. Mais les femmes y sont couvertes en partie d'une peau passée fort proprement, sur tout dans les danses, & dans les cérémonies. Les filles ont des frisures, & des cadenettes huilées. Les femmes portent leurs cheveux à la Bohemienne. Elles les engraissent, & se peignent le visage de toutes sortes de couleurs, aussi bien que les hommes.

CHAPITRE XVIII.

Des remedes, dont se servent les Sauvages dans leurs maladies. Ils ont des Charlatans parmi eux, Opinion, qu'ils éurent du Baptéme d'un enfant, pendant que l'Autheur étoit parmi eux.

QUand les Sauvages sont fort fatiguez, ils entrent dans une étuve pour se fortifier les membres, & s'ils

ont du mal aux cuiſſes ou aux jambes, ils prennent un couteau, ou une pierre tranchante, ſelon ce qu'ils trouvent, & ils en font des manieres de ſcarifications ſur la partie, où eſt la douleur. Lorſque le ſang coule, ils le raclent avec leurs couteaux ou leur pierres, juſques à ce qu'il ceſſe de couler, & enſuite ils frottent ces plaïes d'huile d'Ours, & de graiſſe de bêtes fauves. C'eſt un remede ſouverain. Ils en uſent de même, quand ils ont mal à la tête ou au bras.

Pour guerir des fiévres tierces ou quartes, ils compoſent une medecine avec une certaine écorce, laquelle ils font bouïllir. En ſuite ils la font avaler au Malade aprés ſon accés. Ils connoiſſent des herbes & des racines, avec leſquelles ils gueriſſent beaucoup de maladies. Ils ont des remedes aſſeurez contre le venin des Crapaux, des Serpens ſonettes, & des autres animaux dangereux. Mais ils n'en ont point comme nous contre la petite verole.

Il y a parmi eux des Charlatans, dont

nous avons déja parlé ſous le nom de Jongleurs. Ce ſont de certains Vieillards Sauvages, qui vivent aux dépens d'autrui en contrefaiſant les Medecins d'une maniere pleine de ſuperſtitions. Ils n'emploient aucun remede. Mais quand on les appelle pour quelque malade, ils ſe font prier, comme s'il s'agiſſoit de quelque affaire fort importante & fort difficile. Ce Jongleur vient en fin aprés s'être bien fait prier. Il s'approche du malade, le touche par tout le corps, & aprés l'avoir bien manié, tatonné, & conſideré, il dit, qu'il y a un ſort en telle, ou en telle partie, à la tête, à la jambe, ou à l'eſtomach, ſelon qu'il s'aviſe. Il ajoute, qu'*il* lui faut ôter ce ſort, mais que cela ne ſe pourra faire qu'avec de grandes difficultez, & qu'il faut faire bien des choſes avant que d'y pouvoir reüſſir.

Ce ſort eſt bien malin, dit il, mais il faut, qu'il ſorte à quelque prix que ce ſoit. Les Amis du malade, qui croient aveuglément tout ce que ce Charlatan leur dit, répondent, *Tchagon*,

gon, *Tchagon*, c'eſt à dire, courage, courage. Fais ce que tu pourras. N'épargne rien de ce que tu ſçais. Alors le Jongleur s'aſſied avec gravité, ſonge pendant quelque temps aux remedes apparens, dont il ſe veut ſervir. Aprés quoi revenant comme d'un profond ſommeil, il ſe léve, & s'écrie, Voila qui eſt fait. Un tel, écoute : la vie de ta femme, ou de ton enfant eſt pretieuſe. N'épargne donc rien pour la conſerver. Il faut que tu faſſes aujourdhui un feſtin, que tu donnes telle ou telle choſe, que tu faſſes ceci ou cela. En même temps on execute aveuglément les ordres du Jongleur. Les autres Sauvages ſe mettent dans une étuve, & chantent à gorge déploïée, faiſant ſonner des écailles de Tortue, ou des courges remplies de blé d'Inde au ſon deſquelles les hommes & les femmes danſent. Ils s'enyvrent même quelquefois aiant conſervé de l'eau de vie, qu'ils ont troquée avec les Européens. Ils font donc un bruit épouvantable.

Tout le monde étant ainſi occupé ce Vieil-

Vieillard jongleur eſt auprés du malade, Il le tourmente en lui tenant les pieds & lès jambes, & en l'étouffant à demi ſelon l'endroit, où il a dit qu'étoit le ſort. Il lui fait ſouffrir des peines incroiables, capables de le faire mourir. Il lui fait ſouvent ſortir le ſang par le bout des doits des mains ou des pieds. Enfin apres avoir fait toutes ces choſes il montre en veritable jouëur de gobelets une piece de peau, une treſſe de cheveux de femme, ou autre choſe ſemblable, & leur dit, que c'eſt le ſort, qu'il a tiré du corps du Malade. Tout cela n'eſt pourtant au fond, qu'une tromperie toute pure.

Je baptiſay un jour un petit enfant Sauvage, qui me paroiſſoit être en un danger certain de mort. Le lendemain il ſe trouva gueri contre mon attente. Quelques jours aprés, ſa Mere raconta aux autres femmes en ma preſence, que j'avois gueri ſon enfant. Elle me prenoit pour un jongleur, diſant que j'étois admirable, que je ſçavois guerir toutes ſortes de maladies en mettant

de l'eau ſur la tête & ſur le front.

Les Jongleurs envieux de ce que cette femme diſoit de moi, commencerent à dire, que j'étois d'une humeur auſtere, & melancolique, & que je ne vivois que de ſerpents & de poiſon : que des gens comme moi mangeoient le tonnerre. Les Sauvages écoutoient avec étonnement les contes étranges, que ces gens faiſoient de moi à l'occaſion du baptéme de cet enfant. Ces impoſteurs ajoutoient, que nous avions tous une queüe comme les bêtes brutes, & que les femmes de nôtre Europe n'ont qu'une mammelle au milieu de ſein, & qu'elles portent cinq ou ſix enfans à la fois, Ils diſoient encore pluſieurs autres impertinences pour nous rendre odieux. Ils en uſoient ainſi, par ce qu'ils croioient, que ce que je faiſois, leur feroit perdre leur credit, & qu'ils ſeroient privez par là de pluſieurs bons repas.

Ces bonnes gens, qui ſont faciles à tromper, commencérent à me ſoupçonner. Dés qu'il y avoit un malade par-

parmi eux, ils me venoient demander, s'il n'étoit pas vray, que je l'avois empoisonné : que si je ne le guerissois, on me tueroit assurément. J'avois bien de la peine à les détromper, & je fus obligé bien des fois de les appaiser en leur donnant quelques couteaux, des aiguilles, des alénes, & d'autres bagatelles de peu de valeur parmi nous, mais dont les Sauvages font grand cas. Aprés quoi je donnois une prise de theriaque au Malade. C'est ainsi, que je les appaisois. Ils ont souvent recours à nos medecines, par ce qu'ils les trouvent fort bonnes. Si elles ne reüssissent pas, ils en attribuent la faute au remede, & jamais à la mauvaise disposition du Malade.

CHAPITRE XIX.

Quelle est la complexion des Sauvages.

GEneralement parlant, les Sauvages sont fort robustes. Les hommes, les femmes, & les enfans sont d'une vigueur extraordinaire. C'est, ce qui fait, qu'ils ne sont malades que fort rarement. Ils ne sçavent ce que c'est que de se traiter delicatement. Aussi ne les voit on sujets à aucune des incommoditez, que la trop grande mollesse nous cause. Ils ne sont ni gouteux, ni hydropiques, ni sujets à la gravelle, ni fievreux. Ils ne sont presque point sujets aux maladies, qui arrivent aux Européens, faute d'exercice. L'appetit ne leur manque presque jamais. Ils sont ordinairement portez à la gourmandise, si bien qu'ils se relevent la nuit pour manger. Si par hazard ils ont de la viande, ou de la sagamité

gamité auprès d'eux, ils mangent alors comme des chiens sans se lever.

Ils ne laissent pourtant pas de faire de grandes abstinences, qui sans doute seroient insupportables aux Européens. Ils demeurent parfois deux ou trois jours sans manger, lors qu'ils se trouvent dans l'occasion, tout cela sans discontinuer leur travail, soit à la guerre, à la chasse, ou à la pêche. Les enfans des Sauvages qui habitent vers le Nord, sont si endurcis au froid, qu'en plein hyver ils courent tout nuds sur la neige, & s'y veautrent, comme les cochons font en été dans la boüe. Lors que l'air est rempli de Maringouins, ils n'en sentent point les piqueures.

Il ést vray, que le grand air, auquel ils s'exposent, depuis qu'ils sont nez, contribue en quelque sorte à endurcir leur peau à la fatigue. Cependant il faut reconnoitre, que cette grande insensibilité vient aussi d'un temperament fort & robuste. Car en effet nos mains & nôtre visage sont toujours à l'air, & cependant ils n'en sont pas moins sen-

ſibles au froid. Lors que les hommes ſont à la chaſſe, & ſur tout au prin-temps, ils ſont preſque toujours dans l'eau, quoi qu'elle ſoit fort froide. Et neantmoins ils en ſortent frais & gail-lards, & s'en retournent à leurs Caban-nes ſans ſe plaindre.

Quand ils vont à la guerre, ils ſont par fois trois ou quatre jours derriere un Arbre ſans preſque rien manger, ſe te-nant ainſi en embuſcade, en attendant qu'ils puiſſent faire quelque coup favo-rable. Ils ſont infatigables à la Chaſſe. Ils courent vite, & fort longtemps.

Les Nations de la Louïſiane & du Fleuve Meſchaſipi courent plus vîte que les Iroquois. Il n'y a point de bœufs ou de Taureaux Sauvages, leſquels ils n'atteignent à la courſe. Ces Sauva-ges du Sud, quoi que dans un Païs chaud & plus delicieux que les terres du Nord, ne ſont pas moins robuſtes ni moins accoutumez aux fatigues, que les Sauvages du Nord, leſquel dorment ſur la neige enveloppez dans une petite couverture, ſans feu & ſans Cabannes.

La

La complexion des femmes n'eſt pas moins vigoureuſe que celle des hommes Sauvages. Elle eſt même en quelque maniere plus forte & plus robuſte. Ces femmes ſervent de porte-faix, & ont tant de vigueur, qu'il y a tres peu d'hommes en Europe, qui en aient autant. Elles portent des fardeaux, que deux ou trois autres auroient de la peine à ſoulever. J'ai remarqué dans mon premier Tome, qu'elles ſe chargent ordinairement de deux ou trois cens livres peſant, & qu'elles mettent encore leurs enfans par deſſus, qui ne ſont pas du conte. Dans cet état elles marchent quatre ou cinq lieües. Il eſt vrai, qu'elles vont aſſez lentement. Cependant elles ne laiſſent pas d'arriver au rendez vous de la Nation.

Les Guerriers Sauvages entreprennent des Voiages de trois ou quatre cens lieües, comme ſi ce n'étoit qu'une eſpece de promenade, d'Amſterdam par exemple à Breda. Ils ne ſe chargent d'aucune proviſion pour le chemin. Ils vivent de la chaſſe, qu'ils

font tous les jours. Ils ne prennent avec eux qu'un couteau, dont ils font un Arc & des fléches. Cela leur suffit pour se rendre à mille lieües & plus, si l'envie leur en venoit.

Les femmes Sauvages accouchent sans grande peine. Quelques unes sortent de la Cabanne, & se retirent toutes seules dans quelque bois prochain à l'écart. Elles reviennent en suite au logis avec l'enfant, qu'elles viennent de mettre au monde, le tenant enveloppé dans leur couverture, ou peaux passées. Les autres, si les douleurs de l'enfantement leur viennent pendant la nuit, se delivrent de leurs enfans sur leurs nattes, sans crier, & sans faire aucun bruit. Le matin elles se levent, & travaillent à l'ordinaire dans la Cabanne & dehors, comme si de rien n'étoit. Il faut remarquer de plus, que pendant qu'elles sont enceintes, elles ne laissent pas d'agir, de porter des fardeaux fort pesans, de semer du blé d'Inde & des Citrouïlles d'aller & de venir, & ce qu'il y a d'admirable, c'est que

leurs enfans ſont fort bien faits. On en voit fort rarement parmi eux, qui ſoient boſſus ou contrefaits. Ils n'ont aucun défaut naturel au corps. Ce qui fait croire, que leur eſprit s'accommoderoit facilement à cette diſpoſition exterieure, ſi on les cultivoit, & ſi on entroit en commerce avec eux pour addoucir leur humeur farouche & barbare.

CHAPITRE XX.

Deſcription des Sauvages, qui ſont habillez, & de ceux, qui ne le ſont pas.

LEs Sauvages de l'Amerique Septentrionale du côté du Nord, ſelon que leurs Anciens le rapportent, ont toujours été couverts, même avant qu'ils euſſent aucun commerce avec les Européens. Les hommes & les femmes s'habilloient de peaux paſſées. On

les voit encore aujourdhui vêtus de la même maniere. Mais ceux, qui ont commerce avec les Européens ont pour l'ordinaire une chemiſe, un capot avec un capuchon, une bande de drap, qui eſt liée devant & derriére avec une ceinture, & qui les couvre juſques aux genoux. De plus ils ont des bas ſans pieds, qu'on appelle ordinairement des guêtres, & ſe ſervent de ſouliers faits de peau paſſée.

Quand ils reviennent de la chaſſe au printemps. Ils troquent leurs pelleteries contre des juſtaucorps, des ſouliers & des bas. Quelques uns portent des chapeaux par complaiſance pour les Européens. On leur voit auſſi quelquefois des couvertures, dans leſquelles ils s'enveloppent tenant les deux bouts entre les mains, lors qu'ils ſont dans leurs Cabannes. Ils demeurent ſouvent tout nuds, n'aiant qu'une ſeule bande de drap, dont ils ſe ceignent en hyver. Elle eſt attachée aux reins, & leur pend entre les deux cuiſſes juſques aux genoux.

Lors que ces Barbares vont à la guerre, ou à quelque festin, ils se barbouïllent le visage tout entier de rouge ou de noir afin que leurs ennemis ne les voient point pâlir de fraïeur. Ils rougissent aussi leurs cheveux, & les coupent en diverses manieres, sur tout les Sauvages du Nord. Ceux du Sud coupent entierement leurs cheveux, ou plus-tôt ils les brûlent avec des pierres rougies dans le feu. Les Nations du Sud ne les brûlent que jusques aux oreilles. Souvent les peuples du Nord laissent pendre leurs cheveux d'un côté en maniere de cadenette, & ils les coupent de l'autre, selon leur fantaisie.

Il y a des Sauvages, qui frottent leurs cheveux d'huile, & en suite ils mettent du duvet ou de petites plumes sur leurs têtes. Par fois ils y attachent de grandes plûmes panachées vers les oreilles. Il y en a qui se font des couronnes de fleurs. D'autres s'en font d'écorce de bouleau, & quelques uns de peaux passées, qui sont travaillées fort joliment. A lors ils paroissent comme

me certains ſoldats de Ceſar, qui étoient peints de diverſes couleurs. Ils ſe font admirer dans cette bizarrerie.

Les femmes du Nord ſont habillées comme les hommes, à la reſerve d'une bande d'étoffe tournée en maniere de juppe, qui décend à peu pres vers les genoux. Quand elles vont à des feſtins, elles ſe parent de tous leurs atours, & ſe barbouïllent les temples, les jouës, & le bout du menton de trois ſortes de couleurs. Les petits garçons ſont tout nuds juſques à ce qu'ils ſoient capables de mariage. Et quand même ils ſont couverts, on leur voit toujours ce que la nature ne permet pas de decouvrir, à moins qu'ils n'aient des chemiſes. Les petites filles commencent ſeulement à ſe couvrir à l'âge de cinq ou ſix Ans, & alors elles ont une bande d'étoffe depuis les reins juſqu'aux genoux. Lors que nous allions dans leurs Cabannes pour les Inſtruire, nous les obligions de ſe couvrir. Cela produiſoit un bon effet. On voit, qu'ils commencent à avoir honte de leur nudité,

dité, & ſe couvrent un peu mieux, qu'ils ne faiſoient auparavant.

Il n'en eſt pas de même des femmes & filles Sauvages de la Loüiſiane & du Meſchaſipi, qui ſont au Sud-Oüeſt du Canada élognées de plus de mille lieües de Quebec. On y voit les filles *in puris naturalibus*, comme elles ſont ſorties du ventre de leurs Meres & cela juſques à ce qu'elles ſoient en âge de ſe marier. Elles n'en ont pourtant point de honte, par ce qu'elles ſont accoutumées à cette nudité.

Les hommes & les femmes, les jeunes filles ſur tout, portent à leur coup de la raſſade, & des coquillages de Mer de toutes ſortes de figures. Ils ont auſſi des coquillages longs comme le doit, qui ſont faits en maniere de petits tuïaux, & qui leur ſervent de pendans d'oreilles. Ils ont de plus des ceintures, dont les unes ſont de porcelaine, les autres de poil de Porc-épic. Quelques unes ſont de poil d'Ours, & d'autres ſont melées de l'un & de l'autre.

Les

Les plus conſiderables Sauvages portent ſur leur dos avec beaucoup de gravité un petit ſac, où ils ont mis leur Calumet ou pipe, leur Tabac, leur fuſil à faire du feu, & d'autres bagatelles. Ils ont l'addreſſe de faire un petit manteau ou eſpece de robbe avec des peaux paſſées d'Ours, de Caſtors, de Loutres, d'Ecurueïls noirs, de Loups, de Lions, & d'autres animaux. Ils s'en ſervent pour paroitre aux aſſemblées, où ils ſe tiennent avec autant de gravité, lors qu'ils ſont en Conſeil, que des Preſidens à Mortier, ou des Senateurs de Veniſe.

Il n'en eſt pas de même des Sauvages de nôtre derniere Découverte entre la Mer glaciale, & le nouveau Mexique. Ils paroiſſent toujours tout nuds en toutes occaſions. Cela m'obligea de dire un jour au Pere Gabriel, pendant que nous étions aux Illinois, qu'apparemment ces Sauvages n'avoient point pêché en Adam, puis que ce premier homme ſe couvrit de fueilles, & reçut en ſuite un habit de peau, apres qu'il eût

eût pêché. Ces Sauvages en effet n'ont pas la moindre ombre de pudeur de se voir nuds. Il semble même, qu'ils en font gloire. Lors qu'ils parlent entr'eux, ils se servent souvent de ces termes, *Tchétanga* qui sont impurs, & vouloient m'obliger de les écrire, lors que je travaillois à composer un Dictionaire, & qu'ils me nommoient les parties du corps.

Quoi que j'aie pu dire au Pere Gabriel de la Ribourde, je suis pourtant persuadé par l'Ecriture, que tous les hommes du Monde sont décendus d'Adam, & qu'ainsi les Sauvages comme tous les autres sont pecheurs & corrompus par leur naissance, & qu'ils periront dans leur peché, s'ils ne réçoivent l'Evangile, car il n'y a point d'autre nom, qui soit donné aux hommes pour être sauvé, que le nom de Jesus Christ. Je sçai bien, que les habillemens ne sauvent point. Mais enfin si ces pauvres peuples gardoient les preceptes de la Loi naturelle, Dieu feroit un miracle en leur faveur, plus-tôt

que

que de les laisser perir dans leur ignorance Ainsi il les ameneroit sans doute à la connoissance de sa verité par des voies dignes de sa profonde sagesse. Mais malheureusement pour ces Barbares ils violent les preceptes de la Loi naturelle, & vivent dans une stupidité, & dans les desordres d'une corruption épouvantable, qui les rend dignes de toute la colére de Dieu.

Cependant les Chrêtiens qui sont éclairez des raïons salutaires de la verité, doivent travailler de tout leur pouvoir a tirer ces miserables aveugles de leurs profondes tenebres pour les amener à la lumiere de l'Evangile, & à l'esperance du Salut. C'est par là, qu'ils contribueront à étendre le Roiaume de Jesus Christ, & à tirer ces pauvres peuples de leur condamnation. Pour cet effet, il faut, qu'ils établissent de puissantes Colonies, qui par le moien du commerce disposeront ces Barbares à s'humaniser, les portant par des œuvres de charité, par leurs instructions, & par de bons exemples,

même

même par les avantages temporels, qu'ils tireront de la converſation des Européens, à ſe familiariſer avec le Chriſtianiſme, & à ſe rendre plus doux & plus traitables, qu'ils n'ont été juſques à preſent.

CHAPITRE XXI.

Des jeux & des divertiſſemens des Sauvages.

LEs Sauvages de l'Amerique Septentrionale ont des jeux pour les hommes, & pour les enfans. Les plus ordinaires pour les hommes ſont de certains fruits, leſquels ont des noïaux noirs d'un côté, & rouges de l'autre. Ils les mettent dans un plat de bois aſſez large, mais peu profond, dans un baſſin d'écorce de bouleau, ſur une peau paſſée, ſur une couverte de laine, ſur une robbe de Caſtor, ou ſur un Capot. Ils ſont ſix ou ſept à jouër. Mais il n'y en a que

que deux, qui touchent le plat des deux mains alternativement. Ils le levent, & en ſuite ils frappent du fonds du plat contre terre pour méler les ſix noiaux par cette agitation.

S'il en vient cinq rouges ou noirs tournez du même côté, ce n'eſt qu'un jeu gagné, par ce qu'ils joüent ordinairement pluſieurs jeux pour gagner la partie, ſelon qu'ils en ſont convenus entr'eux. Tous ceux, qui ſont de la partie, joüent les uns aprés les autres. Il y en a qui ſont ſi addonnez à ce jeu parmi les Sauvages, qu'ils y jouënt juſqu'a leur Capot, & leur robbe fourée. Ceux qui joüent, crient à pleine gorge & avec autant de violence, que s'il s'agiſſoit de la decision d'un empire. Ils font tout ce bruit, comme s'ils vouloient forcer le ſort de leur être favorable. Lors qu'ils remuent le plat, ils ſe frappent les épaules d'une ſi grande force, qu'ils ſe les rendent toutes noires de coups, & on diroit qu'il y a du ſang caillé entre la chair & la peau.

Ces Barbares joüent auſſi fort ſou-

vent avec des pailles, ou des brins d'herbes de genêtes longues d'un demi pied ou environ. Il y en a un qui les prend toutes dans sa main, puis sans les regarder il les partage en deux, & en suite il en donne une partie à son adversaire. Celui, qui a nombre pair ou impair, selon qu'ils en sont convenus, gagne le jeu. Les enfans Sauvages se mélent aussi de ce jeu. Cependant ils ne s'y appliquent pas autant que les hommes faits, par ce qu'ils n'y risquent rien. Les femmes ni les filles n'osent du tout point s'occuper à ce jeu. Je n'en ai pu sçavoir la raison.

Il y a encore un autre jeu parmi les Sauvages, qui est commun aux enfans de l'Europe. Ils prennent des grains de blé d'Inde, ou quelque chose de semblable. En suite ils en mettent quelques-uns dans une main, & se demandent combien il y en a. Celui, qui devine le nombre, gagne le jeu.

Ces Barbares ont encore un jeu, auquel ils se divertissent beaucoup, & qu'ils appellent en langue Iroquoise

Ou-

Ounonhayenti. Mais c'eſt plus tôt un commerce qu'un jeu Ils ſe mettent dans deux Cabannes, ſix dans l'une, & ſix dans l'autre. Il en vient un en ſuite, qui prend des hardes, quelques pelleteries, ou ce qu'il a envie de troquer. Il s'en va à la porte de l'autre Cabanne. Il y fait un certain cri, & ceux qui ſont dans la Cabanne, y répondent par une eſpece d'Echo. Le premier s'approche, & dit en chantant à haute voix, qu'il veut vendre ou troquer ce qu'il tient entre les mains en repetant *Ounonhayenti.* Ceux, qui ſont dans la Cabanne répondent du creux de l'eſtomach, Hon, Hon, Hon, Hon, Hon par cinq fois. Ce crieur ou vendeur aiant achevé ſa chanſon jette ſa marchandiſe dans la Cabanne, & s'en retourne chez lui.

Alors les ſix autres aiant examiné le prix de ce que cet homme a jetté parmi eux, deputent un de leurs hommes pour demander au vendeur, s'il ſouhaite en échange un Capot, une chemiſe, une paire de ſouliers, ou autre

choſe

chose semblable, il y en a en suite un second d'entr'eux, qui va porter à l'autre Cabanne l'équipollent de ce qu'on leur a apporté, ou bien on leur rend la marchandise, qu'on leur a jettée, si elle n'aggrée pas, ou si elle ne vaut pas ce qu'il porte en échange.

Ces ceremonies sont accompagnées de chansons, que les uns & les autres chantent. Il y a souvent des Villages entiers de Sauvages, qui se vont visiter alternativement, plus pour le divertissement de ce jeu d'*Ounonhayenti*, que pour envie de se voir. Ce mot signifie un contract, dans lequel on donne pour avoir, ou en donnant. La langue Iroquoise s'exprime par des mots composez. Un seul de leurs termes en signifie par fois cinq ou six de la langue Françoise, comme par exemple le mot de *Gannoron* en Iroquois veut dire, Voila une affaire, qui est de grande consequence.

Les enfans Sauvages ont encore un autre jeu. Ils se servent pour cela d'un Arc & de deux bâtons, un grand &

un petit. Ils tiennent le petit dans la main droite. En ſuite ils le font voltiger en l'air en le frappant avec le plus grand. Un autre le va chercher, & le jette aprés celui, qui l'a fait ſauter. Ce jeu a auſſi quelque choſe d'approchant de celui des enfans de l'Europe.

Ils font auſſi un Peloton de joncs ou de fueilles de blé d'Inde. En ſuite ils le jettent en l'air, & le reçoivent au bout d'un bâton pointu. Les grandes perſonnes, hommes ou femmes, s'amuſent le ſoir pendant l'hyver à raconter des fables aupres du feu à la maniere des Européens, afin de paſſer le temps plus doucement.

CHA-

CHAPITRE XXII.

Maniere, dont les Sauvages font la guerre. Ils sont fort portez à la vengeance.

TOus les Sauvages de l'Amerique ont presque tous un grand panchant pour la guerre, par ce qu'ils sont tous fort vindicatifs. Quand une fois ils ont reçeu du mécontentement de quelqu'un, qui n'est point de leur Nation, il faut qu'ils en tirent la vengeance tôt ou tard, dussent ils attendre jusques à la troisiéme ou quatriéme generation. Ils n'ont point de repos ni jour ni nuit, qu'ils ne se soient satisfaits à cet égard en détruisant, s'ils peuvent, la plus grande partie de la Nation, à laquelle ils en veulent. En suite ils obligent, ce qui en reste, de demeurer parmi eux pour suivre leurs manieres de vivre en toutes choses.

Les Iroquois, à qui les Suedois, en suite les Hollandois, les Anglois, &

les François ont donné des armes à feu, passent presentement par ce moien pour les plus belliqueux de tous les Sauvages, qui sont connus jusques à present. Ils ont détruit les plus grands guerriers d'entre les *Hurons*, & ont forcé le reste de la Nation de demeurer parmi eux: pour faire la guerre ensemble à toutes les Nations, qui leur sont ennemies, situées à cinq & six cens lieües de leurs cinq Cantons. Ils ont fait perir plus de deux millions d'hommes, & sont encore actuellement en guerre avec les habitans du Canada.

Si la France n'envoie du secours & des provisions de guerre & de bouche aux Canadiens, les Iroquois sont capables de les ruïner par les raisons, que j'en ai touchées dans le volume precedent. Ces Barbares peuvent desoler leurs voisins, comme on le voit par experience. On ne peut rien gagner sur eux, par ce que toutes leurs dépoüilles sont de tres peu de consequence. Cette Nation farouche peut détruire fort facilement le commerce de

leurs voiſins, qui ne ſubſiſtent pour la pluspart, que par le commerce des pelleteries, qu'ils tirent des Sauvages. Les Colonies des Européens ne ſont pas encore aſſez établies, & ne peuvent ſubſiſter ſans commerce, à moins qu'on ne leur porte en Vaiſſeaux tout ce qui leur eſt neceſſaire pour vivre. Au reſte les Iroquois ſont malins & ruſez, ſemblables à des chevaux neufs & indomptez, qui ne connoiſſent pas leurs forces. Ils ſont capables de deſoler leurs voiſins pour des raiſons, que la prudence ne permet pas de rendre publiques. Il y a longtemps, qu'ils auroient entierement deſolé le Canada, ſi Monſieur le Comte de Frontenac ne les avoit gagnez par douceur. Ce ſont les plus redoutables Ennemis, que les Européens aient dans toute l'Amerique, & j'en fais ici la remarque en paſſant, mais je la donne pour certaine, par ce que je connois ces peuples à fonds. J'ai demeuré quatre ans entiers parmi eux, & je les ai ſouvent viſitez pendant quatre autres années. J'ai

même été plusieurs fois en Ambassade chez eux, & ils m'ont fait bien des amitiez.

Cette Nation Barbare a détruit plusieurs peuples differens, & ceux, qui restoient de la defaite, ont toujours été obligez de se rendre à elle. Les Iroquois ont entr'eux des hommes considerables, qui sont comme les Chefs de parti, & les Maîtres dans les Voiages. Ils ont des gens à eux, qui les suivent par tout, & qui font tout ce qu'ils leur commandent. Avant que de partir, ils font provision de bons fusils, qu'ils troquent pour des pelleteries avec les Européens. Ils prennent avec eux de la poudre, des balles, des chaudieres, des haches, & d'autres choses necessaires à la guerre. Ils ont par fois avec eux de jeunes femmes & de jeunes garçons, qui les accompagnent. Ils font souvent en cet équippage jusques à trois ou quatre cens lieües.

Quand ils approchent du lieu, où ils veulent faire la guerre, ils marchent lentement, & avec beaucoup de pré-

cau-

caution. Jamais ils ne tuent de bêtes fauves à coup de fusil dans ces occasions, de peur d'être découverts. Ils ne se servent pour cela que de leurs fléches, qui ne ménent point de bruit. Lors qu'ils veulent tirer, ils considerent toutes les avenues avec soin, & regardent par tout fort exactement: de peur d'être surpris. Ils envoient des espions par tout pour découvrir l'entrée des Villages, & pour voir par où ils pourront commencer l'attaque, même pour observer, si quelqu'un sort afin de le surprendre. C'est, ce qui arrive fort souvent, par ce qu'ils frappent toujours leurs coups en trahison.

Il n'y a point de guerriers semblables dans toute l'Amerique, en ce qui est des embuscades. Ils épient les hommes cachez derriere un arbre, comme s'ils vouloient tuer une bête fauve. Ils jugent, qu'un homme est bon guerrier, quand il sçait bien surprendre ses ennemis. S'ils sçavent bien fuïr aprés leur coup fait pour n'être pas surpris par leurs ennemis, ils passent pour in-

comparables. On ne peut pas concevoir, avec quelle viteſſe ils ſe tournent avec leur fuſils autour des Arbres, dont ils ſe couvrent pour ſe garentir des fléches, que l'on tire contr'eux. Ils ſont adroits à franchir les Arbres culbutez, qu'ils trouvent dans les bois, lors qu'ils ſe ſauvent. On trouve beaucoup de ces Arbres d'une grandeur prodigieuſe, qui tombent de vieilleſſe faute de racines.

Leur patience eſt admirable. Lors qu'ils ſe voient bien cachez, ils ſe tîennent ſouvent derriere leurs arbres deux ou trois jours ſans manger, attendans l'occaſion favorable pour tuer un ennemi. Ils marchent quelquefois à découvert ſans rien craindre. Mais cela eſt rare, & s'ils n'étoient preſque aſſurez de leur coup, ils auroient peine à s'expoſer, à moins qu'ils ne ſe viſſent ſoutenus d'une grande bande de guerriers. Ces Barbares ne ſe battent point à la façon des Européens, par ce qu'ils n'y ſont pas exercez, & qu'ils ne tiennent pas ſi bien leurs rangs en pleine cam-

pagne. Ainſi ils ne pourroient pas ſi bien ſoutenir le combat, que nos ſoldats bien diſciplinez, & bien commandez. Cependant lors qu'ils ſont une fois échauffez & animez, ils ſont incomparables.

Ils ont la malice de mettre le feu aux blez des Européens, quand ils ſont mœurs. Ils brûlent leurs maiſons, & y mettent le feu avec du Tondre, ou de la méche, qu'ils attachent au bout de leurs fléches. Alors ce feu s'attachant aux planches, ou à la paille, qui couvre les maiſons, par ce que les Sauvages décochent leurs fléches d'une force extraordinaire, on voit bien-tôt ces edifices embraſez.

Il y avoit un Capitaine Iroquois nommé Attréouäti *Onnontagé*, que j'ai bien connu, & qui me fit bien des amitiez dans mon Voiage du Fort de Frontenac à la nouvelle Jorck. Nous l'appellions la grande gueule, par ce qu'il avoit la bouche fort ouverte. Cet homme aiant un jour manqué ſon coup, entra dans le Montréal en Canada; criant *Haï*, *Haï*,

qui est un signe de paix. On le reçut avec beaucoup de caresses, & on lui fit bonne chere, & même on lui donna des presens considerables, par ce qu'on vouloit menager cette Nation insolente. En se retirant de ce lieu, ce perfide tua deux hommes, qui couvroient une maison de paille.

Quelques uns nous ont dit, qu'ils avoient été en guerre jusques aux terres des Espagnols, qui sont au nouveau Mexique, par ce qu'ils racontent, qu'ils ont été dans un païs, où les habitans ramassent de la terre rouge, qu'ils portent vendre à une Nation, qui leur donne des haches & des chaudieres en échange, & que cette terre s'appelle de l'or. Mais cette histoire a été peut être inventée à plaisir par les Sauvages, pour faire plaisir au Sieur de la Salle, quand il étoit au Fort de Frontenac, car il entendoit parler volontiers des mines de Sainte Barbe, où on tire de l'or. J'ai été chez toutes les Nations du Fleuve Meschasipi. Aucune d'entr'elles, à la reserve des Illinois, n'a jamais

mais parlé des Iroquois, que comme de certains peuples voiſins des Illinois, deſquels ils ont appris, que les Iroquois ſont des peuples fort cruels, qui ne ſont hardis, que par ce qu'ils ont des armes à feu, leſquelles ils ont troquées contre les Européens : que ſans cela ils n'auroient jamais oſé attaquer les Illinois, qui ſont plus vaillans, & plus adroits à ſe ſervir des Arcs & des fléches, que les Iroquois n'ont jamais été.

Ceux d'entre les Iroquois, qui ne vont point a la guerre, ſont mepriſez, & paſſent pour des hommes lâches, & effeminez. Par ce qu'ils ont des fuſils, ils attaquent toutes les autres Nations, depuis une Mer juſqu'à l'autre, c'eſt à dire: depuis le Nord juſqu'au Sud. Il n'y a point de Nation dans l'Amerique, qui oſe reſiſter à l'Iroquois, ce qui vient de ce qu'ils ont des armes a feu. Cela les rend fiers & inſupportables. Ils s'appellent les hommes par excellence, comme ſi les autres Nations n'étoient que des bêtes en comparaiſon d'eux. Je ſçai le moien de

mettre les Iroquois à la raiſon. Mais un homme de mon caractere ne doit raiſonner ſur ces matieres qu'avec de grands ménagemens, par ce que les remedes, que je pourrois donner à cet égard, ſeroient peut être pires que le mal, qu'on peut craindre de cette Nation. Cependant j'en pourray dire mes ſentimens à l'avenir aux Puiſſances, qui m'ont emploié à l'ouvrage, que je publie.

CHAPITRE XXIII.

Cruauté des Sauvages en general & des Iroquois en particulier.

IL n'y a point de Sauvages dans toute l'Amerique Septentrionale, qui ne ſoit extremement cruelle à ſes ennemis. Nous ſommes étonnez des cruautez, que les Nerons, les Diocletiens, & les Maximins ont exercées ſur les Chrêtiens, & nous avons ces noms dete-



Cruautéz in-oüies des Sauvages Iroquois.

teſtables en horreur. Mais l'inhumanité des Iroquois à l'égard des Nations, qu'ils font eſclaves, eſt encore plus grande, & plus horrible.

Quand les Iroquois ont tué un homme, ils lui enlévent la peau du crane, & la remportent chez eux comme une marque aſſurée de leur victoire. Lors qu'ils ont pris un Eſclave, ils le garottent & le font courir aprés eux. S'il ne les peut ſuivre, ils lui donnent un coup de hache à la tête, & le laiſſent là, aprés lui avoir enlevé la chevelure. Ils n'épargnent pas les enfans, qui ſont encore à la mammelle. Si l'Eſclave peut marcher, ils le lient pendant la nuit ſur des bois faits en forme de Croix de St. André, & le laiſſent expoſé aux piqeueres des Maringoïns & des autres mouches pendant l'été, & ils le traitent le plus cruellement, qu'ils peuvent.

Quelquefois ils fichent quatre piquets en terre, auſquels ils attachent leurs Eſclaves par les pieds, & par les mains, & les expoſent ainſi toutes les nuits contre terre à la rigeur du temps,

quel qu'il ſoit. Je ne dis rien de cent autres maux, qu'ils font à ces miſerables pendant le jour. Quand ils ſont prés de leurs Villages, ils font de grands cris, auſquels ceux de leur Nation connoiſſent leurs Guerriers, qui reviennent avec des Eſclaves. En même temps les hommes & les femmes mettent leurs plus beaux atours, & les vont recevoir à l'entrée du Village. Etant là, ils ſe rangent en haïe, pour faire paſſer les Eſclaves au milieu d'eux. Mais c'eſt une pitoiable reception pour ces pauvres gens. Ces canailles ſe jettent ſur eux, comme des chiens ou des loups ſur leur proie, & ils commencent dés là, à les tourmenter, pendant que les guerriers paſſent à la file, tout fiers de leurs exploits.

On en voit, qui donnent des coups de pied à ces Eſclaves, d'autres des coups de bâtons, pluſieurs des coups de couteaux, & quelques uns leur arrachent les oreilles, leur coupent le nez, ou les levres, de ſorte que la pluſpart meurent à cette pompeuſe entrée.

Ceux, qui resistent à ces mauvais traitemens, sont reservez à de plus grands supplices. Ils en épargnent pourtant quelques uns, mais rarement. Lors que les Guerriers sont entrez dans leurs Cabannes, les Anciens s'assemblent pour entendre la Relation, de ce qui s'est passé à la guerre. En suite ils disposent des Esclaves.

Si le Pere d'une femme Sauvage, a été tué, on lui donne un Esclave à sa place, & il est libre à cette femme de le faire mourir, ou de lui donner la vie. Voici comment ils en usent, quand ils les veulent brûler. Ils attachent l'Esclave à un pôteau par les pieds & par les mains. En suite ils font rougir des Canons de fusil, des haches, & d'autres ferrailles, & ils leurs appliquent tout brulans depuis la tête jusqu'aux pieds. Ils leur arrachent les ongles avec les dents. Ils leur coupent des aiguilletes de chair sur le dos, & souvent ils leur enlévent la peau du Crane avec les cheveux. Aprés cela ils jettent des cendres chaudes sur les plaïes.

Ils leur coupent la langue, & en un mot ils leur font tous les maux, dont ils peuvent s'aviser.

S'ils ne meurent pas de tous ces tourmens, qu'ils leur font souffrir, on les force de courir à coups de bâton. On raconte, qu'il y eut un Esclave, qui courut si bien, qu'il se sauva dans les bois, sans qu'on pût l'attraper. Apparemment qu'il mourut en suite faute de secours. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est, que ces Esclaves chantent au milieu de leurs tourmens : Ce qui irrite extremement leurs bourreaux.

Un Iroquois nous a raconté, qu'il y eut un Esclave, qu'on tourmentoit cruellement, qui disoit, vous n'avez point d'esprit. Vous ne sçavez pas la maniere de tourmenter vos prisonniers. Vous êtes des laches. Si je vous tenois dans ma Cabanne, je vous ferois bien souffrir d'une autre maniere. Mais pendant qu'il parloit avec tant de force, une femme Sauvage fit rougir une petite broche de fer dans le feu, & lui en perça les parties honteuses. Cela l'obli-

l'obligea de jetter un grand cri, mais il dit à cette femme, tu as de l'eſprit. Tu l'entens. Voila comment il faut faire.

Quand l'Eſclave, qu'ils ont brulé, eſt mort, ils le mangent, & avant ſa mort ils font boire de ſon ſang à leurs enfans; afin de les rendre cruels, & inhumains. Ceux, à qui on donne la vie, demeurent parmi eux, & les ſervent comme des valets & des Eſclaves. Mais à longueur du temps ils recouvrent leur liberté, & ſont regardez, comme s'ils étoient de leur Nation.

Les Sauvages de la Louïſiane, qui habitent le long du Fleuve Meſchaſipi, & qui ſont ſituez à ſept ou huit cens lieües plus loin que les Iroquois, comme les *Iſſati* & les *Nadoüeſſans*, chez leſquels j'ai été Eſclave, ne ſont pas moins braves, que les Iroquois. Ils font trembler toutes les Nations circonvoiſines, quoi qu'ils n'aient que l'Arc, les fleches, & la Maſſue. Ils courent plus vîte que les Iroquois, & ſont tres-bons ſoldats. Mais ils ne ſont

pas

pas si cruels. Ils n : mangent pas la chair de leurs ennem..s. Ils se contentent de les brûler.

S'étant un jour saisis d'un Huron, qui mangeoit de la chair humaine, comme les Iroquois, ils couperent des aiguilletes de chair sur son corps, & lui dirent, Toi, qui aimes la chair humaine, mange de la tienne propre, pour faire connoitre à ta Nation, qui est maintenant parmi les Iroquois, que nous avons vos maximes en horreur. Car ces gens sont comme des chiens affamez, qui mangent de toutes sortes de viandes.

Les Iroquois sont les seuls Sauvages de l'Amerique Septentrionale, qui mangent de la chair humaine. Encore cela ne leur arrive que dans des cas extraordinaires, lors qu'ils ont resolu d'exterminer une Nation toute entiere. S'ils mangent de la chair humaine, ce n'est pas pour se rassasier. C'est pour faire connoitre à toute la Nation Iroquoise, qu'il faut se battre sans s'accommoder jamais avec leurs ennemis: qu'il faut

même les manger plustôt que d'en laisser aucun de reste. Que s'ils mangent de la chair de leurs ennemis, c'est pour animer leurs Guerriers. Et en effet on les voit partir dès le lendemain de leurs cinq Cantons pour aller attaquer leurs ennemis. Car le rendez-vous est toujours marqué au lendemain de ces festins de chair humaine.

Si les Européens cessoient de donner des armes à feu aux Iroquois, qui ne sont plus si habiles à l'Arc, qu'ils étoient du passé, les autres Nations au contraire y étant toujours accoutumées, elles ne manqueroient pas de détruire les Iroquois, qui sont leurs ennemis communs, & qui demeurent à 4. & 500. lieües d'elles.

Le premier Canton des Iroquois est au Sud. On les appelle *Gagnieguez*, ou *Agniez*. Ils sont voisins de la Nouvelle Jorck, & ont trois villages, où j'ai été. Ils sont quatre cens Guerriers tout au plus Le second tire vers Oüest, & se nomment les *Onneiouts*, & sont environ cent cinquante hommes de guer-

guerre. Le troisieme, qui eſt auſſi vers l'Oüeſt, contient les bourgades des *Onnontaguez*, ou peuples de la montagne, ſituez ſur l'unique-eminence, qui ſe trouve dans les cinq Cantons Iroquois. Ils ſont limitrophes des *Onneïouts*. Ces *Onnontaguez* ont bien trois cens combattans, les plus braves & les plus vaillans de toute la Nation. Le quatrieme eſt à environ trente lieües au delà vers l'Oüeſt aux *Oïongouëns* partagez en trois bourgades, qui font bien trois cens hommes de guerre tout de même. Le Cinquiéme contient les *Tſonnontouäns* vers l'extremité du Lac de Frontenac, ou Ontario par ces peuples, qui ſont les plus grands & les plus conſiderables de tous les Cantons Iroquois Ils comprennent en trois bourgades, plus de trois cens hommes de guerre.

J'aï marqué dans mon premier Tome trois ou quatre village Iroquois à la côte du Nord de ce Lac Ontario ou de Frontenac. Au reſte je ne décris point ici ces cinq Cantons Iroquois. Je parle

le ſeulement, de leur barbarie, & de leur cruauté, & j'ajoute qu'ils ont ſubjugué un fort grand païs depuis environ cinquante ans, qu'ils ont étendu leurs limites, & qu'ils ont groſſi leur Nation, par la ruïne des autres peuples, dont ils ont fait le reſte Eſclave pour en accroitre le nombre de leurs troupes.

CHAPITRE XXIV.

Politique des Sauvages Iroquois.

LEs Conſeils, que ces Barbares tiennent continuellement pour toutes leurs affaires, doivent être conſiderez comme la cauſe de leur conſervation, & de la fraïeur, où ils tiennent toutes les Nations de l'Amerique Septentrionale. Ils s'aſſemblent pour la moindre affaire, qu'ils ont, & raiſonnent enſemble ſur les moiens, dont ils doivent ſe ſervir pour parvenir à leurs fins. Ils n'entreprennent rien à l'étourdi. Leurs

Leurs Vieillards, qui ſont ſages & prudens veillent au bien de la Nation. Si on ſe plaint, que quelqu'un d'entr'eux ait dérobbé quelque choſe, d'abord ils s'informent ſoigneuſement de celui, qui a fait le vol. S'ils ne le peuvent découvrir, ou s'il n'a pas le moien de teſtituer, pourveu qu'ils ſoient convaincus du fait, ils reparent le tort, en faiſant d'abord quelque preſent à la partie leſée pour la contenter.

Quand ils veulent faire mourir quelqu'un pour crime enorme, dont ils ſont aſſurez, qu'il eſt coupable, ils loüent un homme, lequel ils enyvrent d'eau de vie, par ce que ces peuples l'aiment paſſionément, afin que les parens du criminel ne cherchent point à ſe vanger. Aprés que cet homme a caſſé la tête à celui, qu'ils croient, & qu'ils ont jugé coupable, ils diſent pour toute raiſon, que cet homme n'a point d'eſprit, & que l'yvrognerie lui a fait faire le coup.

Ils avoient autrefois une autre maniere de faire juſtice. Mais ils l'ont abbro-

abbrogée. Ils avoient un jour de l'année, qu'on pouvoit appeller la fête des fous, car en effet ils faisoient les fous, courant de Cabanne en Cabanne. Si pendant cela ils maltraitoient quelqu'un, ou s'ils prenoient quelque chose, ces rusez Vieillards disoient pour toute excuse le lendemain dans tout le Canton, & sur tout dans leur village, que celui, qui avoit fait le coup, étoit fou, qu'il n'avoit point d'esprit. En suite on faisoit quelques presens pour essuier le larmes des parens de celui, qu'on avoit malitieusement tué. Les parens se contentoient de cette excuse sans en tirer vengeance. Ces Anciens louoïent donc secretement quelqu'un, qui contrefaisoit le fou, & qui tuoit celui, qu'on lui avoit marqué, & dont on vouloit se défaire.

Les Iroquois ont des espions, & des hommes attitrez parmi eux, qui vont & viennent incessamment, & qui leur rapportent toutes les nouvelles, qu'ils apprennent. Pour ce qui est du Commerce, ils y sont assez rusez. Ils ne se laissent

laiſſent pas facilement tromper. Ils conſiderent toutes choſes attentivement, & s'étudient à connoître les marchandiſes, qu'on leur troque.

Les *Onnontagez*, ou Iroquois montagnars, ſont plus fins & plus ruſez que les autres. Ils volent fort adroitement. Les *Algonkains*, les *Abenaki*, les *Eſquimoves*, & une infinité d'autres Sauvages, qui ont converſé avec les Européens, ne ſont pas moins adroits ni moins politiques. On ne doit pas s'imaginer, que ces peuples ſoient brutaux, & ſans raiſon. Ils ont de la fineſſe, & connoiſſent fort bien leur intereſt. Ils gouvernent leurs affaires avec beaucoup de prudence, & d'habileté.

CHAPITRE XXV.

De la maniere, dont les Sauvages chassent aux bêtes fauves. Industrie admirable des Castors.

LEs Sauvages observent les temps, les saisons, & les Lunes de l'Année pour la chasse. Ils en sont fort ponctuels observateurs. Ils nomment les Lunes du nom des animaux, qui paroissent le plus en de certains temps. Ils l'appellent la Lune des grenouilles, dans le temps, que les grenouilles crient, la Lune des Taureaux, quand ces animaux Sauvages paroissent, la Lune des Hirondelles, quand ces oiseaux viennent, ou s'en vont. Ces Barbares en usent ainsi, par ce qu'ils n'ont point d'autres noms pour distinguer les Mois, comme les Européens. Ils se servent donc du nom des animaux, qui paroissent dans ces temps-là. Ils en usent de même pour les noms, qu'ils donnent aux hommes, du Serpent, du

Loup, du Chat Sauvage, & ainſi des autres animaux.

Ils tuent les Orignaux ou Elans, & les Chevreux en tout temps, mais particulierement lors qu'il y a de la neige. Ils chaſſent aux Chats Sauvages & aux Marmotes pendant l'hyver, aux Porc-épics, aux Caſtors & aux Loutres au printemps, & quelquefois en Automne. Ils prennent les Orignaux ou Elans au collier, & les Caſtors aux attrapes. Ils tuent les Ours à coups de fléches ou de fuſil ſur des Chênes, quand ils mangent du gland. Pour ce qui eſt des Chats Sauvages, ils abbattent les arbres, ſur leſquels ils ſont, & en ſuite les Chiens Sauvages ſe jettent deſſus & les étranglent. Les Porc-épics ſe prennent à peu pres de la même maniere, ſi ce n'eſt, qu'on les tue à coups de hache, ou avec des fourches, quand l'arbre eſt tombé, par ce que les Chiens ne les peuvent approcher à cauſe de leurs aiguillons pointus plus que des Aleines, qui percent peu à peu le corps d'un homme d'une maniere imperceptible,

&

& que ces animaux feroient indubitablement mourir les Chiens, qui les étrangleroient. Ces animaux ne courent pas vîte. Un homme les peut facilement atraper à la course. Pour ce qui est des Loutres, on les prend dans une attrape, où on les tue à coups de fléches ou de fusil. On en tue rarement à coups de hache, par ce que ces animaux ont l'oreille fort subtile.

Les Sauvages prennent les Castors en hyver sous la glace. Ils cherchent premierement les Lacs de ces animaux. Ces Castors ont une industrie admirable pour la construction de leurs Cabannes. Quand ils veulent changer d'habitation, ils cherchent un ruisseau dans le bois, le long duquel ils montent jusques à ce qu'ils aient trouvé un païs plat propre à faire un Lac. Lors qu'ils ont bien consideré le lieu de toutes parts, ils travaillent à faire des chaussées pour arrêter l'eau. Ils les font aussi fortes, que celles, qui servent à retenir les eaux des plus grands étangs de l'Europe. Ils composent cette

chaussée, de bois, de terre, & de boüe, & la font aussi grande, qu'il est necessaire pour former un grand Lac, qui est par fois d'un quart de lieüe de long. Ces Castors bâtissent leurs Cabannes au milieu du niveau de l'eau, avec du bois, des joncs, & de la boüe, & ils plaquent tout cela ensemble fort proprement par le moien de leur queüe, qui est plus longue, & aussi large, qu'une truelle de Masson. Leur batiment est à trois ou quatre étages, remplis de nattes de joncs, & c'est là, que les femelles se dechargent de leurs petits.

Au fond de l'eau il y a des issues hautes & basses. Quand leurs Lacs ou étangs sont gelez, ils ne peuvent aller que sous la glace. C'est pour cela qu'au commencement de l'hyver ils font provision de bois de tremble, qui est leur nourriture ordinaire. Ils le mettent dans l'eau tout autour de leur Cabannes dans le Lac. Les Sauvages percent la glace autour de ces loges avec le manche d'une hache, ou avec un pieu. Ils y font un trou, & en suite ils sondent le fond

de

de l'eau, pour ſçavoir, ſi c'eſt le chemin, par où les Caſtors ont accoutumé de ſortir. S'ils découvrent, que ce l'eſt en effet, ils y font entrer un filet long d'une braſſe, & deux bâtons, dont les deux bouts d'embas touchent le fond de l'eau, & les deux autres ſortent par le trou, qui eſt dans la glace. Ils ont deux cordes attachées à ces deux bâtons pour tirer le filet, quand le Caſtor eſt pris.

Mais afin que ce ruſé animal ne voie point le filet, ni les perſonnes, on ſeme ſur la ſurface de l'eau glacée, du bois pourri, du coton, ou choſes ſemblables. Un Sauvage demeure au guet auprès du filet, avec une hache pour tirer le Caſtor ſur la glace, quand il eſt pris, pendant que les autres vont rompre les Cabannes avec beaucoup de travail. Ils trouvent ſouvent plus d'un pied de bois & de terre, qu'il faut couper à coups de haches, par ce que tout eſt dur comme une pierre par la force de la gelée. Quand cela eſt fait, ils ſondent le Lac, & par tout où ils trou-

vent un creux, ils rompent la glace, de peur que les Castors ne se cachent dessous, afin qu'étant contraints de courir de côte & d'autre, ils aillent se jetter dans les filets. Ils travaillent ainsi d'une force extreme depuis le matin jusqu'au soir sans prendre aucun aliment, & ne prennent avec tout cela, que trois ou quatre Castors.

Les Sauvages prennent encore de ces animaux au printemps avec des attrapes de la maniere suivante. Lors que les glaces commencent à se fondre, les Sauvages remarquent les endroits par où les Castors sortent, & ils y mettent une attrape. L'amorce est une branche de bois de tremble, qui va depuis l'attrape jusques dans l'eau. Quand les Castors la rencontrent, ils la mangent jusques dans l'attrape, & par là ils font tomber deux grosses billes de bois, qui les tuent. Ils prennent les Martres presque de la même maniere, excepté, qu'ils ne mettent point d'amorce.

Toutes les Nations du Sud vers le Fleuve Meschasipi sont plus superstitieu-

tieuſes dans leurs chaſſes que les peuples du Nord, & en particulier les Iroquois. Lors que j'étois parmi eux, leurs Vieillards ſix jours avant que de donner la Chaſſe aux Taureaux Sauvages envoierent quatre ou cinq de leurs plus alertes Chaſſeurs ſur des montagnes, pour y danſer le Calumet avec autant de ceremonies que parmi les Nations, vers leſquelles ils ont accoûtumé d'envoier des Ambaſſades pour faire quelque Alliance. Au retour de leurs hommes, ils expoſérent à la vue de tout le monde pendant trois jours, une des plus grandes chaudieres, qu'ils nous avoient priſes. Ils l'avoient entourée de plumes de toutes couleurs avec le fuſil d'un des Canoteurs, lequel ils avoient poſé par deſſus cette chaudiere en travers. Pendant trois jours la premiere des femmes d'un Capitaine portoit cette chaudiere ſur ſon dos avec des fleurs en grande pompe, à la tête de plus de deux cens Chaſſeurs. Ils ſuivoient un Vieillard, qui avoit attaché un de nos mouchoirs de toile d'Armenie au bout d'un bâton en

forme d'enſeigne, tenant ſon Arc & ſes fléches dans un grand ſilence.

Ce Vieillard fît faire trois ou quatre fois halte aux Chaſſeurs ou Guerriers, pour pleurer amérement la mort des Taureaux, qu'ils eſperoient de tuer. A la derniere poſe, les plus Anciens de la troupe envoierent deux des plus habiles Chaſſeurs à la Découverte des Taureaux Sauvages. Ils leur parlerent bas à l'oreille à leur retour, avant que de commencer la chaſſe de ces animaux. En ſuite ils allumerent de la fiente de Taureaux ſechée au ſoleil, & amorcerent leurs pipes ou Calumets de ce feu nouveau, pour faire fumer les Coureurs, qu'ils avoient envoiez à la Découverte. Auſſi-tôt aprés la cérémonie, cent hommes allerent d'un côté par derriere les montagnes, & cent autres d'un autre, pour enfermer les Taureaux, qui étoient en grand nombre. Ils en tuerent pluſieurs en confuſion à coups de fléches, & nos Européens en abbatirent ſept ou huit à coups de fuſil.

Ces Barbares ne pouvoient aſſez admi-

mirer l'effet de nos fusils. Ils entendoient le bruit. Mais ils ne voioient pas les balles. Ils croioient donc, que le bruit tuoit ces animaux. Ils mettoient la main sur la bouche, pour marquer leur étonnement, & s'écrioient *Mansa Ouäcanche*, ce qui veut dire dans la langue des *Issati*, ce fer fait du mal aux bêtes & aux hommes. Nous ne sçavons pourtant comment cela se fait, qu'au bruit de cette machine ronde, les os de ces bêtes soient fracassez. Ces Barbares avoient nos fusils en grande admiration.

Je ne pouvois assez admirer, comment ces Sauvages pouvoient écorcher ces Taureaux, & les mettre en pieces. Ils n'avoient ni couteaux ni haches, que le peu qu'ils nous en avoient derobbé. Ils enlevoient la peau de ces bêtes avec la pointe de leurs fléches, qui étoit d'une pierre fort aigue. Dés qu'ils pouvoient fourrer les doigts entre la chair & la peau de ces Animaux, ils avoient bien-tôt fait à les écorcher. En suite pour mettre la viande en pieces, & pour

ſeparer les os, ils prenoient des pierres, avec leſquelles ils les caſſoient. Ils demembroient ainſi ces bêtes, & les femmes Sauvages en faiſoient boucanner la viande, en les expoſant au ſoleil & à la fumée d'un petit feu, qu'ils allumoient. Au reſte ils ne mangeoient pendant la chaſſe, que les inteſtins & les morceaux les plus chétifs de ces animaux, & ils en emportoient les meilleurs endroits dans leurs villages, à plus de deux cens lieües du l'endroit, ou ils avoient chaſſé.

CHAPITRE XXVI.

Maniere, dont les Sauvages ont accoutumé de pêcher.

LEs Sauvages, qui habitent dans le Nord, pêchent d'une autre maniere, que les peuples du Sud. Les premiers pêchent toutes ſortes de poiſſons avec des lacets, des filets, & des harpons comme dans l'Europe. Ils en pren-

prennent auſſi quelquefois avec des lignes. Mais c'eſt en tres-petite quantité. Je leur en ai vu pêcher d'une maniere aſſez plaiſante. Ils prennent une fourche de bois aux deux pointes, de laquelle ils diſpoſent un laçet à peu prés de la même maniere, qu'on les accommode dans nôtre Europe, pour prendre des perdrix. En ſuite ils la mettent dans l'eau, & quand les poiſſons, qui y ſont en beaucoup plus grande abondance que dans nos Rivieres, viennent à paſſer, & que les Sauvages ſentent, qu'il en eſt entré dans le lacet, ils tirent cette eſpece de pinſette, & le poiſſon y reſte pris par les Ouïes.

Les Iroquois ſe ſervent par fois dans le temps de la pêche, d'un filet de quarante ou cinquante braſſes, qu'ils poſent dans un grand Canot de bois. Aprés cela ils les étendent en Ovale dans les endroits commodes des Riviéres. J'ai ſouvent admiré leur addreſſe à cet égard. Ils prenoient quelquefois plus de quatre cens poiſſons blancs, plus grands que nos Carpes ordinaires, entre au-

tres plusieurs Eturgeons, qu'ils attiroient sur le bord de la Riviere avec des filets composez d'orties. Pour pêcher de cette maniere, il faut, que deux hommes prennent les deux extremitez de cette maniere de filet en l'entortillant adroitement. Ils prennent donc ainsi une quantité prodigieuse de poissons, sur tout dans la Riviere de *Niagara*, lesquels sont d'un goût & d'une bonté extraordinaire.

La pêche est si abondante en cet endroit, qu'elle est capable de fournir des poissons de plusieurs especes à la plus grande Ville de l'Europe. Il ne faut pas s'en étonner. Les poissons montent continuellement de la Mer vers la source de la Riviere pour y fraïer. Le Fleuve de St Lrurent reçoit en cet endroit de *Niagara* une infinité d'eaux des quatre grands Lacs, dont nous avons parlé, & qui sont de petites Mers douces. Ce déluge d'eau venant à se décharger & à se precipiter par le plus grand & le plus affreux Saut, qui soit dans tout le Monde, ce

nom-

nombre infini de poiſſons, qui prennent plaiſir à y venir fraïer, y demeure, par ce qu'ils ne peuvent remonter au deſſus de cette Cataracte. C'eſt pour cela qu'on y trouve ce grand nombre de poiſſons, capable de fournir à la ſubſiſtence d'une des plus grandes villes de l'Univers.

Pendant que j'étois a ma Miſſion du Fort de Frontenac, je fus voir un Saut, qui provient d'une Riviére du Nord, & qui ſe décharge dans un grand Baſſin du Lac *Ontario* capable de contenir plus de cent Navires de guerre en ſeureté. Etant là, j'appris aux Sauvages à prendre des poiſſons à la main. J'abbattois des arbres au printemps prés de ce Saut, & je les faiſois tomber, afin de m'y pouvoir coucher, ſans me mouïller. En ſuite je mettois la moitié du bras à l'eau. J'y trouvois une quantité prodigieuſe de poiſſons de differentes eſpeces. Je les empoignois par les ouïes aprés les avoir flattez de la main, & quand j'en avois pris à pluſieurs fois, cinquante ou ſoixante grands poiſſons,

je m'en allois me chauffer, & me delasser, pour retourner en suite plus frais à la pêche. Je les jettois dans un Sac, qu'un Sauvage tenoit à la main, & j'en nourrissois plus de cinquante familles Iroquoises de *Gannéousse*, que j'avois attirées avec le Sieur de la Salle pour y cultiver du blé d'Inde, & pour instruire leurs enfans dans la Religion Chrêtienne au Fort de Frontenac.

La plus considerable pêche des Sauvages est celle des Anguilles, qui sont fort grosses, des saumons, & des Truites saumonnées, & des poissons blancs. La pêche des Iroquois Agniez, qui sont voisins de la nouvelle Jorck, consiste souvent en grenouïlles, qu'ils prennent en abondance, & qu'ils mettent tout entieres dans leurs chaudieres, sans les écorcher, pour assaisonner leur sagamité, qui est une bouïllie faite avec du blé d'Inde. Les Truites saumonnées se prennent en plusieurs autres endroits des Rivieres, qui se déchargent dans le Lac de Frontenac. On en trouve en si grande quantité, qu'on les tue à coups de bâton.

Ils prennent les Anguilles pendant la nuit, lors qu'il fait calme. Ces poiſſons décendent en fort grande quantité le long du Fleuve St. Laurent. Les Sauvages mettent une grande écorce de boulleau avec de la terre ſur le bout d'un pieu, aprés quoi, ils allument une eſpece de flambeau, qui fait un feu fort clair. En ſuite un homme ou deux entrent dans un Canot avec un harpon poſé entre les deux pointes d'une petite fourche. Lors qu'ils voient les Anguilles à la lueur du feu, ils en harponnent une quantité prodigieuſe, par ce que les grands Marſoins blancs, qui les pourſuivent, les chaſſent, & les font venir vers les bords du Fleuve, où ces grands Marſoïns ne les peuvent approcher. Ils prennent les Saumons avec les harpons, & les poiſſons blancs avec des filets.

Les Nations du Sud, qui habitent ſur le Fleuve Meſchaſipi ſont ſi ſubtils, & ont les yeux ſi vifs & ſi percans, que quoi que les poiſſons paſſent fort vîte dans l'eau, ils ne laiſſent pas de les

tuer à coups de dards, qu'ils font entrer fort avant dans l'eau, en les décochant avec leur Arc. De plus, ils ont de longues perches fort pointues, qu'ils dardent avec beaucoup d'addreſſe, par ce qu'ils ont les yeux fort ſubtils. Ils tuent ainſi de grands Etargeons, & des Truites, qui ſont à ſept ou huit braſſes dans l'eau.

CHAPITRE XXVII.

Des Utenſiles, dont les Sauvages ſe ſervent dans leurs Cabannes. Maniere extraordinaire de faire du feu.

AVant que les Européens fuſſent dans l'Amerique Septentrionale, les Sauvages du Nord & du Sud ſe ſervoient, & ſe ſervent encore aujourdhui de pots de terre, ſur tout ceux, qui n'ont point de commerce avec les Européens pour tirer d'eux des chaudie-

res, & d'autres outils de ménage. Faute de haches & de couteaux, ils se servent de pierres aigues, qu'ils attachent avec des aiguillettes de cuir dans un bâton fendu. Au lieu d'aleines, ils se servent d'un certain os fort aigu, qui est au dessus du talon des Elans. Ils n'ont point d'armes à feu, & se servent seulement d'Arcs & de fléches.

Pour faire du feu d'une maniere nouvelle, & qui nous est inconnue, ils prennent un triangle de bois de Cedre d'un pied & demi, dans lequel ils font quelques trous ou fossetes à demi creusées. Ils prennent en suite une baguette, ou petit bâton d'un bois dur. Ils le frottent entre les deux mains le plus fort sur le plus foible dans le trou, qui est commencé dans le bois de Cedre. Ils font tomber par cette frixion une espece de poudre ou de farine qui se convertit en feu. Ils versent en suite cette poudre blanche dans un peloton d'herbes sechées en Automne, & frottant tout cela ensemble, en soufflant sur cette poudre, qui est dans le peloton, le

feu

feu s'allume en un moment.

Quand les Sauvages veulent faire des plats de bois, des écuelles, ou des cueillers, ils accommodent le bois avec leurs haches de Pierre. Ils le creusent avec des charbons de feu, & les raclent ensuite avec des dens de Castor, pour les polir.

Les Nations du Nord, qui ont ordinairement de grands hyvers, se servent de raquettes pour marcher sur la neige. Les Sauvages les font avec des aiguillettes de peau, larges comme de petits rubans, d'une maniere plus jolie que nos raquettes de jeu de Paume. Ces raquettes n'ont point de manches comme celles des tripots. Mais elles sont plus longues & plus larges. Ils laissent dans le milieu une fente de la largeur des doigts des pieds, afin d'être plus libres à marcher avec leurs souliers à la Sauvage. Ils font plus de chemin avec ces raquettes, que s'ils marchoient à l'ordinaire. Sans ces machines ils enfonceroient dans les neiges, qui sont de la hauteur de sept ou huit pieds, & quel-

quelquefois d'avantage pendant l'hyver. Il y en a même en certains endroits auſſi haut,que les plus hautes maiſons de l'Europe, par ce qu'elles ſont pouſſées dans des recoins par le vent, qui les y chaſſe.

Les Sauvages, qui ſont voiſins des Européens, ont à preſent des fuſils, des haches, des chaudiéres, des alênes, des couteaux, des batte-feux, & d'autres inſtrumens comme nous.

Pour ſemer du blé d'Inde ils font des pioches de bois, mais c'eſt faute de pioches de fer. Ils ont des gourdes ou callebaſſes, dans leſquelles ils mettent leurs huiles d'Ours, de chats Sauvages, & de Tourne-ſol. Il n'y a point d'homme, qui n'ait un petit Sac de peau, pour mettre ſon Calumet & ſon tabac. Les femmes Sauvages font des Sacs de blé d'Inde, d'écorce de Tillots, ou de joncs, pour mettre leur blé d'Inde. Elles font auſſi du fil d'Orties, d'écorce de Tillot, & de certaines racines dont je ne ſçai pas le nom. Pour coudre leurs ſouliers à la Sauvage, ils ne ſe ſervent

vent que d'aiguilletes fort minces. Elles font auſſi des nattes de joncs pour ſe coucher, & quand elles n'en ont point, elles ſe ſervent d'écorces d'Arbres. Elles emmaillotent leur enfans comme les femmes d'Europe, avec cette difference pourtant, qu'elles ſe ſervent de bandes de peaux larges, & d'une eſpece de coton, pour empécher; qu'ils ne s'échauſſent trop dans leur maillot.

Elles les attachent ſur une planche aprés les avoir emmaillotez, & cela avec une ceinture de peau paſſée. Enſuite elles attachent cette planche à une branche d'arbre, où à quelque endroit de leurs Cabannes, de ſorte que ces petits ne ſont pas couchez. Ils ſont tout droits, la tête en haut, & les pieds en bas. Et afin que l'urine ne leur faſſe du tort, elles mettent une écorce de boulleau en lieu commode pour cela, afin que l'urine coule comme dans une goutiere, & qu'elle ne touche point au corps de ces enfans.

Ces femmes ont un ſi grand ſoin de leurs

leurs enfans, qu'elles ne s'approchent du tout point de leurs Maris, & qu'elles evitent même leur commerce, jusques à ce que leurs enfans aient atteint l'âge de trois ou quatre ans, & qu'ils se puissent nourrir comme les autres. Parmi les femmes de l'Europe on en use d'une autre maniere, par ce qu'il est aisé de suppléer au defaut des Meres, par le moien du lait de Vaches, ou d'autres animaux domestiques. Mais parmi les Femmes Sauvages on ne nourrit point de ces animaux. Elles fuient donc le commerce des hommes, pendant qu'elles sont nourrisses, par ce que si elles devenoient enceintes, leurs enfans periroient indubitablement, puis qu'à cinq ou six mois par exemple, les enfans ne pourroient point manger de viande boucannée, ou d'autre chose. C'est ce qui les oblige d'en user comme elles font, afin de mettre leurs enfans en état de subsister comme les autres, aprés qu'elles les ont allaitez tout le temps necessaire.

Les Sauvages, qui ont commerce

avec les Européens, commencent à se servir de cremaillieres. C'est un fer plat & delié large de deux ou trois doigts, qui a des dents tout du long, & qui est recourbé en bas. Les femmes le pendent à un bâton de travers, posé sur deux fourches dans leurs Cabannes. Elles s'en servent pour mettre leurs chaudrons ou marmites sur le feu. Mais pour les peuples, qui ne connoissent point les Européens, ils se servent de branches d'arbres pour pendre leurs pots de terre au dessus du feu, afin d'y faire cuire leur viande.

CHAPITRE XXVIII.

Maniere, dont les Sauvages enterrent leurs morts. De leur fête des morts avec quelques reflexions sur l'immortalité de l'Ame.

LES Sauvages ensevelissent leurs morts avec toute la magnificence, dont

dont ils ſe peuvent aviſer, ſur tout ceux de leur parenté, & particulierement les Capitaines, ou les Chefs de leurs familles, ou tribus. Ils les ornent donc de leurs plus beaux atours, & leur peignent le viſage & le corps de toutes ſortes de couleurs. Ils les poſent en ſuite dans un cercueil fait d'écorce d'arbre, dont ils poliſſent fort proprenent la ſuperficie avec des pierres ponces fors legeres. En ſuite ils accommodent le lieu, où ils les veulent enterrer, en maniere de Mauſolée. Ils l'entourent de pieux ou de paliſſades, qui ont douze ou treize pieds de hauteur. Ils y élévent le tombeau à ſept ou huit pieds de haut.

Ces Mauſolées ſont ordinairement placez ſur l'endroit le plus eminent de leurs bourgades. Les Sauvages envoient tous les ans des Ambaſſadeurs chez les Nations, qui leur ſont voiſines pour ſolemniſer la fête des morts. Tous les peuples de l'Amerique Septentrionale n'épargnent rien pour l'honneur de leurs parens & amis decedez, qu'ils

vont

vont pleurer. Ils font des presens considerables parmi eux, de ceintures de porcelaines, de Calumets faits des pierres les plus pretieuses, qu'ils peuvent trouver, en un mot, de ce qu'ils estiment le plus. Ils les donnent aux parens du défunt, pour essuyer leurs larmes. Ils les meinent aux Mausolées en marmottant une espece de prieres, qu'ils accompagnent de larmes & de sanglots en presence des os de ceux, dont ils honorent la memoire, à cause de leurs beaux exploits de paix, ou de guerre.

Ces Sauvages ont des ceremonies particulieres pour les enfans de leurs amis defunts. Quand ils veulent enterrer ces petits, aprés qu'ils sont morts, ils mettent leurs corps dans une couverture ou peau passée bien blanche, en presence de leurs parens. Elle est peinte de plusieurs couleurs. En suite ils les portent, ou les mettent sur une espece de traineaux, pour les aller ensevalir. Mais au lieu de faire des presens aux parens des enfans morts, comme ils en font

aux adultes, ils en reçoivent eux-mêmes pour essuïer les larmes, qu'ils versent en abondance en presence des parens. Les Sauvages ont aussi la coutume de mettre dans le cercueil des Adultes ce qu'ils possedent de plus pretieux, y en eût il même pour deux ou trois cens écus. Ils y mettent encore des souliers de peaux passées, garnis de porc-épic rouge, & noir, un batte-feu, une hache, des colliers de porcelaine, un Calumet, une chaudiere, & un pot de terre plein de sagamité ou bouïllie de blé d'Inde avec de la viande grasse. Si c'est un homme, ils y ajoutent un fusil, de la poudre & des balles. Mais pour ceux, qui n'ont point d'armes à feu, ils se contentent de poser aupres du cercueil un Arc, & des fléches, afin, disent ces pauvres aveugles, que quand ils seront au Païs des Ames & des morts, ils puissent se servir de ces Armes pour la Chasse.

Il m'arriva une affaire sur ce sujet, pendant que j'étois parmi les *Issati Nadouëssans.* Il mourut un Sauvage, qui

avoit été mordu d'un ſerpent ſonnette. Je ne pus lui donner aſſez-tôt d'un remede infaillible, que j'avois toujours avec moi, ſçavoir de l'Orvietan en poudre. Lors que cet accident arrivoit à quelqu'un en ma preſence, je faiſois d'abord quelques ſcarifications ſur la morſure, & j'y jettois un peu de cette poudre. En ſuite j'en faiſois avaler à celui, qui avoit été mordu pour empécher, que le venin ne gagnât le cœur. Ces Barbares avoient un jour admiré, que j'avois gûeri un de leurs guerriers, lequel avoit été bleſſé d'un de ces ſerpens. Ils me diſoient donc, Eſprit, car c'eſt ainſi, qu'ils appellent ordinairement les Européens, nous t'avons cherché à la chaſſe aux lieux, ou tu étois avec les deux autres Eſprits, qui t'accompagnent. Mais nous avons été ſi malheureux, que nous n'avons pu te rencontrer. Ne nous quitte plus deſormais. Nous aurons ſoin de toi. Si tu euſſes été aupres de nous, nôtre guerrier, que tu vois mort, ſeroit encore en état de te faire des feſtins. Il

ſçavoit

ſçavoit tres-bien le métier de ſurprendre, & de tuer nos ennemis. Il nourriſſoit ſes dix femmes par le moien de ſa chaſſe. Il ſeroit encore en état de te faire du bien, ſi tu euſſes été avec nous, par ce que tu l'euſſes empéché de mourir. Tu l'aurois pu faire aiſément, puis que tu as ſauvé la vie à pluſieurs de nos parens. Tu n'aurois pas manqué de rendre cet important ſervice à celui, que nous pleurons ici.

Ces pauvres peuples voians nos manieres d'agir, qu'ils ne peuvent comprendre, croient, que nous ſommes capables de tout faire, & même d'empécher de mourir. Ils avoient ſouvent admiré les effets des remedes, que je donnois à leurs malades pour tacher de les guerir de leurs maladies ſpirituelles en les amenant à la connoiſſance du vray Dieu par les ſoins, que je prenois de leurs corps.

J'admirois, comment ces Sauvages avoient propromeht accommodé ce Mort. Ils l'avoient poſé ſur des Nat-

tes fort jolies, & l'avoient mis en posture de Guerrier, muni d'Arc & de fléches. Ils avoient peint ſon corps de pluſieurs couleurs differentes. On eût dit à le voir, qu'il étoit encore en vie. Ils me dirent, qu'il falloit, que je lui donnaſſe du Tabac de la Martinique, dont j'avois encore quelque peu, pour faire fumer le Défunt. Cela me fournit l'occaſion de leur dire, que les morts ne fument, ni ne mangent au païs des Ames, & que les hommes n'ont plus affaire d'Arcs ni de fléches, par ce que dans le païs, où vont les Ames, on ne va plus à la chaſſe: que s'ils vouloient reconnoitre le grand Capitaine, qui eſt le maître du Ciel & de la terre, ils ſeroient deſormais tellement raſſaſſiez de le voir, qu'ils ne penſeroient plus à la chaſſe, non plus qu'au boire & au manger, par ce que les Ames n'en ont plus de beſoin.

Ces Sauvages ne comprenoient que fort groſſierement, ce que je leur diſois. Je leur preſentay en ſuite deux braſſes de nôtre Tabac noir. Ils l'aiment paſſion-

passionnément. Le leur n'est pas si bien preparé, ni si fort que celui de la Martinique, dont je leur fis present. Je leur fis comprendre, que je le leur donnois pour fumer, & non pas au Mort, par ce qu'il n'en avoit que faire. Quelques uns des Sauvages, qui étoient presens, écoutoient fort attentivement, & fort serieusement, ce que je leur disois de l'autre vie. Ils paroissoient fort aises de m'entendre. Les autres disoient en leur langage, *Tepatouï*, c'est à dire, voila, qui est bien. Cependant ils ne laissoient pas de fumer à bon comte sans se mettre en peine davantage de profiter de mon discours.

Je remarquois, que les larmes, qu'ils versoient pour le défunt, & que les ceremonies, qu'ils prâtiquoient à son égard comme de le frotter d'huile d'Ours, & choses semblables, étoient plus-tôt l'effet de la coutume, & d'une vieille routine, à quoi ils sont accoutumez par des traditions, qui tiennent quelque chose du Judaïsme, que d'aucun attachement, qu'ils eussent pour

tous ces uſages. Je ne deſeſpere pas abſolument du Salut de ces Barbares à l'avenir. Je crois même, que Dieu ſuſcitera des moïens propres à les éclairer des lumieres du Saint Evangile, par ce que cette Sainte Doctrine doit être annoncée à tous les peuples de l'Univers, avant que le Seigneur Jeſus vienne juger les vivans & les morts.

CHAPITRE XXIX.

Des Superſtitions des Sauvages, & de leur créances ridicules.

JE reconnois tous les jours, que tout ce que les hommes ont pu s'imaginer de plus artificieux pour la converſion des infideles, ne ſert de rien, qu'autant qu'il plaiſt à Dieu de benir les entrepriſes, qu'on fait pour cela. Comment croiront ils en celui, dont ils n'ont point ouï parler, dit l'Apôre S. Paul. Comment entendront ils, s'il

s'il n'y a quelqu'un, qui leur préche? Et comment préchera-on, s'il n'y a quelqu'un, qui ſoit envoié? Le ſon des Apôtres eſt allé par toute la terre, & leurs paroles ſe ſont étendues juſques aux bouts du monde. Je ſouhaite avec ardeur, que le ſon des ſucceſſeurs des Apôtres améne à la vie ce grand nombre de Sauvages, que j'ai vus dans mes Voiages. On y travaille depuis long-temps. Cependant on n'y a point fait de progrés conſiderable juſques à preſent, par ce qu'a parler generalement: ces peuples aveugles ſont fort attachez à leurs ſuperſtitions.

Ces Barbares ſont plus ſuperſtitieux les uns, que les autres. Les Vieillards ſur tout, & les femmes ſoutiennent avec une étrange opiniatreté les traditions de leurs Ancêtres. Quand je leur diſois, qu'ils n'avoient point d'eſprit de croire tant de ſonges & de réveries; & qu'ils ne devoient point s'attacher à des folies de cette nature, ils me diſoient, quel âge as tu? Tu ne parois avoir que trente cinq ou quarante ans,

& tu prétens sçavoir mieux les choses, que nos Vieillards? Va, tu ne sçais, ce que tu dis. Tu peux bien sçavoir, ce qui se passe dans ton païs, ajoutoient ces vieux réveurs, par ce que les Anciens te l'ont dit. Mais tu ne peux pas sçavoir, ce qui s'est passé dans le nôtre, avant que les Esprits, c'est à dire les Européens, y fussent venus.

Je repliquois à ces Barbares, que nous sçavions tout par l'Ecriture, que le grand Maître de la vie nous a donnée par son Fils, que ce Fils est mort pour tirer tous les hommes d'un lieu, où ils auroient éternellement brulé, s'il ne fût venu au monde pour nous affranchir du pêché & de la mort: que tous les hommes du monde étoient pêcheurs & coupables en Adam, le premier homme du monde. Ces Sauvages, qui ont le sens commun admirable, m'ont demandé bien des fois, sçaviez vous bien, que nous étions ici, avant que vous autres Esprits ou Européens fussiez venus dans ces païs? On leur répond ordinairement que non.

Tu

Tu n'apprens donc pas tout de l'Ecriture. Elle ne dit pas tout.

Il faut ſans doute bien du temps pour leur faire connoitre la fauſſeté de leurs ſuperſtitions, & il en faut bien davantage pour leur perſuader les veritez de l'Evangile. Il n'y a que Dieu, qui puiſſe les fléchir par l'onction de ſon Eſprit & de ſa grace, pour leur faire connoitre les veritez du Salut. Il ne faut pourtant pas, que les Ouvriers de l'Evangile abandonnent leurs entrepriſes pour cela. Le temps viendra que les hommes préféreront les Interêts de Jeſus-Chriſt, aux leurs. Alors n'y aiant plus qu'un Paſteur, il n'y aura plus qu'une bergerie. Toutes les Nations étrangeres y entreront dans le temps, que Dieu a marqué pour ce grand evenement.

Il y a beaucoup de Sauvages, qui ſe moquent de ce que leurs Anciens racontent Il y en a, qui y ajoutent foi. J'ay déja rapporté les ſentimens, qu'ils ont de leur origine, & de la gueriſon de leurs malades. Ils ont quelque ſen-

timent de l'immortalité de l'Ame. Ils disent même, qu'il y a un païs fort delicieux vers l'Occident, où on fait bonne chasse, & où on tue autant d'animaux, qu'on veut. C'est là, disent ces pauvres aveugles, que vont les Ames. Ils esperent donc de se revoir tous, dans ce lieu là. Mais ils sont bien plus ridicules, en ce qu'ils disent, que les Ames des Chaudieres, des fusils, des batte-feux, & des autres armes, qu'ils mettent pres des sepulcres de leurs morts, s'en vont avec eux pour servir à leur usage dans le païs des Ames, comme ici.

Un jour une fille Sauvage étant morte aprés avoir été baptisée, la Mere vit un de ses esclaves à l'article de la mort. Elle dit, ma fille est toute seule au païs des morts entre les Européens, sans parens & sans amis. Voici le printemps. Il faut donc qu'elle seme du blé d'Inde, & des citrouïlles. Baptise mon esclave, ajouta-elle, avant qu'il meure, afin qu'il aille aussi au païs, où vont les Ames des Euro-

péens aprés leur mort, afin qu'il serve ma fille.

Une femme Sauvage étant à l'extremité, crioit : je ne veux point être baptisée, car les Sauvages, qui meurent Chrêtiens, sont brulez au païs des Ames par les Européens. Quelque Sauvages disoient un jour, que nous les baptisions pour les rendre nos esclaves dans l'autre monde. D'autres me demandoient, s'il y avoit bonne chasse au païs, où je voulois, que leurs enfans moribonds allassent aprés avoir été baptisez. Quand on leur répond, qu'on y vit sans boire ni manger, par ce qu'on y est rassasié en contemplant le grand Maître de la vie, je ne veux donc pas y aller, disent ils, par ce que je veux manger. Si on ajoute, qu'ils n'auront pas besoin de se nourrir, ils mettent la main sur la bouche par admiration, & disent, tu es un grand menteur. Est ce qu'on peut vivre sans manger.

Un Sauvage nous raconta un jour cette histoire. Un de nos Vieillards,

dit il, étant mort, & étant parvenu au païs des Ames, il y trouva d'abord des Européens, qui le careſſérent, & lui firent fort bonne chére. En ſuite il arriva au lieu, où ſont les Sauvages, qui le reçurent auſſi tres-bien. Il y avoit donc tous les jours des feſtins, auſquels les Européens étoient fort ſouvent invitez, par ce que là il n'y a jamais de guerres, ni de querelles. Aprés que ce Vieillard eût admiré tous ces païs, il revint, & raconta toutes ſes avantures à ceux de ſa Nation. Nous demandames à ce Sauvage, s'il croioit cela. Il répondit, que non : que leur Anciens l : diſoient: mais qu'ils mentoient peut être.

Ces peuples admettent quelque ſorte de genie en toutes choſes. Ils croient tous un Maître de la vie. Mais ils en font diverſes applications. Quelques uns ont un corbeau decharné, qu'ils portent toujours avec eux, & qu'ils diſent être le maître de leur vie D'autres ont un hibou, & d'autres enfin un os, un coquillage de Mer, & autres choſes

choſes ſemblables. Quand ils entendent crier un Hibou, ils tremblent, & en tirent un mauvais augure. Ils ont beaucoup de créance pour leurs ſonges. Ils entrent dans leurs étuves afin d'avoir du beau temps pour la chaſſe du Caſtor, & pour tuer des bêtes fauves à la chaſſe. Ils ne donnent pas les os des Caſtors, ni des Loutres à leurs chiens. Je leur en ai demandé la raiſon. Ils m'ont répondu, qu'il y avoit un *Otkon* ou Eſprit dans le bois, qui le diroit aux Caſtors, & aux Loutres, & qu'aprés cela ils n'en prendroient plus. Je leur demandai, ce que c'étoit que cet Eſprit. Ils me répondirent, que c'étoit une femme, qui ſçavoit tout, & qui étoit la maitreſſe de la chaſſe. Il faut toujours remarquer, comme je l'ai dit, que la plus part ne croient pas tout cela.

Pendant que j'étois en Miſſion au Fort de Frontenac, une femme Sauvage s'étoit empoiſonnée dans les bois par accident. Les Chaſſeurs la rapporterent, dans ſa Cabanne, & je la fû voir

aprés qu'elle fût morte. Je les entendis causer aupres du corps mort. Ils disoient donc, qu'ils avoient veu sur la neige les traces d'un serpent, qui étoit sorti de la bouche de cette femme. Ils faisoient ce reçit fort serieusement. Pendant qu'ils raisonnoient ainsi, une vieille femme fort superstitieuse dit, qu'elle avoit veu l'Esprit, qui l'avoit tuée, passer pres d'elle.

J'ai veu un garçon d'environ dix huit ans, qui s'étoit mis dans l'esprit, qu'il étoit fille. Il s'attacha tellement à cette fantaisie, qu'il agissoit en toutes chose sur ce pied-là. Il s'habilloit comme les filles, & faisoit les mêmes ouvrages qu'elles. Un Sauvage, que nous avions attiré dans le Fort, & qui étoit Chef de son village, me dit un jour, qu'*Onontio*, qui est le nom, qu'ils donnent au Gouverneur general du Canada, c'étoit le Comte de Frontenac en ce temps-là, arriveroit ce jour là, à l'heure, que le soleil seroit en un tel endroit. Cela arriva precisément, comme il l'avoit dit. Ce même Vieillard,

lard, qu'on appelloit *GanneouſeKaera*, c'eſt à dire le Barbu, étoit le ſeul de tous les Sauvages, à qui j'aie veu de la Barbe. Ordinairement les peuples de l'Amerique Septentrionale s'arrachent tout le poil, lors qu'il eſt encore follet, & c'eſt pour cela, qu'ils n'ont point de barbe. J'avoüe, que je ne ſçavois que dire, lors que je vis le Comte de Frontenac arrivé. Cet homme n'en avoit appris aucune nouvelle de perſonne. Il me dit ſeulement, lorsque je lui demandai, comment il l'avoit ſçeu, qu'il l'avoit appris d'un Jongleur, qui ſe méloit de predire l'avenir. Mais comme je l'ai déja dit, les Sauvages s'attachent fort à leurs ſonges. Cependant leurs predictions ſont plustôt l'effet du hazard, que d'aucun commerce, qu'ils aient avec le Demon.

CHA-

CHAPITRE XXX.

Des obſtacles, que l'on trouve à la converſion des Sauvages.

ON trouve pluſieurs obſtacles dans les Sauvages mêmes, qui les empêchent de ſe convertir. Mais en general, la difficulté vient de l'indifference, qu'ils ont pour toutes ſortes de choſes. Quand on leur parle de la Création du Monde, & des Myſteres de la Religion Chrétienne, ils diſent que nous avons raiſon, & ils applaudiſſent en general à tout ce que nous leur diſons ſur la grande affaire du Salut. Ils croiroient commettre un grand outrage, s'ils faiſoient paroitre le moindre ſoupçon d'incredulité à l'égard, de ce qu'on leur propoſe. Mais aprés avoir approuvé tous les diſcours, qu'on leur fait ſur ces matieres, ils pretendent, que nous devons avoir de nôtre côté toute la déference poſſible, pour les contes, & pour tous les raiſonnemens, qu'ils

qu'ils nous font, touchant ce qui les regarde. Et quand nous leur répondons, que ce qu'ils nous disent, n'est pas veritable, ils repliquent, qu'ils ont acquiescé à tout ce que nous leur avons dit, & que c'est manquer d'esprit, que d'interrompre un homme, qui parle, & de lui dire, qu'il avance des choses fausses. Voila, qui est bien, disent ils. Tout ce que tu nous as appris touchant ceux de ton païs, est comme tu l'as dit. Mais il n'en est pas de même de nous, qui sommes d'une autre Nation, & qui habitons les terres, qui sont au deça du grand Lac.

Le second obstacle à la conversion des Sauvages vient de leur grande superstition, comme nous l'avons déja insinué.

Le troisiéme consiste en ce qu'ils ne sont pas sedentaires. Pendant que j'étois au Fort de Frontenac, le Pere Luc Buisset & moi avions été occupez pendant une grande partie de l'année à apprendre à plusieurs enfans Sauvages nos prieres ordinaires, & même à lire en

leur langue Iroquoiſe. Leurs Parens aſſiſtoient au ſervice, qui ſe faiſoit dans la Chapelle. Ils levoient les mains au Ciel, ſe mettoient à genoux, ſe frappoient la poitrine, & demeuroient dans un grand reſpect en nôtre preſence. Ils paroiſſoient même touchez de nos Ceremonies. Mais ils en uſoient de la ſorte, par ce qu'ils croioient nous faire plaiſir, & au reſte leur but étoit en cela, d'avoir quelques preſens des Européens.

Mais quand même ils auroient quelque loüable deſſein en cela, ils y renonceroient bien-tôt, par ce qu'ils ne s'arrêtent dans leurs villages que pendant qu'il faut ſemer ou recueillir le blé d'Inde, ce qui dure peu. Tout le reſte de l'année ſe paſſe à la guerre ou à la chaſſe. Alors ils emmenent leurs familles avec eux, & ſont abſens de cette maniere, pendant huit ou neuf mois. Leurs enfans donc, qui ont commencé à apprendre quelque choſe, oublient tout ce qu'on leur avoit enſeigné, & reprennent leurs ſuperſtitions,

& leurs manieres ordinaires de vivre. D'ailleurs les Jongleurs, & les vieux Sauvages ſuperſtitieux attachez, comme ils ſont, à leurs intereſts, tachent malignement de porter leurs gens à nous haïr, de peur qu'ils n'ajoutent foi à ce que nous tachons de leur enſeigner.

Les Marchans, qui traitent ordinairement avec les Sauvages dans le deſſein de profiter de leur trafic, ſont ſouvent cauſe du peu de progres, qu'on fait dans la converſion de ces peuples. Il y a longtemps, que St. Auguſtin a dit en parlant d'eux, *continua eſt in illis meditatio doli, & tritura mendacii.* Ils ne penſent qu'à tromper & qu'à mentir pour devenir riches en peu de temps, & pour ſe defaire de leurs marchandiſes avantageuſement. Il n'y a point de ſtratagêmes, qu'ils n'emploient pour avoir les pelleteries des Sauvages à bon prix. On les voit ſe ſervir de menſonges & de fraudes, pour debiter leurs effets, & pour y gagner au double, s'ils peuvent. Cela ſans dou-

te

te eſt capable d'élogner l'eſprit des Sauvages d'une Religion, qu'ils voient accompagnée de tant de fourbes & d'artifices par ceux, qui en font profeſſion.

On peut dire auſſi, qu'il y a quelques Miſſionaires, qui ſont cauſe en partie du peu de progres, que la predication de l'Evangile fait ordinairement parmi ces Barbares. Il eſt difficile d'apprendre leurs langues, par ce qu'elles ſont fort differentes les unes des autres, & qu'elles n'ont point de rapport entr'elles. Il faut donc bien du temps pour leur inſinuer nos Myſteres, & à moins que le Saint Eſprit n'agiſſe extraordinairement pour leur converſion, il y a peu de fruit à eſperer des Miſſions parmi ces peuples Sauvages.

D'ailleurs les differentes methodes, dont on ſe ſert pour les inſtruire contribue beaucoup à retarder leur converſion. Les uns veulent commencer par la partie animale. Les autres par la ſpirituelle. Il y a de la diverſité de créances parmi les Chrêtiens. Chacun abonde

abonde en ſon ſens, & croit, que ſa foi eſt la plus pure, & ſa methode la plus aſſurée. Afin donc de reüſſir parmi ces peuples, il faudroit de l'uniformité dans la créance, & dans la maniere de les enſeigner, comme il n'y a qu'une verité, & qu'un Redempteur. De la vient auſſi, que ces peuples voiant tant de difference dans la foi des Chrêtiens, & dans leur methode d'enſeigner, ils ne ſçavent à quoi s'en tenir, & cela ſans doute les retient dans leur ignorance, & dans leur aveuglement ordinaire.

Je mets bien de la difference entre le zele, & les travaux infatigables des Miſſionaires, & les pretendus ſuccés, que l'on croit avoir eus, & dont on ſe vante dans le Monde. Ceux, qui ſont abſolument degagez de l'amour des biens temporels, & qui ont été en Miſſion parmi les peuples de l'Amerique meridionale, ont fait ſans doute de grands progres dans ces pays-là. On voit quarante ou cinquante provinces de nôtre ordre, où le ſervice public ſe fait. Ils

ſont en poſſeſſion d'y annoncer hautement l'Evangile aprés y avoir détruit l'idolatrie, & les ſuperſtitions abominables, qui y regnoient auparavant.

Mais il faut avoüer, que ceux, qui ont travaillé dans l'Amerique Septentrionale, n'ont pas fait les mêmes progrés. Il ſe ſont appliquez à humaniſer ces peuples Barbares, & à les rendre ſuſceptibles de quelque police. Ils ont arrêté autant qu'ils ont pu leurs ſaillies brutales. Ils ont même taché de les deſabuſer de leurs anciennes ſuperſtitions. C'eſt ainſi, qu'ils ont travaillé à preparer les voies du Seigneur. Cependant il faut avoüer, qu'ils n'ont fait que tres-peu de progrés. Ces Nations Barbares par je ne ſçai quelle fatalité d'intereſt ſont encore preſque auſſi Sauvages, & auſſi attachées à leurs anciennes maximes, à leurs uſages profanes, à la gourmandiſe, à l'orgueil, à la médiſance, à la cruauté, & à mille autres vices abominables, qu'on cherche encore aujourdhui quelques ſentimens d'humanité parmi eux, & ſur tout

parmi

parmi les *Iroquois*, où j'ai demeuré assez long temps.

Ces peuples sont encore, ce qu'ils étoient il y a quarante ans & plus. Et cependant on a publié plusieurs livres, qui traitoient des grandes conversions, qui s'étoient faites, disoit on, parmi les Iroquois & les *Hurons*. On assuroit, en ce temps-là, que ces Barbares avoient bâti autant d'Eglises & de Chapelles, qu'ils en avoient détruit auparavant, & on disoit, que ces Philistins indomptables avoient fait de tres grands progres dans la foi. Cependant l'experience fait voir encore aujourdhui, que ces peuples sont les mêmes, qu'ils ont été de tout temps, fiers, cruels, & sur tout ennemis des bonnes maximes du Christianisme.

Je ne pretens pas nier ici, que les Missionaires n'ajent rempli fidelement tous les devoirs de leur Ministere. Je veux bien croire, que rien n'a manqué a l'instruction des Sauvages, soit du côté du zele, soit du côté de l'assiduité, avec laquelle ils y ont travaillé. Mais en-

enfin la ſemence de la parole eſt tombée dans une terre ingrate & ſterile, ſur le chemin, ou parmi les épines. Que ſi ces peuples rejettent la lumiere, & le Salut, qu'on leur offre, au moins eſt il evident, qu'ils ſont rendus inexcuſables par là, & que Dieu eſt juſtifié dans la condamnation de ces peuples Barbares.

Quoi qu'il en ſoit, c'eſt toujours beaucoup, que l'on baptiſe des enfans, & quelques adultes moribonds, qui le ſouhaitent. C'eſt là, ce ſemble, un gain ſeur pour l'éternité. Mais pour ceux, qui ſont en ſanté, le nombre des convertis eſt fort peu conſiderable. Celui de ceux, qui perſeverent dans la Religion Chrêtienne, eſt encore beaucoup plus petit, ſur tout ſi on a égard aux travaux d'un grand nombre d'ouvriers, qui s'emploient aux Miſſions depuis ſoixante ou quatre vingts ans. Mais enfin les ſoins & même le ſacrifice entier de la vie d'un Miſſionaire ſeroient hereuſement recompenſez, s'ils avoient eu la gloi-

re

re de convertir & de Sauver une ſeule Ame.

La fonction la plus aſſurée des Miſſionaires conſiſte à adminiſtrer les Sacremens à ceux, qui vont en traite parmi les Sauvages. Auſſi eſt il vray de dire, que dés que les pelleteries & les Caſtors commencent à manquer parmi les Sauvages, les Européens s'en retirent, & ne ſe trouvent point parmi eux. C'eſt la reproche, que les Sauvages firent un jour en preſence de Monſieur le Comte de Frontenac, étant même en plein Conſeil aux trois Rivieres en Canada à quelques Miſſionaires, qui n'étoient point de nôtre Ordre de St. François. Tout le temps, que nous avons eu des Caſtors, & des pelleteries, dit un Capitaine Sauvage, celui, qui nous faiſoit la priere, étoit avec nous. Il inſtruiſoit nos enfans, & leur apprenoit les prieres, & le Catechiſme. Il étoit inſeparable de nous, & nous faiſoit l'honneur d'aſſiſter quelquefois à nos feſtins. Mais quand nos marchandiſes ont été épuiſées, ces Miſ-

M ſio-

ſionaires ont cru, que leur preſence étoit inutile parmi nous.

Auſſi eſt il vray de dire, que la pluspart des Miſſions, qu'on avoit établies depuis quarante ans, ont ceſſé & ne ſubſiſtent plus anjourdhui. Temoins celles de la grande Baye du Fleuve St. Laurent, de Riſtigouche, de *Nipiſiguit*, de *Miskou*, Cap-breton, Port-roial, de la Riviere du Loup, du Cap de la Magdeleine, des trois Rivieres, & pluſieurs autres, qui étoient établies chez les *Hurons* au haut de ce Fleuve. Ceux, qui étoient Miſſionaires en ces quartiers là, ont trouvé bon de les quitter, & d'abandonner même Tadouſſac pour s'établir à *Chigoutimi*.

Si Dieu me conſerve la ſanté & la vie, je pourray bien faire connoitre dans un troiſiéme Tome quelques autres obſtacles plus conſiderables, qui s'oppoſent à la propagation de l'Evangile parmi les Sauvages de l'Amerique. Je diray ſeulement ici, que quand on veut s'emploier utilement aux fonctions de ce pénible miniſtere, il faut fouler

aux

aux pieds les richesses du monde ; & se contenter d'une subsistence mediocre, selon qu'en effet l'Apôtre nous ordonne, de mépriser les biens de la terre. Ce seroit là sans doute un moien propre à gagner les Sauvages, & à les attirer à Jesus-Christ. Mais j'aurai peut être occasion de parler ailleurs de ce sujet.

CHAPITRE XXXI.

Manieres barbares & inciviles des Sauvages.

LEs Sauvages se soucient fort peu des civilitez de nôtre Europe. Ils se mettent même à rire, quand ils voient nos gens occupez à s'en faire l'un à l'autre. Lors qu'ils arrivent en quelque lieu, ils ne saluent presque jamais ceux, qui y sont. Ils demeurent accroupis, & ne saluent, ni ne regardent personne, quoi qu'on les vienne voir. Ils entrent par fois dans la premiere Ca-

banne, qu'il trouvent, ſans dire un mot. Ils prennent place, où ils peuvent, & allument en ſuite leur pipe ou leur Calumet. Ils fument ſans rien dire, & puis s'en vont tous de même.

Lors qu'ils entrent dans nos maiſons bâties & meublées à l'Européenne, ils prennent la premiere place. S'il y a une chaiſe au milieu du foïer, ils s'en ſaiſiſſent, & ne ſe levent jamais pour qui que ce ſoit, quand bien même ce ſeroit un Prince ou un Roi. Ils font autant de cas de leurs perſonnes, que du plus grand, & du premier homme du monde.

Dans les terres du Nord les hommes & les femmes Sauvages ne cachent, que ce que la pudeur ne permet pas de montrer. Tous le reſte de leur corps eſt nud. Les Sauvages du Sud ſont abſolument nuds, ſans en avoir aucun ſentiment de honte. Ils lachent leurs vens devant tout le monde, ſans aucun Scrupule, & ſans ſe ſoucier de perſonne. Ils traitent leurs Anciens avec beaucoup d'incivilité, lors qu'ils ſont

hors

hors du Conseil. Leurs discours ordinaires, tant des hommes que des femmes mêmes, ne sont que des saletez & des vilanies perpetuelles.

Pour ce qui est du commerce, que les hommes ont avec leurs femmes, ils se cachent ordinairement. Cependant ils prennent par fois si peu de precautions à cet égard, qu'ils y sont souvent surpris. D'ailleurs les Sauvages n'observent aucune des regles de cette honeteté naturelle, que l'on voit en usage parmi les Européens entre les personnes des deux sexes. On ne leur voit pratiquer aucune des caresses, ni des manieres d'agir, qui sont ordinaires parmi les personnes de l'Europe. Tout s'y passe grossierement & avec beaucoup de brutalité.

Ils ne lavent jamais leurs plats de bois ou d'écorce, leurs écuelles, ni leurs cueilleres. Quand les femmes Sauvages ont nettoié leurs petits enfans avec les mains, elles les essuient fort superficielement à un morceau d'écorce, aprés quoi, elles touchent sans façon la

viande, qu'elles mangent. Cela m'a fait ſouvent de la peine, juſqu'a m'empêcher de manger avec ces gens dans la Cabanne, où on m'avoit invité. Ils ne ſe lavent preſque jamais les mains ni le viſage.

Les enfans reſpectent fort peu leurs Peres & Meres. Il leur arrive même ſouvent de les battre, ſans qu'on les en chatie, par ce, diſent ils, que les coups les rendent timides, & les empêchent d'être bons ſoldats. Ils mangent quelquefois en reniflant & en ſoufflant comme des bêtes. Si tôt que des hommes ſont entrez dans une Cabanne, ils ſe mettent à fumer. S'ils trouvent un pot couvert, ils ne font point de difficulté de le découvrir pour voir, ce qui eſt dedans. Ils mangent dans le plat, où leurs chiens ont mangé, ſans le nettoïer. Lors qu'ils mangent de la viande graſſe, ils frottent leurs mains à leurs viſages & à leurs cheveux: pour les nettoïer. Ils lachent des vens par la bouche à tous momens.

Ceux qui ont troqué des chemiſes

avec les Européens, ne les lavent jamais. Ils les laiſſent ordinairement pourrir ſur leurs dos. Ils coupent rarement leurs ongles. Ils ne lavent preſque jamais la viande, qu'ils veulent cuire. Leurs Cabannes dans le Nord ſont ordinairement fort ſales Je fus ſurpris un jour de voir une fort vieille femme, qui mordoit les cheveux d'un enfant, & qui en mangeoit les poux. Les femmes n'ont point de honte de lacher leur eau devant tout le monde. Au reſte elles feroient une lieüe de chemin dans les bois, pour décharger leurs ventres, plutôt que de s'expoſer à la vüe du monde. Quand les enfans ont piſſé ſur leurs couvertures, elles jettent leur urine avec les mains. On voit ſouvent ces peuples manger couchez comme les chiens. En un mot : ils ne ſe gênent en rien du monde, & agiſſent en toutes choſes fort brutalement.

Avec tout cela on ne laiſſe pas de trouver parmi eux pluſieurs choſes honêtes & bien-ſeantes. Lorsque quelqu'un entre dans leurs Cabannes, pen-

dant qu'ils mangent, ils lui presentent ordinairement leurs plats pleins de viande, & on leur fait un fort grand plaisir, quand on mange tout ce qu'ils donnent. Ils aimeroient mieux être deux jours sans vivres, que de vous laisser sortir sans vous presenter de bon cœur tout ce qu'ils ont. Si par hazard les portions sont distribuées, lors qu'on arrive, la femme, qui fait cette distribution, trouve le moien d'accommoder les choses de telle maniere, qu'elle en donne à ceux, qui surviennent.

Quelques Sauvages nous presentoient les Nattes les plus propres, & la plus belle place de la Cabanne, quand nous leur rendions visite. Ceux, qui ont frequenté parmi les Européens, nous saluent, quand ils nous rencontrent. C'est aussi la coutume de ces peuples, quand ils ont reçu quelque present, d'en renvoier chez ceux, qui le leur ont fait.

Encore qu'ils en usent fort incivilement à l'égard de leurs Anciens, ils ont pourtant beaucoup de respect, & de

de deference pour leurs Conseils. Ils les suivent exactement, & avoüent, que leurs Vieillards ont plus d'experience, & sçavent mieux les affaires qu'eux. Si un Ancien avoit dit à un jeune homme, en presence des autres, par maniere de reproche : tu n'as point d'esprit, il iroit s'empoisonner à l'heure même, tant ils sont sensibles & delicats. Dans les assemblées, qui se font pour deliberer des affaires, les jeunes gens n'oseroient se donner la liberté de parler à moins qu'ils ne soient interrogez.

Dans leurs festins ils distinguent souvent les plus considerables d'avec les autres. Ils leur donnent la tête entiere de la bête, qu'on a tuée, ou la plus considerable portion de ce qui est preparé. Jamais ils ne mangent dans un même plat, à moins qu'ils ne soient en guerre, parce qu'alors ils ne gardent pas tant de mesures. Ils se font des presens les uns aux autres, & se traitent aussi reciproquement. Ils ont encore une grande déference pour les Vieillards, en ce qu'ils leur laissent tout

le Gouvernement des affaires, par ce que cela passe pour honorable parmi eux.

Il y en a, mais peu, qui nous saluent à la maniere d'Europe. J'ai connu un Sauvage, qui s'appelloit *Garagontié*, c'est à dire le Soleil, qui marche. Il haranguoit un jour devant Monsieur le Comte de Frontenac, & à toutes les fois, qu'il recommençoit un nouveau discours, il ôtoit son bonnet, & prononçoit sa harangue en Orateur. Un autre Capitaine des *Hoïogoins* voiant une petite fille, qu'il avoit donnée au Comte de Frontenac pour être instruite, lui dit fort civilement, *Onnontio*, c'est ainsi, qu'ils appellent le Gouverneur du Canada, & ce mot signifie une belle montagne, tu es le maître de cette fille. Fais en sorte qu'elle apprenne à bien lire, & à bien écrire. Quand elle sera plus grande, tu me la rendras, ou tu la prendras pour ta femme. Ce qui fait voir, que les Iroquois s'estiment autant que les plus grands personnages du monde.

J'ay

J'ai connu particulierement un autre Iroquois, qui s'appelloit *Atreouati*, c'est à dire: la grande gueule. Cet homme mangeoit comme les Européens. Il lavoit ses mains dans un bassin avec le Gouverneur. Il se mettoit à table le dernier, deplioit sa serviete fort proprement, & mangeoit avec la fourchete. En un mot il faisoit comme nous. Mais souvent il le faisoit par malice, ou par singerie pour avoir quelque present du Gouverneur. Cet homme étoit extremement fin & rusé. Le Comte de Frontenac avoit cette complaisance pour les Sauvages, qu'il vouloit menager, par ce qu'il sçavoit, que les Iroquois sont les plus redoutables ennemis, que les François puissent avoir dans toute l'Amerique Septentrionale.

CHAPITRE XXXII.

De l'humeur indifferente des Sauvages.

GEneralement parlant: tous les Sauvages des Nations, que j'ai frequentées dans l'Amerique Septentrionale, ont une extreme indifference pour toutes choses. Ils ne sont attachez à quoi que ce soit, & ne tiennent conte de ce qu'ils ont de plus pretieux. Ils le regardent toujours comme étant fort au dessous d'eux, & quand ils auroient cent mille écus, ou chose qu'ils estimeroient autant, ils la donneroient pour avoir ce qu'ils souhaitent, & s'en deferoient sans peine. Je puis dire pourtant, que de toutes les Nations de l'Amerique, il n'y en a point de plus indifferente, que les *Iroquois*. Ils se croient les maîtres des autres peuples, & ont été assez hardis, pour declarer plusieurs fois la guerre aux François, qui sont en Canada. Ils en seroient même

me venus à bout autrefois, s'ils avoient connu leurs forces.

Cependant leur indifference pour toutes choses, soit pour la paix, soit pour la guerre, les a souvent portez à faire des paix fourrées avec les Canadiens. Au reste ils sont persuadez, qu'a moins qu'on n'envoie de grands renforts de troupes à ces gens là, ils les detruiront absolument, quand ils voudront, & ruineront le commerce, qu'ils ont avec eux. Quelques efforts que l'on emploie contr'eux, jamais leurs ennemis ne les extermineront, & ne pourront se dédommager des frais, qu'il faudra faire pour cela. Il n'y a que des coups à gagner avec eux, & on a bien de la peine de se garentir de leurs trahisons. On ne peut faire que de tres petits butins sur eux.

Leur indifference est telle, qu'on ne voit rien de semblable sous le ciel. Ils ont une grande complaisance pour tout ce qu'on leur dit, & font fort serieusement en apparence, tout ce qu'on leur prie de faire. Quand nous leur

disions, prie Dieu avec moi, mon frere, ils le faisoient d'abord, & répondoient mot à mot selon les prieres, qu'on leur avoit appris dans leur langue. Mets toi à genoux. Ils s'y mettoient. Ote ton bonnet, ils l'otoient. Taistoi, ils se taisoient. Ne fumes point, ils cessoient aussi-tôt. Si on leur disoit: écoûte moi, ils écoutoient fort tranquillement. Si on leur donnoit quelques images, un Crucifix, ou des Chapelets, ils s'en servoient comme de bijoux pour s'orner, de même, que si c'eût été de la rassade ou de la porcelaine. Quand je leur disois: c'est demain le jour de Dimanche, ou de la priere, ils me répondoient, *Niaouä*, voila qui est bien. J'en suis content. Je leur disois quelquefois, promettez au grand Maître de la vie, de ne vous plus enyvrer, ils répondoient *Netho*, ouï, je vous le promets, je ne feray plus de folie. Cependant dès qu'ils avoient de l'eau de vie, ou d'autres boissons fortes, qu'ils troquoient contre les François, les Anglois, ou les Hollan-

landois, avec lesquels ils font commerce de pelleteries, ils recommençoient tout de nouveau à s'enyvrer, comme si de rien n'étoit.

Quand je leur demandois, s'ils croioient au grand Maître de la vie, du ciel & de la terre, ils disoient qu'ouï. Cependant les femmes Sauvages, que quelques Missionaires ont baptisées, & qui se sont mariées en suite en face d'Eglise avec des François du Canada, quittent souvent leurs maris, & en prennent d'autres, disant qu'elles ne sont pas soumises aux Loix des Chrêtiens, & qu'elles ne se marient qu'à dessein de demeurer avec le Mari, qu'elles prennent tout le temps qu'ils s'accorderont bien ensemble, qu'elles ont au reste la liberté toute entiere de changer.

Il faudroit absolument travailler à policer toutes ces Nations, avant que de leur faire embrasser le Christianisme. Tout le temps qu'on ne les aura pas mises sous le joug, on travaillera avec tres peu de succes aux conversions, à moins que Dieu par une grace particu-

liere, ne fasse quelque miracle en faveur de ces peuples. Voila ce que je puis dire sur ce sujet fondé sur l'experience, que j'en ai aussi bien que plusieurs autres Recollects, qui ont été avec moi dans l'Amerique. Mais c'est de quoi je pourray donner une plus grande connoissance dans un troisiéme Tome. Au reste ce que j'en ai dit franchement, n'a point été en vue d'offenser qui que ce soit. J'ay seulement eu dessein d'écrire la verité.

CHAPITRE XXXIII.

De la beauté, & de la fertilité du Païs des Sauvages. Que l'on peut aisément établir de puissantes Colonies au Nord & au Sud.

AVant que d'entrer dans le détail des païs charmans, qui sont au Nord & au Sud de l'Amerique Septentriona-le

le, il est bon de dire deux mots des terres du Nord, afin qu'on puisse reconnoitre par là, qu'il seroit fort aisé, d'y établir de puissantes Colonies.

Il faut avoüer, qu'il y a de vastes forêts à defricher, depuis le Canada, jusques aux terres de la Louisiane, le long du Fleuve Meschasipi. Ainsi on seroit obligé d'emploïer bien du temps, à cette entreprise. Mais on sçait, que tous les nouveaux établissemens donnent de l'ouvrage. Cependant on y fait des progres considerables, quand on les a bien commencez, & qu'on en vient à une fin heureuse aprés avoir bien travaillé.

On a tiré de grands avantages autrefois, & on en tire encore aujourdhui de fort considerables de la pêche des poissons, dont on séchoit une partie, par ce qu'on en faisoit un grand commerce dans les païs chauds. Et cela montoit au siécle passé à plus de mille ou douze cens Vaisseaux. Le grand Banc de terre neuve, les bancs voisins, les Isles voisines, le Cap Breton, l'Isle per-

percée & l'Acadie, ſont les plus abondans du monde pour la pêche. Je ne parle pas ici de la pêche du Nord, que la France prétend lui appartenir par le titre des premiers poſſeſſeurs. Ces pêches étoient des mines intarriſſables pour le Roïaume, qu'on n'auroit pû même lui ôter, ſi on avoit ſoutenu tout cela par de bonnes Colonies. Pluſieurs Vaiſſeaux peuvent aller tous les ans du Roiaume à la pêche des Marſoïns, des Baleines, & des Loups-marins, dont on peut tirer pluſieurs barriques d'huile, propres aux manufactures domeſtiques, dont on pourroit même tranſporter une partie dans les païs étrangers.

On ſçait, que le ſeul commerce de la pêche, qui ſe fait ſur les Côtes du Canada, ſont la cauſe des premiers établiſſemens conſiderables, que l'on a fait dans ces endroits de l'Amerique. Il eſt vrai, que l'on n'avoit pas encore eu le temps, ni le moien de ſonder le Païs, pour reconnoitre, s'il y avoit des Mines. Cependant on y avoit trouvé

de l'étain, du plomb, du cuivre, & du fer, en plusieurs lieux, & on en découvrira sans doute dans la suite, si on a le loisir d'y penser. D'ailleurs le pays est fort propre à fournir les bois necessaires pour faire valoir les mines, qu'on y trouvera, à cause des grandes forêts, qui y sont. Il y a plusieurs endroits où on trouve une espece de marbre bâtard, & de grandes mines de charbon de terre, propres pour les forges, & on y a encore un certain plâtre, qui ressemble assez à de l'Albâtre.

Plus on avance dans le Païs, & plus on trouve de belles forêts pleines d'arbres gommeux, propres à faire le Goudron des Vaisseaux, des mats de navires, des pins, des sapins, des Cedres, & des Erables, propres à toutes sortes d'ouvrages, & sur tout à construire des Vaisseaux. Pour ce qui est des Armées navales, qu'on y pourroit former, les Matelots pourroient y avoir de l'emploi en tout temps, & y trouver facilement les moiens d'y entretenir leurs familles. Ils se façonneroient

même

même encore davantage à la Mer par le commerce, & la navigation de l'Occident, par ce qu'on y Voiage beaucoup plus que dans l'Orient, & que le nombre des Vaisseaux y est plus grand.

Au commencement de l'établissement qu'on fît d'une Colonie dans le Canada, elle retiroit tous les ans cent mille écus de profit, sans y comprendre le gain des particuliers. En 1687. cette somme avoit triplé, & au delà en pelleteries, dont les Vaisseaux de retour étoient chargez. Et quoi qu'on les aille chercher beaucoup plus loin, qu'au commencement, c'est pourtant un commerce, qui ne tarira jamais, comme nous l'avons observé par les grandes découvertes, que nous avons faites.

Il est certain, qu'il n'y a point de Nations dans l'Europe, qui aient tant de panchant pour les Colonies, que les Anglois & les Hollandois. Le genie de ces peuples ne leur permet pas de demeurer inutiles dans leurs maisons. Ainsi

les vaſtes contrées de l'Amerique, dont j'ai fait la deſcription, pourront faire deſormais l'ame de leur commerce. Les particuliers, qui l'entreprendront ſans intereſſer leur païs, ne manqueront pas d'y reüſſir. Ils pourront aiſément contracter des alliances avec les Sauvages, & les humaniſer. Les Colonies, qu'ils y établiront, ſeront bien-tôt peuplées, & ſe fortifieront dans ces lieux là avec une dépenſe mediocre. Ils ſe contententeront d'un gain mediocre dans les commencemens. Mais dans la ſuite, ils feront de grands profits par le moien du commerce conſiderable, qu'ils établiront en ce pays là.

On trouve en Angleterre, & en Hollande un fort grand nombre de marchandiſes, & de manufactures de toutes ſortes, qui ne peuvent pas ſe debiter, ni ſe conſumer ſur les lieux. On établiroit donc davantage le commerce, & on le rendroit plus grand en tranſportant ces choſes dans l'Amerique, où on en pourroit faire un prodigieux débit. Et par là, on reconnoitroit encore

re mieux, qu'on n'a fait jusques à present, les merveilles de la Providence, qui n'a pas voulu, que tous les païs du monde fussent également fournis de toutes choses, afin d'entretenir la societé, la communication, & le commerce entre les differentes Nations de Univers, & de faire porter par ce moien les veritez de l'Evangile par toute la terre, & de rendre les divers peuples, qui sont répandus de côté & d'autre, participans du salut, & de la redemption, qui nous est acquise par nôtre Seigneur Jesus.

C'est quelque chose de grand & de glorieux, de gagner des batailles, & de domper des sujets rebelles. Mais il est certain, qu'il est infiniment plus glorieux de gagner les ames à Jesus Christ, en les tirant de leur profonde ignorance, & de leur aveuglement naturel. Et je puis dire, que le principal but, que je me propose en publiant cette grande Découverte, est d'animer les Chrêtiens à étendre le Roiaume du Seigneur, à attirer les peuples Barbares à l'Evangile

gile pour aggrandir ſon empire, & contribuer par là au ſalut de tant de pauvres peuples, qui ont tant de beſoin d'être inſtruits & éclairez.

Il eſt certain, pour revenir au commerce, que les pelleteries, qu'on peut avoir dans le Nord, ſont capables de faire faire de tres grands profits. On y trouve des peaux d'Elans, ou d'Orignaux, comme on les appelle dans le Canada, des Ours, des Caſtors, des Loups cerviers, des Renards noirs, qui ſont d'une beauté merveilleuſe, & qui ont valu autrefois cinq ou ſix cens frans, à cauſe de leur rareté, des Renards communs, des Loutres, des Martres, des Chats Sauvages, des Chevreüils, des Cerfs, des Porc-épics, des Coqs d'Inde, qui ſont d'une groſſeur extraordinaire, des Outardes, & une infinité d'autres animaux, dont je ne ſçai pas le nom.

On y pêche, comme je l'ai dit, des Eturgeons, des Saumons, des brochets, des carpes, des brêmes extremement grandes, des Anguilles, des poiſſons

armez, des poiſſons dorez, des Achigans, des Barbues d'une grandeur prodigieuſe, & d'autres ſortes de poiſſons ſans nombre. Il y a auſſi dequoi exercer les Chaſſeurs. On y trouve une infinité d'Alloüetes de mer, qui ſont comme des pelotons de graiſſe. On y tue des Perdrix, des Canars de toutes ſortes, des Huars, qui imitent la voix humaine par leurs cris, & qui ſont d'une beauté & d'une diverſité de coucouleurs admirables, des Tourterelles, des Ramiers, des Grues, des Herons, des Cignes, des Outardes, qui ont le goût de toutes ſortes de viande en les mangeant, & une fort grande abondance de toutes ſortes d'autre gibier.

Le grand Fleuve de St. Laurent, dont j'ai fait mention pluſieurs fois, traverſe le païs des Iroquois par le milieu, & y fait un grand Lac, que les Sauvages appellent *Ontario*, c'eſt à dire, le beau Lac. Il a prés de cent lieües de longueur, & on peut juger par ſon grand circuit, les villes & les bourgades, que l'on y pourroit bâtir. Ces lieux aiant cor-

correſpondance avec la Nouvelle Jorck, les perſonnes éclairées jugeront facilement de quelle utilité ſeroit le commerce, qu'on feroit par le moien de ces établiſſemens. Sur quoi on doit remarquer, que le milieu de ce Fleuve eſt plus pres de la nouvelle Jorck, que de Quebec Capitale du Canada.

Le Fleuve de St. Laurent du côté du Sud a une branche, qui vient d'une Nation, qu'on appelle les *Nez* Percez, ou les *Outtaouäcts*. Au Nord on y trouve les *Algonquins*, que les François ont occupez. A l'Eſt habite la Nation du Loup prés de la nouvelle Hollande ou Jorck, & au Sud du même Fleuve eſt ſituée la nouvelle Angleterre, ou Baſton, où on trouve pluſieurs Vaiſſeaux pour le commerce. Au Sud-Oüeſt on voit la Virginie, qui conjointement avec la nouvelle Hollande ſe nommoit la nouvelle Suéde du paſſé. A l'Oüeſt on trouve le païs des *Hurons* ainſi appellez: par ce qu'ils brulent leurs cheveux, & qu'ils n'en laiſſent que quelques uns ſur la tête en forme de hure de Sanglier. Cette derniere Nation

a été presque toute detruite par les Iroquois, qui ont incorporez le reste des *Hurons* parmi eux. J'ay ajouté plusieurs autres païs vers le Nord du Fleuve St. Laurent dans la Carte generale, & particuliere, que j'ai données dans le premier volume de nôtre Découverte.

La grande Baïe de *Hudson* est aussi marquée au Nord de ce Fleuve. Elle a été Découverte par le Sieur Desgroseliers Rochechoüart, avec lequel j'ai été fort souvent en Canot, pendant que j'ai demeuré dans le Canada. Les Anglois lui ont accordé une pension, & Monsieur de *Blathuäyt* premier secretaire des Guerres de Guillaume 3. Roi d'Angleterre, me dit l'année passée, que ledit Sieur des Groseliers étoit en Angleterre encore vivant.

Cette Baïe de Hudson est située au Nord de la nouvelle France, & de ce Fleuve St. Laurent. Elle a plus de quatre cens lieües d'étendue en tout sens, & par terre elle n'est pas fort éloignée de Quebec, comme on le peut remarquer

quer dans mes Cartes. Cependant on comte au moins huit cens lieües depuis le dit Quebec en décendant le Fleuve, pour s'y rendre par Mer. La navigation même n'en est pas fort aisée. Le Sieur Degroseliers fut un jour obligé de relacher, & n'y put aborder qu'à la seconde fois. Il est même fort difficile d'y aborder, à cause des frimats presques continuels, qui y regnent.

Pendant que j'étois à Quebec, les Canadiens disoient, que le Sieur desgroseliers leur en faisoit bien accroire, lors qu'il les assuroit, qu'on avoit de la peine à s'y rendre, à cause des glaces de sept ou huit pieds d'épaisseur, qui y dérivent du Nord, avec des Arbres entiers, & la terre même, qu'elles entrainent avec elles. On y voioit des Oiseaux, qui y avoient fait leurs nids, & ces glaces paroissoient par ce moien comme de petites Isles. Je ne voudrois pas affirmer, que les choses soient tout à fait telles, que je viens de les representer. Mais ledit Sieur desgroseliers, & d'autres m'ont assuré, qu'ils

ont paſſé entre des glaces, qu'il faut trauerſer l'eſpace de quatre cens lieües: qu'elles y ſont prodigieuſement grandes, ſouvent élevées les unes ſur les autres, pouſſées par les vens, & plus hautes que les Tours des grandes villes, ſouvent même eſcarpées comme des Rochers enfoncez dans la Mer. Ainſi on ne doit pas s'étonner, de ce que les Navigateurs nous diſent, que ſur ces bancs de glace ils y ont poſé des Forges, ou les Forgerons ont fait des Ancres, & d'autres gros ferremens à l'uſage de leurs Vaiſſeaux.

Les Anglois ont encore dans cette Baïe de Hudſon les Forts de Nelſon & de Neuſavane. La Cour de France avoit ordonné cy-devant aux Navigateurs du Canada, d'en chaſſer tous les Anglois. Mais ils en furent avertis, & ne manquerent pas de prevenir les Canadiens en envoiant quatre gros Vaiſſeaux, au ſecours de ceux, qui habient dans ces lieux-là.

Enfin pour ce qui eſt des terres du Nord, & du Fleuve de Saint Laurent, on

on y trouve des mines de fer, & d'acier capables de rendre quarante ou cinquante pour cent de profit, quand on y voudra travailler. On en trouve de plomb, qui peuvent produire environ trente pour cent, & de cuivre, qui peuvent en donner dix huit, & ſelon toutes les apparences on en pourroit découvrir d'or & d'argent, ſi on les cherchoit. On y avoit envoié des Mineurs, pendant que j'y étois. Mais les François vont un peu vîte dans leurs entrepriſes. Ils veulent devenir riches en trop peu de temps. Ils ſe ſont donc rebutez, par ce que ces Mines ne leur apportoient pas l'abondance tout d'un coup.

Meſſieurs Genins, Pere & Fils, qu'on y avoit envoiez, pour y faire travailler aux Mines, me dirent en ce temps-là, que voiant que la Compagnie ne leur donnoit pas les appointemens, qu'on leur avoit promis, ils avoient pris la reſolution de s'en retourner chez eux à Paris. Que ſi les François, qui étoient alors en Canada, euſſent eu autant de flegme, que d'autres Nations, ſelon que

Monſieur Genin le Pere, me le dit en ce temps-là, ils y auroient indubitablement reüſſi.

Enfin ces terres du Fleuve St. Laurent produiſent toutes ſortes d'herbages, & de ſemences. On y trouve actuellement tous les matereaux propres à bâtir des Vaiſſeaux de toutes ſortes, des madriers, des planches de bois de Chêne,& de toute autre eſpece de bois. De plus, la prodigieuſe quantité de ſapins, qui s'y rencontrent, fournit les gommes en abondance,pour en faire du goudron. Par deſſus tout cela, la pelleterie, dont nous avons parlé, & les cendres, dont on peut faire de la potaſſe,deſquelles on peut tirer plus de cent cinquante mille livres tous les ans, & qui ſeules ſont capables de faire ſubſiſter un grand nombre de pauvres gens, toutes ces choſes, dis-je, ſont capables de produire un profit conſiderable pour les Colonies, qu'on établiroit en ce païs-là.

Ce qu'il y a de plus remarquable, c'eſt, que ceux, qui ſont les maîtres

de

de ce païs, peuvent tenir en bride plus de mille Vaiſſeaux, qui vont tous les ans à la pêche, & qui en rapportent des huiles, de Baleines, des Saumons en aſſez grande quantité, pour en fournir des Roïaumes entiers & quantité de Morrhues. Il faut de toute neceſſité, que tous ces Vaiſſeaux ſe rendent à l'Iſle percée, où nos Recollects ont une petite maiſon de miſſion, aupres des Cabannes de peſcheurs, qui y vont pendant l'Eté, par ce qu'il n'y a point d'autre abord qu'en ce païs-là. Il n'y a point de Fortereſſe à l'entrée de ce Fleuve. Au moins je n'y en ai point veu. Un établiſſement qu'on feroit en cet endroit, feroit ſans doute reüſſir le commerce, & le rendroit fort avantageux, en cas, qu'on y voulût mettre une bonne Colonie, ce qui ſeroit fort aiſé.

Dans la deſcription, que nous avons publiée de la Loüiſiane, & des terres du Sud, que l'on peut appeller fort veritablement les delices de l'Amerique, nous avons parlé de tous les animaux, dont nous avons fait mention cy-deſſus.

Mais outre ceux-là, on y trouve grand nombre de Taureaux,& de Vaches Sauvages, qui portent une laine friſée. On peut les apprivoiſer, & s'en ſervir enſuite au labourage. De plus ils peuvent ſervir à la nourriture, & on pourroit les tondre tous les ans comme les moutons, pour en faire des Draps auſſi fins & auſſi bons, qu'il y en ait dans l'Europe. Les Sauvages, qui habitent dans ces païs-là, n'ont jamais pu détruire ces animaux, qui changent de contrées ſelon les ſaiſons.

On y trouve pluſieurs herbes medicinales, qui ne ſont pas en Europe, & dont l'effet eſt infaillible ſelon l'experience, que les Sauvages en ont faite. Ils s'en ſervent pour guerir toutes leurs plaïes, pour la fievre tierce & quarte, pour ſe purger, pour appaiſer la douleur des reins, & pour de ſemblables maux. On y trouve auſſi quantité de poiſons, comme de l'écorce de citronnier Sauvage,& d'autres, dont ces peuples ſe ſervent pour faire mourir leurs ennemis. Les Serpens ſont communs

en de certains endroits, particulierement les couleuvres, les aſpics, & une autre eſpece de ſerpens, qui ont une maniere de ſonette à la queüe. C'eſt pour cela, qu'on les appelle ſerpens ſonettes. Ils ſont prodigieuſement longs & gros, & mordent dangereuſement les paſſans. Cependant ils ne le ſont, que quand on touche les herbes, ou les petits bois, auſquels ils ſont attachez. Mais on trouve auſſi des remedes ſouverains contre leurs bleſſures dans les lieux, où ils habitent. On trouve auſſi en ces païs-là des grenouilles d'une groſſeur ſurprenante. Leur croaſſement eſt auſſi fort, & auſſi penetrant, que le meuglement des Vaches.

On voit en ces païs-là les mémes Arbres, que dans l'Europe. Mais il y en a d'une autre eſpece, comme je l'ai déja remarqué. Ce ſont par exemple des cottoniers, & pluſieurs autres. Ces Arbres jettent de profondes racines, & deviennent extrémement hauts, ce qui marque aſſez la bonté & la fertilité du terroir. Mais le plus grand avantage,

que l'on peut tirer de nôtre Découverte entre la Mer glaciale, & le nouveau Mexique, consiste, comme je l'ai dit, en ce que par le moien de ces terres du Sud, on peut trouver à coup sur un passage, pour se rendre à la Chine, & au Japon, sans être obligé de passer la Ligne Equinoctiale.

CHAPITRE XXXIV.

La maniere, dont les Sauvages tiennent leurs Conseils. Leurs ruses politiques contre leurs ennemis, & leurs cruautez contre les Européens. Comment on les peut arrêter.

IL arrive souvent, que les Sauvages exercent de grandes cruautez contre les Européens, quand ils pretendent, qu'ils leur ont fait quelque insulte. Ces Barbares font faire le cri de guerre par trois ou quatre Vieillards dans tous leurs

Bourgs & Villages. Ils le font d'une voix si élevée, & d'un ton si effroiable, que tous ceux, qui sont dans leurs Cabannes, tant hommes que femmes, en tremblent de fraieur. Leurs entrailles en sont emuës, & c'est par là, qu'ils s'animent à la Vengeance.

D'abord tous les Vieillards, & tous ceux, qui sont destinez à tenir leurs Conseils, se rendent tous en diligence dans la plus grande Cabanne, où loge le principal Chef de leur Nation. Là l'un des Chefs, qui porte la parole, debite toujours par ces mots: mes Freres, & mes Neveux, une telle Nation a tué de nos gens. Car quand on ne leur auroit donné qu'un tres-foible sujet de mécontentement, ils ne manquent jamais de dire, qu'on les a tuez. Il faut donc, ajoute le Chef, aller en guerre contr'eux, les exterminer, & tirer vengeance du mal, qu'ils nous ont fait. Si tous ceux, qui assistent à ce Conseil, répondent les uns aprés les autres, *Netho*, ou *Togenské*, & s'ils fument dans le Calumet de guer-

re, pendant qu'un petit Sauvage a ſoin de temps en temps d'entaſſer du Tabac dans la tête du Calumet, cela eſt pris pour le conſentement unanime de la Nation, & de ſes Alliez. Alors on voit de temps en temps des bandes de Guerriers, qui partent pour aller ſurprendre leurs ennemis, quoi qu'ils ſoient ſouvent les plus innocens du monde, de ce que quelque Sauvage mal-intentioné s'aviſe de leur imputer.

Un jour les Iroquois ſe trouvans irritez de quelque mécontentement, qu'un François du Canada leur avoit donné, ils ne voulurent point attaquer toute la Nation. Ils ſe contenterent de décharger leur fureur ſur deux d'entr'eux, qu'ils tuérent à coups de haches. Aprés avoir attaché leurs cadavres à de groſſes pierres, ils les jettérent dans le Fleuve, & les laiſſerent aller au courant de l'eau, pour dérobber aux aurres la connoiſſance de cette noire action. Et en effet on n'en auroit peut être jamais rien ſçeu, ſi les liens étant venus à

ſe pourrir & à ſe rompre, l'eau n'eût jetté ſur le rivage ces deux corps briſez & preſque conſumez.

Les Sauvages voiant qu'ils étoient ſoupçonnez du fait par les défenſes, qu'on leur fît de ne plus s'approcher du Fort, ni des Maiſons des habitans, commencérent à craindre pour eux mêmes, que les Canadiens ne ſe Vangeaſſent de cette barbare action. Pour en prevenir les effets, ils montérent aux trois Rivieres, où ils tinrent Conſeil au nombre de huit cens hommes. Le reſultat de leur aſſemblée fut, qu'il falloit tacher de ſurprendre, & de couper la gorge, à tout ce qu'il y avoit alors de gens à Quebec capitale du Canada, laquelle étoit encore alors mal-peuplée.

Il eſt difficile de garder le ſecret dans un Conſeil tenu par tant de gens à la fois, qui ſans doute n'étoient pas tous d'un même ſentiment. La Providence donc, qui veilloit pour la conſervation de cette petite Colonie naiſſante, permit qu'un de ces Sauvages nommé la *Foriere*, que nos Religieux avoient

N 7 me-

menagé aux trois Rivieres pendant deux ans, & qui s'étoit attaché à eux d'inclination, en donnât avis à l'un des nôtres, nommé Frere Pacifique, lequel en avertit aussi-tôt les François. Cela les obligea de se retrancher dans un petit Fort de bois, revetu de pieus, & de palissades assez mal en ordre. On n'épargna rien à ce Sauvage pour le recompenser de son avis. On le chargea de presens. On lui en promit encore de plus considerables, non seulement pour apprendre ce qui se machinoit contre les Canadiens, par ceux de sa Nation, mais encore pour l'obliger à les détourner de leur entreprise.

Ce Sauvage s'acquitta fort bien de sa commission. Il menagea si heureusement cette affaire, que non seulement il leur fit abandonner leur premier dessein, mais qu'il leur persuada même d'y renoncer absolument, de se reconcilier avec les François, & d'obtenir des vivres, dont ils avoient grand besoin alors. Ces Sauvages envoiérent pour cet effet quarante Canots avec des fem-

femmes, pour en avoir. Les Canadiens leur en fournirent autant que le temps le put permettre.

Les François reçurent avec beaucoup de joie les propositions de paix, qui leur furent faites en plein Conseil, par le Sauvage la *Foriere* de la part des Iroquois, qu'il avoit appaisez. Il fut dit, que les Chefs, & les Capitaines de la Nation rendroient les deux meurtriers aux Canadiens, pour en faire ce qu'ils voudroient. Pour cet effet leurs Anciens eurent ordre de se rendre à Quebec pour traiter de cette affaire.

La proposition, que la *Foriere* fit aux leur Sauvages sur ce sujet, les effraïa d'abord. Cependant faisans reflexion en suite sur la foiblesse, & sur la douceur des François, qui étoient alors en Canada, & s'appuïans sur le credit du Pere Joseph le Caron Recollect, qui leur avoit toujours fait paroitre beaucoup d'amitié, ils persuaderent à celui des deux, qui étoit le moins coupable de décendre avec eux à Quebec. Cependant les Iroquois ordonnerent à leur

petite

petite Armée de faire halte à une demie lieüe du Fort des François, pour attendre le ſucces de cette négociation.

Les Iroquois preſenterent leurs Criminels aux Canadiens, avec quantité de Robbes de Caſtors, qu'ils donnerent pour eſſuïer leurs larmes ſelon leur coutume. En effet ils aſſoupirent l'affaire par leurs preſens. C'eſt par là qu'ils appaiſent ordinairement la colere de ceux, qu'ils ont irritez, qu'ils engagent leurs Alliez à la guerre, qu'ils font la paix, qu'ils délivrent les priſonniers, & que par maniere de dire ils réſuſcitent les morts. Enfin on ne parla, & on ne répondit que par des preſens, qui paſſerent pour des paroles dans leurs Harangues.

Les preſens, que les Sauvages font pour la mort d'un homme, qui auroit été maſſacré, ſont en grand nombre. Mais ordinairement ce n'eſt pas celui, qui à aſſaſſiné, qui les offre. L'uſage de ces peuples veut, que ce ſoient ſes parens, ſa Bourgade, ou même toute la Nation, ſelon la qualité, & la condi-

tion

tion de celui, qui a été tué. Si le meurtrier eſt rencontré par les parens du Défunt, avant qu'il ait ſatisfait, il eſt mis à mort ſur le champ. Suivant donc cette coutume avant que la *Foriere*, les Anciens, & les Capitaines des Sauvages euſſent commencé à parler, ils firent un preſent de douze peaux d'Elans, ou Orignaux, pour addoucir les Canadiens, afin qu'on reçut agreablement, ce qu'ils avoient à dire.

Ils firent en ſuite un ſecond preſent, & le jetterent aux pieds des Canadiens diſant, que c'étoit pour nettoier la place ſanglante du lieu, où le meurtre avoit été commis, proteſtans, qu'ils n'avoient eu aucune connoiſſance de cette affaire, qu'apres le coup fait, & que tous les Chefs de la Nation avoient blâmé & condamné cet attentat., Le troiſiéme étoit pour fortifier les bras de ceux, qui avoient trouvé ces cadavres au bord du Fleuve, & qui les avoient portez dans le bois. Ils y ajoutérent deux Robbes de Caſtors, ſur leſquel-

les

les ils devoient ſe repoſer, pour ſe délaſſer du travail, qu'ils avoient ſouffert en les enterrant. Le quatriéme devoit ſervir à laver, & à nettoïer ceux, qui s'étoient ſouïllez par ce maſſacre, & pour leur rendre l'eſprit, qu'ils avoient perdu, quand ils firent ce malheureux coup. Le cinquiéme pour effacer tout le reſſentiment, que les Canadiens en pouvoient avoir. Le ſixiéme pour lier une paix inviolable avec les François, ajoutans, que deſormais leur haches ſeroient ſuſpendues, ſans frapper leurs coups, & qu'ils les jetteroient ſi loin, que jamais perſonne ne les pourroit trouver, comme pour dire, que leur Nation étant en paix avec les Européens, ces Barbares n'auroient plus d'armes que pour la chaſſe. Le Septiéme étoit pour temoigner le deſir, qu'ils avoient, que les Canadiens euſſent les oreilles percées, c'eſt à dire dans leur ſtyle, qu'elles fuſſent ouvertes à la douceur de la paix, pour accorder aux deux meurtriers le pardon de la faute, qu'ils avoient commiſe.

Ils offrirent en ſuite quantité de colliers de porcelaine,pour allumer un feu de Conſeil aux trois Rivieres, où les Iroquois étoient pour lors, & un autre feu à Quebec. Ils ajoutérent encore un autre preſent de deux mille grains de porcelaine noire, & bleüe pour ſervir de bois & d'aliment à ces deux feux.

Remarquez, je vous prie, que les Sauvages ne font preſque jamais d'aſſemblée que le Calumet à la bouche. Le feu leur étant donc neceſſaire pour fumer,ils en allument preſque toujours dans leurs Conſeils. Ainſi c'eſt une même choſe chez eux d'allumer un feu de Conſeil, ou tenir une place pour ſe viſiter,& s'aſſembler, comme font les parens, & les amis, qui veulent traiter de leurs affaires. Enfin le Huitiéme preſent étoit pour demander l'union de leur Nation avec les Canadiens, & ils ajoutérent un grand collier de porcelaines,avec dix Robbes de Caſtors & d'Orignaux: afin de confirmer tout ce, qu'ils venoient de dire.

Quelque dessein qu'on eût à Quebec de punir les meurtriers pour prevenir de pareilles cruautez dans la suite, on fût pourtant obligé de leur pardonner, par ce qu'on n'étoit pas en état de resister à ces puissans ennemis. On leur demanda donc deux ôtages, pour servir de cautions de toutes leurs promesses, & ils donnérent au Pere Joseph deux jeunes garçons *Iroquois*, nommez: *Nigamon*, & *Tebachi*, pour les instruire. En suite on renvoïa les coupables, à condition neantmoins: qu'à l'arrivée des Vaisseaux, qu'on attendoit d'Europé, on decideroit cette affaire en dernier ressort.

Je me souviens, qu'étant en Canada, j'ai souvent ouï murmurer les François de cette affaire, & que même ils ont fait paroitre, qu'ils étoient fort indignez de cette action, qui étoit demeurée impunie. Du depuis les *Iroquois* ont commis beaucoup d'autres attentats semblables, disant, qu'en enlevant ainsi des chevelures de François, ils en seroient quittes pour quelques

peaux

peaux de bêtes fauves, à la place de celles des Canadiens, qu'ils écorcheroient, & que ceux de leur Nation ne souffriroient de pareilles actions sans en tirer la Vangeance, tous les *Iroquois*, dussent ils perir l'un aprés l'autre.

En effet ces Barbares en ont été toujours plus insolens, & ont meprisé les Canadiens comme des gens sans cœur. Aussi quelque semblant, que les *Iroquois* aient fait de traiter avec eux, ils n'ont jamais rien fait que par politique: afin de tirer des marchandises de l'Europe, au de là de ce qu'ils donnoient de pelleteries.

Nous voions encore aujourdhui, que la guerre que les *Iroquois* ont actuellement avec les François, qui sont en Canada, fait connoitre la cruauté continuelle de ces Peuples. Les Européens devroient absolument leur ôter les armes à feu, pour les reduire, & pour les obliger même à se rendre plus sédentaires, qu'ils ne sont, & à vivre à la façon des habitans de l'Europe. Ce seroit le moien des les convertir au

Chri-

Christianisme. Les Espagnols y ont reüssi parmi les Mexicains, qui n'oseroient avoir des armes à feu encore à present, sous peine de la vie. Cependant ces peuples n'en sont pas plus maltraitez, & les Mexicains sont aussi bons catholiques, qu'il y en ait au monde, & vivent d'ailleurs sous le joug le plus doux, qui soit dans l'Univers.

Nos premiers Recollects, dans la premiere Colonie du Canada, reconnurent d'abord la necessité, qu'il y avoit, de renverser le Conseil des *Iroquois*, qui sont les plus redoutables ennemis des Européens. Ils jugérent, que toutes les paix, que ces Sauvages font avec leurs ennemis, sont feintes, & apparentes, pour cacher les infractions, qu'ils ont faites aux Traitez precedens. Nos Religieux ont donc souvent representé au Roi de France, que pour attirer ces Barbares, & pour les empécher de prendre dans leurs Conseils des mesures prejudiciables à la Colonie du Canada: il falloit fonder un Seminaire de cinquante ou soixante enfans *Iroquois* pour sept

ou huit ans ſeulement. Aprés quoi ces enfans Sauvages pourroient être entretenus du revenu des terres, qui ſeroient cultivées pendant ce temps-là: que ces enfans s'offroient tous les jours à nos ſuſdits Religieux du conſentement de leurs Parens, pour être inſtruits, & élevez dans la Religion Chrétienne. que les *Iroquois* & les autres Sauvages, voians leurs enfans nourris, & entretenus de cette maniere ils n'auroient pas penſé dans leurs Conſeils à former des entrepriſes contre la Colonie, pendant que leurs enfans auroient été garans de la fidelité de leurs Peres.

CHAPITRE XXXV.

Moiens propres à établir de bonnes Colonies. Penſées des Sauvages touchant le Ciel, & de la terre.

NOs Religieux de St. François ne poſſedans rien en propre, & ne pou-

pouvans par leur inſtitut, ni vendre, ni aliener n'y poſſeder de revenus, je puis dire, qu'il n'y a point d'ordre Religieux plus propre que le nôtre à ſoutenir les Calonies, que l'on établit de la part des Catholiques Romains dans l'Amerique. On voit la verité, de ce que je dis par ceux, que l'Empereur Charles-quint a envoiez dans le nouveau Mexique, où on trouve aujourd-hui une infinité de familles puiſſantes, qui ont profité du desintereſſement de nos Religieux. Les meilleures terres n'y ont pas été abſorbées comme dans le Canada, où nous voions, que les endroits les plus riches, & les plus fertiles ſont entre les mains de quelques Communautez, qui s'en ſont accommodées, pendant l'abſence de nos Recollects, qui ſont pourtant les premiers, & les plus Anciens Miſſionaires du Canada.

Les peuples de la nouvelle France aiant fait de grandes inſtances pour nous y faire retourner aprés une longue abſence forcée, nos Recollects ont trou-

vé à leur retour, qu'on avoit pris les meilleures terres de nos établiſſemens du Couvent de nôtre Dame des Anges, où j'ai même ſouvent renouvellé & marqué les bornes, qui nous reſtoient, afin de prevenir les deſſeins de ceux, qui vouloient achever de nous ôter ce qui nous en reſtoit encore. Je n'ai pas deſſein de taxer, ni d'offenſer perſonne. Si on me ſçait mauvais gré de ce que je publie ici de mes grandes Découvertes, on doit pourtant me laiſſer en repos à cet égard. Je pourrois bien publier des choſes, qui ne plairoient pas à bien des gens, quoi que je ne diſſe que la verité.

Je ne parleray pas ici des grands avantages, que l'on a tiré de nos Recollects pour les Miſſions des quatre parties du monde. Il faudroit de grands Volumes pour cela. Je raconteray ſeulement ici les travaux de nos Religieux, dans ce ſiecle, pour les Découvertes, que nous avons faites dans l'Amerique.

Lors qu'on établit la Colonie Fran-

çoiſe du Canada, nos Recollects ne demanderent aux Puiſſances, que douze hommes propres à cultiver les terres, & à y entretenir une ménagerie, leſquels ſeroient commandez par un Pere de famille, qui devoit être ſeculier, pour y faire ſubſiſter cinquante ou ſoixante enfans Sauvages, pendant que nos Religieux s'étendroient de tous côtez, pour les Miſſions avancées: afin d'attirer les autres Nations au Chriſtianiſme. Ces Religieux en effet expoſent leurs vies, & s'accoutument à toutes ſortes de fatigues, dans le deſſein de porter l'Evangile dans tous les endroits du Monde.

Nos Religieux ont fait connoître autrefois, que la Religion Chrétienne, & l'authorité de la Juſtice devoient être ſoutenues d'une bonne Garniſon, établie dans quelque lieu commode de l'Amerique Septentrionale, laquelle pourroit tenir en ſujétion plus de huit cens lieües de païs le long du Fleuve de St. Laurent. On n'a point d'autre moien d'y aborder, que par l'embou-

chure

chure de ce Fleuve. Ce ſeroit là le vray moien d'y faire fleurir le commerce, & de l'y rendre extremement avantageux. On augmenteroit même par là le pouvoir du Prince, qui s'en rendroit le Maître, & on aggrandiroit ſes Etats d'un grand Fleuve.

On pourroit ajouter à cela pluſieurs grands Païs, que l'on poſſederoit dans ce Vaſte continent ſur le grand Fleuve Meſchaſipi, qui eſt infiniment plus commode que le Fleuve S. Laurent pour y établir de nouvelles Colonies, par ce qu'on y peut recueillir des grains deux fois l'année, & en quelques lieux mêmes juſqu'a trois, que d'ailleurs on en peut tirer un tres grand nombre d'autres avantages A quoi on peut ajouter, que par ce moien on rendroit tributaires un fort grand nombre de peuples, qui viendroient ſe joindre à ces nouvelles Colonies. C'eſt à quoi je contribueray toujours de bon cœur étant prêt de ſacrifier le reſte de mes jours à une auſſi bonne œuvre.

1. Pour venir heureuſement à bout

d'une ſi noble entrepriſe, il faut, que les Princes ou Etats, qui voudront ſe prevaloir de nos Découvertes, y faſſent adminiſtrer la juſtice avec beaucoup d'exactitude. Les commencemens des peuplades eſt toujours fort difficile. Il eſt donc neceſſaire de prevenir les vols, les meurtres, les débauches, les blaſphemes, & tous les autres crimes, qui ne ſont que trop communs parmi les Européens, qui habitent dans l'Amerique.

2. Il faudroit faire conſtruire un Fort à l'embouchure du Fleuve St. Laurent, & ſur tout à celle du Meſchaſipi, qui ſont les abords des Vaiſſeaux, & y entretenir les hommes neceſſaires à garder ces Forts. Pendant cela les Habitans pourroient s'étendre, & defricher les terres a vingt, & vingt cinq lieües à la ronde. Ils y feroient pluſieurs recoltes en un an, & travailleroient cependant à apprivoiſer les Taureaux Sauvages, dont on ſe ſerviroit en ſuite à pluſieurs vſages. De plus on pourroit profiter des Mines, dont j'ai par-

parlé, & des Cannes de Sucre, qui s'y trouvent en plus grand nombre ſans comparaiſon que dans les Iſles de l'Amerique. La raiſon en eſt, que l'on y trouve une plus grande quantité de terres propres à y planter de ces Cannes de Sucre, & dans leſquelles on peut ſemer beaucoup de grains, qui ne peuvent fleurir, ni venir à maturité dans ces Iſles. Le Climat des terres, qui ſont entre la Mer glaciale, & le Golphe de Mexique, eſt beaucoup plus temperé le long du Meſchaſipi, que dans les Iſles, dont nous parlons. L'air y eſt à peu prés dans la même temperature qu'en Eſpagne, en Italie, & en Provence. Les terres y ſont extremement fertiles. Les hommes & les femmes y vont toujours têtes nues, & y ſont d'une taille plus avantageuſe que dans l'Europe.

Pour ce qui eſt des penſées, que ces peuples Barbares ont, touchant le Ciel & la Terre, quand on leur demande, qui eſt celui qui les a formez; on trouve quelques Vieillards d'entr'eux plus habiles, que les autres, qui diſent,

que pour le Ciel, ils ne ſçavent comment il eſt fait, ni qui en eſt le premier Autheur. Si nous y avions été, diſent ils, nous en pourrions ſçavoir quelque choſe. Tu n'as point d'eſprit, ajoutent ils, de nous demander, ce que nous penſons d'un lieu ſi élevé au deſſus de nos têtes, où il eſt impoſſible, que les hommes montent. Comment veux tu, que nous parlions d'une choſe, qu'aucun homme n'a jamais vue? Tu fais bien voir, que tu es ſans eſprit de nous faire de pareilles demandes.

Mais, diſent ils, peux tu nous montrer par l'Ecriture, dont tu nous parles, un homme, qui ſoit revenu de la haut, & la maniere, dont il y eſt monté? Lors que nous diſions à ces Sauvages, que nos Ames étant detachées du corps ſont agiles, & qu'elles montent au Ciel en un clin d'œil, pour y recevoir la recompenſe de leurs œuvres, de la main du Maître de la vie: ces peuples, qui ont une grande indifference pour tout ce qu'on leur dit, & qui ſont aſſez politiques pour accorder

en

en apparence tout ce qu'on trouve bon, de leur propoſer, étant preſſez, répondent : voila qui eſt bien pour ceux de ton païs. Mais nous autres Ameriquains n'allons point au Ciel aprés la mort. Nous allons ſeulement au païs des Ames, où nos gens vont à la chaſſe des bêtes graſſes, & où ils vivent plus tranquillement, que nous ne faiſons aux lieux, où nous ſommes. Tout ce que tu nous dis, eſt bon pour ceux, qui ſont au delà du grand Lac. C'eſt ainſi, que ces peuples appellent la Mer. Ils ajoutent, que pour eux, ils ſont faits d'une autre maniere, que les gens de l'Europe. Ce qui nous montre, que celui, qui plante, & celui, qui arroſe, ne fait rien pour la converſion des peuples : que c'eſt Dieu qui donne l'accroiſſement. C'eſt donc de lui ſeul, qu'on doit attendre l'heureux moment, qui doit amener ces peuples à la foi.

Pour ce qui eſt de la penſée des Sauvages touchant la Terre, ils ſe ſervent du nom d'un certain Genie, qu'ils appellent *Micaboche*, qui a couvert tou-

te la Terre d'eau, à ce qu'ils croient, & racontent mille fables, dont quelques unes ont du rapport avec le Deluge. Ces Barbares donc croient, qu'il y a entre le Ciel & la Terre certains Esprits dans l'Air, qui ont la puissance, de prédire l'avenir, & d'autres, qui sont des Medecins capables de guerir toutes sortes de maladies. Cela fait, que ces peuples sont fort superstitieux, & qu'ils consultent ces Oracles avec beaucoup d'exactitude.

Un de ces Maîtres Jongleurs, qui passent pour sorciers parmi ces peuples, fit un jour dresser une Cabanne avec dix gros pieus, qu'il planta fort avant dans la terre. Il y fit un tintamare effroiable, pour consulter les esprits: afin de sçavoir, s'il y auroit bien-tôt de la neige en abondance, pour faire une bonne chasse d'Elans, ou de Castors. Ce fameux Jongleur s'écria tout d'un coup du fonds de cette Cabanne, qu'il voioit beaucoup d'Orignaux, ou d'Elans, qui étoient encore fort éloignez, mais qu'ils s'approchoient à sept ou

huit lieües de leurs Cabannes. Cela donna bien de la joie à ces pauvres Aveugles.

Il faut remarquer, que quand ce Jongleur, ou pretendu Prophete ne reüssit pas dans sa pretention, les Sauvages n'en ont pas moins d'estime pour lui. Il suffit, qu'il ait bien rencontré une ou deux fois par hazard pour s'accrediter. Je leur disois là dessus, que le grand Maître du Ciel gouverne toutes choses, & que c'est à lui, que nous devons demander ce qui nous manque. Ces Barbares me répondoient, qu'ils ne le connoissoient point, & qu'ils seroient bien aises de sçavoir, s'il leur pourroit envoier des Elans ou des Castors, tant ces peuples sont grossiers & materiels. Je leur dis un jour, que nous autres Européens avions de l'intelligence, pour sçavoir, comment tout avoit été fait, & par qui. Ils me temoignerent pour toute réponse, que si nous allions habiter chez eux, ils me donneroient leurs enfans pour les instruire. Ces sentimens des Sauvages

nous ſont connoitre, que le plus grand fruit, que l'on puiſſe faire parmi eux, conſiſte uniquement à baptiſer quelques enfans moribons. Pour ce qui eſt des adultes, il faut travailler à les rendre ſedentaires, à les civiliſer, & à les accoutumer peu à peu à la predication. Encore a-t-on bien de la peine, & on fait peu de progrés ſur leur eſprit.

Les Miſſions, de l'Amerique Septentrionale ſont fort differentes de beaucoup d'autres. On n'y trouve rien de ce qui plaît à la nature, rien qui ne contrediſe à l'inclination des ſens. Il faut y eſſuïer des fatigues épouvantables, & ſe preparer à des Travaux ingrats, & ſteriles. On a peu de ſuccés dans la converſion des Ames. On y trouve des obſtacles facheux. Cependant ceux, qui s'y appliquent avec zele, avoüent, qu'ils y trouvent un charme ſecret, qui les attache a cet ouvrage, de ſorte que dés que quelque neceſſité les en détourne, ils ſont dans un état violent.

Celà

Cela m'a toujours paru de bon augure pour les Miſſions de ce païs-là, dans la penſée, que j'ai, que Dieu n' abandonnera pas toujours les peuples, qui y habitent, à leurs tenebres naturelles. Je crois, que Dieu entretient l'eſperance de leur converſion par ce puiſſant attrait, par lequel il engage les Miſſionaires à continuer leur travail.

Pour ce qui eſt de la patience, elle eſt abſolument neceſſaire à ceux, qui ſe conſacrent à cet emploi. Pendant tous nos Voiages de l'Amerique, nous avons toujours pris nos repas à terre, ou ſur quelque natte de joncs, quand nous etions dans quelque Cabanne de Sauvages. Une buche, ou un fagot de bois de cedre, nous ſervoit de chevet pendant la nuit. Nous n'avions que nos manteaux pour couverture, au defaut des nôtres, que nous donnions par charité à quelque Sauvage malade. La terre, ou bien nos genoux nous ſervoient de table, par ce que nous n'étions pas accoutumez de nous aſſoir à terre comme les Sauvages. Nous

nous placions toujours ſur quelques buches, qui étoient nos ſiéges ordinaires. Nous n'avions pour ſervietes, que des fueilles de blé d'Inde, ou les herbes fanées des prairies. Nous avions quelques couteaux. Mais ils ne nous étoient d'aucun uſage dans le repas, faute de pain à couper. Hors les temps des grandes chaſſes, ou de certaines ſaiſons de l'année, la viande étoit ſi rare, que nous avons ſouvent paſſé ſix ſemaines, ou deux mois ſans en manger, ſi ce n'eſt quelque petit morceau de Chien Sauvage, d'Ours, ou de Renard, que les Sauvages nous donnoient dans les feſtins.

Nos viandes ordinaires étoient les mêmes que celles des Sauvages, c'eſt à dire: de la ſagamité, ou bouïllie, faite d'eau, avec de la farine de blé d'Inde, & des citrouïlles. Pour lui donner quelque goût, nous y mélions de la Marjolaine, du Pourpier ſauvage, & d'une certaine eſpece de baume avec de petits oignons ſauvages, que nous trouvions dans les bois, & dans les campagnes.

Nôtre boiſſon ordinaire étoit de l'eau pure, que nous prenions dans les Fontaines, dans les Rivieres, ou dans les Lacs. Si quelqu'un de nous ſe trouvoit indiſpoſé dans le temps, que les arbres étoient en ſéve, ou s'il ſentoit quelque foibleſſe d'eſtomach, nous faiſions une fente dans l'écorce d'un Erable, & il en ſortoit une eau ſucrée, qu'on amaſſoit dans un plat d'écorce de boulleau. On la beuvoit comme un remede ſouverain, quoi qu'à la verité les effets n'en fuſſent pas fort conſiderables. On trouve quantité d'Erables dans les vaſtes Forêts de ces païs-là, & on en peut tirer des eaux diſtillées. En ſuite en les faiſant boüillir longtemps, nous en faiſions du ſucre rougeâtre beaucoup meilleur que celui, qu'on tire des Cannes ordinaires dans les Iſles de l'Amerique.

Le vin d'Eſpagne, que nous portions avec nous dans nos Miſſions, étant venu à nous manquer, nous en fîmes d'autre des Raiſins ſauvages, que nous trouvions, & qui étoit tres-bon.

Nous le mîmes dans un petit baril, qui avoit ſervi pour le vin, que nous avions apporté, & dans quelques bouteilles. Un mortier de bois, & une de nos ſervietes d'Autel nous ſervoient de preſſoir. La cuve étoit un ſeau d'écorce, qui n'étoit pas capable de contenir tout nôtre vin. Ainſi pour n'en point perdre, nous en fîmes du raiſinet, qui n'étoit pas moins bon, que celui d'Europe, & nous nous en regalions aux bons jours. La chandelle, dont nous nous ſervions, étoit faite de petits cornets d'écorce de boulleau, que nous allumions, & qui nous duroient tres-peu. Nous étions obligez de lire & d'écrire à la clarté du feu pendant l'hyver, ce qui nous cauſoit beaucoup d'incommodité.

Pendant que nous étions au Fort de Frontenac à ſix vingt lieües de Quebec capitale de Canada, vers le Sud, nous accommodâmes un jardin, fermé de bonnes paliſſades pour en empêcher l'entrée aux enfans des Sauvages. Les pois, les herbages, & tout ce que nous y

avions

avions ſemé de legumes, y profitoient parfaitement bien. Nous en euſſions eu en tres-grande abondance, ſi nous euſſions eu tous les outils propres à labourer la terre au commencement de l'établiſſement de ce Fort, qui n'étoit fermé alors, que de gros pieus. Nous nous ſervions de bâtons pointus, & nous n'avions point d'autres inſtrumens d'agriculture.

Tout ce qui nous conſoloit dans ce genre de vie pénible, c'étoit l'eſperance de voir un jour l'Evangile établi dans ces Vaſtes Provinces, par la benediction de Dieu ſur nos travaux. Ces Peuples barbares faiſoient paroître quelque deſir d'être inſtruits de nos Myſteres.

Ils ſe rendoient attentifs, & fort aſſidus à la priere, quoi qu'ils n'euſſent point encore aſſez d'ouverture d'eſprit, pour entrer, comme il faut, dans les veritez de la Religion, & que les uns & les autres ne viennent chercher de l'inſtruction que par un pur eſprit d'interêt, pour avoir de nous des couteaux, des

alei-

aleines, & d'autres choses sembla-bles.

Je dois les pensées suivantes à un excellent Religieux de nôtre ordre, que je pourray nommer dans un troisiéme volume, si Dieu me fait la grace de venir à bout de mon dessein.

Je mets bien de la difference entre le zele, les travaux, & l'application infatigable des vrais Missionaires, & les succés prétendus, qu'on a vantez si souvent, sans apparence de verité. La justice, que l'on est obligé de rendre aux soins des hommes Apostoliques, dans la nouvelle France, est, qu'ils surpassent veritablement tout ce qu'on en peut exprimer. Ils égalent, si on veut, les entreprises, le courage, & les souffrances de l'Apôtre St. Paul, qui a été exposé a de grands dangers, à la faim, à la soif, à des persecutions étranges. Leur silence même a été grand & louable au milieu des murmures, & des calomnies de leurs ennemis. Mais la conduite des Missionaires dans le Monde Chrêtien, se justifie par elle mê-

me, & les met au deſſus de pareils reproches, auſſi bien à l'égard du Canada, que par tout ailleurs.

J'ai donné tous mes ſoins autrefois dans ce lieu là, auſſi bien que d'autres Miſſionaires parmi les Iroquois : à humaniſer ces Barbares, à les rendre capables de loix & de police, à arrêter leurs ſaillies brutales, autant qu'il étoit poſſible. J'ai taché de les deſabuſer de leurs vaines ſuperſtitions, & je préparois ainſi les voies du Seigneur, ſelon mon pouvoir. Cependant il faut avoüer, qu'on a fait tres-peu de progrés à cet égard. Ces peuples ſont auſſi ſauvages, que jamais, toujours également attachez à leurs anciennes maximes, à leurs coutumes profanes, à la gourmandiſe, à l'orgueil, à l'yvrognerie, & à la cruauté, incapables même d'inſtruction, & d'obeiſſance.

Que l'on cherche du changement, & quelque humanité parmi les Iroquois, tant qu'on voudra, on les trouvera pourtant toujours tels, qu'ils étoient il y a 30. ou 40. ans. Depuis que les

Fran-

François du Canada ont fait la paix avec eux, & que les Jesuites ont demeuré parmi eux pour la Mission, quoi qu'ils y eussent bati autant de Chapelles & d'Eglises, qu'ils en avoient détruit auparavant, ces Iroquois, que l'on peut fort justement appeller des Philistins indomtables, n'ont pourtant pas fait de fort grands progrés dans la foi. A dire le vrai, nous voions encore le contraire aujourdhui. Ces Barbares ont une guerre cruelle avec les François, qui sont en ces Païs-là. J'avoüe, qu'il m'est dur d'apprendre, que des Chrêtiens soient en guerre avec des peuples brutaux, que j'avois menagez avec toute l'addresse, dont j'étois capable, pendant six ou sept ans, que j'avois demeuré parmi eux, soit par les Ambassades, dont on m'avoit chargé, soit par les instructions, que je leur avois données, pour la lecture, pour l'ecriture, & pour la Religion même. Nous avons entretenu cette Nation belliqueuse en paix, tant que nous avons pu.

Les Iroquois, qui traitent toujours

nos

nos Religieux de *Chitagon* c'eſt à dire de Pieds-nuds, les ont ſouvent regretez vers le Lac *Ontario*, ou de Frontenac, où ils avoient une Maiſon de Miſſion. J'ai ſouvent ouï dire, que quand un Prêtre de St. Sulpice, un Jeſuite, ou quelque autre Eccleſiaſtique du Canada demandoit aux Iroquois, d'ou vient, qu'ils ne leur donnoient point de leur Chaſſe, comme ils faiſoient aux Pieds-nuds? ces Sauvages leur répondoient, que nos Recollects ont accoutumé de vivre en commun comme eux, & qu'ils ne prenoient point de recompenſe de tous les preſens, qu'ils leur faiſoient, qu'ils ne prenoient ni pelleteries, dont tous les autres Européens ſont ſi avides, ni aucune autre choſe pour recompenſe de tout ce que nos Religieux faiſoient pour eux. Cela fait voir, qu'on devroit commencer par l'animal avec ces peuples là, & aller en ſuite au ſpirituel, & que, ſi comme dans l'Egliſe primitive, les Chrêtiens d'aujourdhui n'étoient qu'un Cœur & qu'une Ame, s'ils ſe détachoient du grand interêt, ou

au

au moins, s'ils prenoient en échange des Sauvages, ce qui seroit raisonnable par rapport à ce qu'ils troquent contre eux, sans doute qu'on gagneroit davantage avec eux, & que l'on convertiroit facilement ces Nations Barbares

Il est vray, que pendant que j'étois Missionaire au Fort de Frontenac, parmi les Iroquois, & que les Jesuites étoient repandus ça & là dans leurs Cantons, ces Religieux servoient à d'autres usages que moi. Car comme ces Barbares ne se conduisoient, que par les sens, ils regardoient pour lors les Missionaires Jesuites, comme des Capitaines, & des hommes d'une grande consideration, comme des Envoiez, & des Residens perpetuels de la Colonie Françoise du Canada, qui maintenoient l'Alliance, qui étoit entre eux, qui disposoient de la paix, & de la guerre, qui restoient dans leurs Cantons pour y servir de gages & de cautions, lors que ces peuples alloient en traite dans les Païs habitez du Canada. Autrement ces Barbares auroient été dans des défian-

fiances perpétuelles, & dans la crainte d'être arrêtez, faute d'avoir chez eux, des ôtages, pour la sureté de leurs vies, & de leurs biens.

On a remarqué, que les Missionaires, dont je viens de parler, se chargent de la tutelle des Sauvages, dont ils s'acquittent parfaitement bien. Ils attirent ces Barbares dans leur residence, & les exercent à défricher les terres de leurs Cantons, ce qui contribue beaucoup à l'avantage de la Colonie & de l'Eglise même. On doit à leur credit, & à leur zele plusieurs fondations considerables pour les Missions sauvages, que l'on a obtenues de plusieurs personnes puissantes & zelées, dont on ménage les liberalitez, aussi bien que les appointemens, & les gratifications annuelles du Roi, pour le même usage.

Au reste ces Missions sont proprement les endroits, où se forment les veritables Saints, par les travaux d'un zele infatigable, d'une charité fervente, & accompagnée de patience & d'humilité, par un grand des-interessement,

par

par une douceur extraordinaire, & par une foi pure, & vive. Mais c'eſt là une eſpece d'Apoſtolat fort different de celui, que l'on a vu parmi les autres Nations du Monde.

Mais pour dire un mot ici des progrés de ces Miſſions, dont je viens de parler, ſeroit il bien poſſible, que ce prétendu nombre ſi prodigieux de Sauvages convertis eût échappé à la connoiſſance d'une foule des François Canadiens, qui vont tous les ans à trois ou quatre cens lieües de chez eux, dans les extremitez des Païs connus, où ils font des années de ſejour, pour le commerce? Comment ſe peut il faire, que ces Egliſes ſi devotes, & ſi nombreuſes aient diſparu à mes yeux, lors que j'ai paſſé parmi tant de païs & de Nations, & aux yeux de nos Recollects, qui ont parcouru tant de Peuples Sauvages, de même qu'à tant d'autres perſonnes, qui ont de l'eſprit & du diſcernement?

On ſçait de plus, que les Sauvages viennent tous les Ans en grandes troupes dans le Cànada, avec leurs Canots chargez

chargez de pelleteries. On y voit donc le concours de toutes ſortes de Sauvages, qui ſont comme l'élite de ces Nations differentes. Tout le païs eſt temoin, que dans leurs meurs, & dans leurs manieres d'agir, ils ne font rien paroitre, que de Barbare, & de Sauvage, ſans donner aucune marque de Religion. Toutes les preuves, qu'ils en peuvent donner, conſiſtent à aſſiſter comme des idoles, à nos Myſteres, à nos inſtructions, & à nos prieres. Du reſte on les voit indifferens, ſans aucun attachement, ſans diſcernement de foi, & ſans eſprit de Religion.

Comme ils ſont naturellement oiſifs & fainéans, & que d'ailleurs nos ceremonies leur ſont nouvelles, ils y aſſiſtent ſouvent, mais ce n'eſt que par maniere d'acquit, & par pure curioſité. Quelques uns s'y trouvent par des raiſons d'intereſt, d'autres, par des motifs de crainte, ou par quelque eſtime particuliere, pour la perſonne de quelque Miſſionaire, qu'ils regardent ſouvent comme un Chef conſiderable.

Tout ce qu'on peut donc faire, c'eſt de tirer du fond des bois, certaines familles, qui marquent plus de docilité, & alors on les diſpoſe à s'établir dans des Cantons habitez. On en voit deux Villages aux environs de Quebec, capitale du Canada, & deux autres plus haut ſur le Fleuve de St. Laurent aux environs de Mont-Real, leſquels ſont ſeparez du commerce des Européens. C'eſt donc dans ces endroits, que l'Egliſe des Sauvages ſe trouve, & quoi que leur langue, auſſi bien que leurs manieres de vivre ſoient toujours Sauvages, on ne laiſſe pourtant pas de tenir ces Neophytes dans le devoir. On travaille à les élever à la pieté. Cependant on ne gagne pas beaucoup ſur leur eſprit. Il s'en trouve quelques-uns, qui ſont Chrêtiens de bonne foi. Mais il y en a pluſieurs, & même des familles entieres, qui échappent de temps en temps aux Miſſionaires, aprés avoir demeuré avec eux pendant dix ou douze ans, & qui s'en retournent dans les bois, à leur premiere façon de vivre.

On

On répondra, peut être, à cela, que l'on voit plusieurs Chrêtiens en Europe, qui s'écartent de leur devoir, & qui soüillent l'honneur de leur caractere par une vie libertine, profane, & païenne. Mais il ne s'agit pas ici de la corruption des mœurs de ces Barbares Neophytes, mais de l'attachement, qu'ils ont au Christianisme. Il est certain, qu'ils en abandonnent toute la profession, & qu'ils en laissent perir tout sentiment dans leur cœur par une Apostasie entiere, par une prodigieuse insensibilité, & par un aveuglement tout à fait étonnant.

On a publié le contraire en France dans plusieurs Relations, qu'on a debitées sur ce sujet, & qu'on a fait lire aux Pensionaires des Ursulines. On dit même qu'il y a grand nombre d'Indiens convertis d'autres à qui on a administré jusqu'à la confirmation, & qu'on en a reçeu quelques uns dans les premiers ordres. Pleût à Dieu, que toutes ces Eglises, dont on parle dans ces Rélations, fussent aussi réelles, que tous les habitans du

Canada, & les perſonnes ſages & éclairées ſçavent, qu'elles ſont chimeriques. Si elles ont ſubſiſté autrefois, que ſont elles devenues depuis prés d'un ſiecle, qu'on ne les voit plus? Cependant la Colonie du Canada ſe multiplie. Le commerce y eſt plus abondant, & plus connu a l'Europe, qu'il n'étoit autrefois. Ainſi on eſt en état de voir ce grand nombre de Convertis. Cependant on ne le voit en aucun lieu de ce païs-là. Eſt-ce peut être, qu'on a fait diſparoitre ces nouveaux Chrêtiens, de même que les Relations, que l'on a ceſſé de donner au public, & qu'ainſi on a deſabuſé le public? En cela on en a uſé tres-ſagement. Car que pourroient croire ceux, qui viendront aprés nous, de faire imprimer dans les ſupplémens de Baronius, & de lire d'année en année de ſi grands progrés dans la Religion, ſi non que l'Antiquité auroit bien voulu leur en impoſer par une vaine oſtentation. Ou bien on croiroit, que ces Egliſes ſe ſeroient détruites peu à peu par la

negligence des Miſſionaires.

Lors qu'on liſoit autrefois ces Relations en France à des perſonnes, qui ne connoiſſoient pas le Canada, comme on le connoit à preſent, elles ajoutoient foi à tout ce qu'on leur diſoit, ſelon leur inclination. Il étoit donc aiſé de les tromper à cet égard. Mais pour moi, qui ai été ſur les lieux, & qui ai accoutumé de dire les choſes avec beaucoup de franchiſe & d'ingenuité, je me contente d'en appeller au ſentiment de tout ce qu'il y a d'habitans de la nouvelle France, qui ſont preſentement au nombre de quinze ou ſeize mille ames, & qui ſe ſont même augmentez depuis mon départ, en multipliant l'Egliſe des François. Je ſuis aſſuré, qu'ils diront naïvement, qu'il n'y a preſque point de Chriſtianiſme encore aujourdhui parmi les Sauvages, à l'exception de quelques particuliers, qui ſont en tres-petit nombre, fort volages, & fort inconſtans, prêts à tous momens d'abandonner leur Religion pour un tres-petit intereſt. Ainſi on

n'y voit point d'Eglise plus veritable, que celle, qui s'y trouvoit dans les premiers temps de la Colonie. D'ou il faut conclure, qu'il y avoit alors une Eglise commencée par les soins de nos Religieux, ou qu'il n'y en a point aujourdhui.

Peut être a-t-on avancé quelque chose à humaniser ces Barbares, & a les rendre plus polis, qu'ils n'étoient. Mais tous les habitans de ce païs-là sçavent, qu'ils ne sont pas plus Chrêtiens, qu'ils l'étoient autrefois. Cependant selon toutes les apparences, ils seroient plus attachez à la Religion, si on eût marché sur les traces, que nos bons Religieux avoient fraiées, si on eût eu soin d'entretenir une paix solide avec les Iroquois, & avec les autres Nations Sauvages, & si on les eût mélez avec les Européens, pour les rendre plus dociles, & plus traitables.

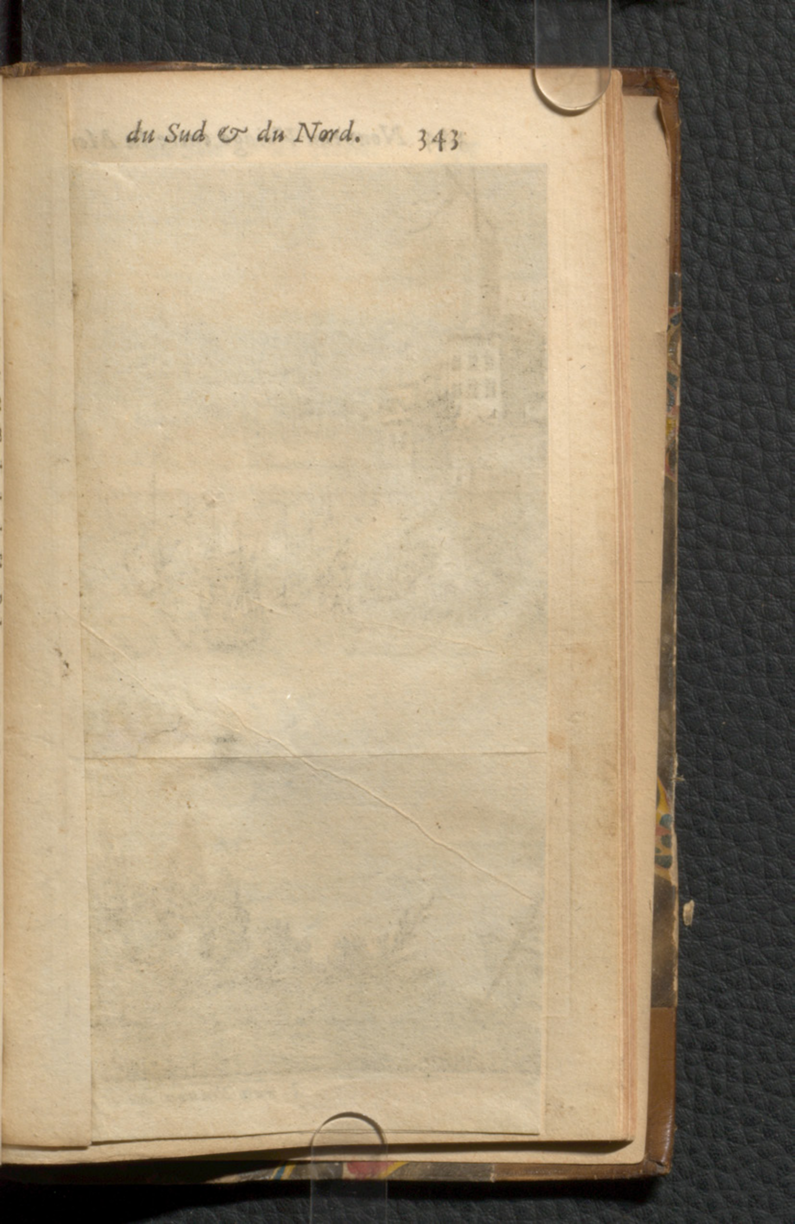
Pendant que j'étois en Mission dans le Canada, je m'avisay un jour de demander à des personnes éclairées, d'ou vient qu'on ne donnoit plus de Rélations

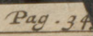
tions annuelles des Miſſions du Canada. Comme ceux, que j'avois interrogez, ne me répondoient point, quelqu'un, qui n'y penſoit pas malice, s'aviſa de me dire, que la Cour de Rome avoit ordonné, que les Relations des Miſſions étrangeres fuſſent veritables, & que les faits, qu'on y avanceroit, fuſſent clairs comme le Soleil en plein midi, & que la Congregation *de Propaganda fide* avoit ordonné, qu'on n'en publiât plus, à moins qu'elles ne fuſſent d'une notorieté publique. Cette réponſe me parut être d'un homme bien inſtruit des affaires.

Sur tout cela nous devons admirer les jugemens de Dieu ſur ces Nations Barbares, & reconnoitre ſa miſericorde à nôtre égard, de nous avoir fait naitre de parens éclairez de la foi dans un païs, où elle eſt en ſureté, & où on nous forme à la vertu, & à la pieté, & où la multitude des graces interieures, & des ſecours exterieurs nous preſentent les moiens d'aſſeurer nôtre Salut, ſi nous y ſommes fideles.

Nous devons lui donner toute la gloire, qui lui eſt due pour les excellentes lumieres, que nous avons reçuës, & qui nous diſtinguent ſi avantageuſement pour nous, de tant de Nations, qui ſont dans les tenebres de l'erreur & de l'aveuglement. Enfin cela nous doit obliger d'affermir nôtre vocation, & nôtre Election par toutes ſortes de bonnes œuvres, & nous remetant devant les yeux, que nous rendrons comte un jour devant le redoutable tribunal de Dieu, de l'uſage, que nous aurons fait de toutes les graces, dont il nous rend participans dans cette vie.

CHA-





Prise de QUEBEEK par les Anglois

I. van Vianen del et fec

CHAPITRE XXXVI.

Histoire de l'irruption, que les Anglois firent dans le Canada en 1628. Prise de Quebec capitale de ce païs en 1629. Traitement tres-honneste qu'ils firent aux Recollects de cette ville.

J'ai cru, que je devois donner au public les observations, que j'ai tirées du R. Pere Valentin le Roux, Commissaire provincial de nos Recollects du Canada, qui est un homme d'un merite singulier. J'ai dit dans mon premier volume, que je lui communiquai mon journal de la découverte, que j'avois faite de tout le Fleuve Meschasipi. Cet homme, qui est d'une grande penetration d'esprit, a publié ce qu'il sçait des intrigues du Canada sous un nom emprunté, & il fait voir dans cet ouvrage que la conduite de la Providence est toujours admirable, & qu'elle

elle accomplit ſes deſſeins par des voiez impenetrables dans leurs principes, dans leurs progrés, & dans leur conſommation.

Il ſembloit, dit ce Religieux éclairé, que la Colonie de la nouvelle France prenoit ſa forme de jour en jour depuis quelques années. On avoit pouſſé les Découvertes. Le commerce s'y avançoit. Les hommes s'y multiploient. On batiſſoit des Chapelles & des Oratoires en pluſieurs lieux, & le Païs prenoit une nouvelle forme de gouvernement. Mais Dieu permit, que tout cela fût ruiné par la décente des Anglois, qui pretendent, que leur Souverain n'eſt pas ſeulement le Roi des trois Roiaumes, mais qu'il l'eſt encore de la Mer.

Quelques Anglois zelez pour leur Nation, arméront une Flotte en 1628. pour s'emparer du Canada du temps de Louïs 13. Pere du Roi de France à preſent regnant. Deux tourterelles, dont on voit tous les ans un grand nombre en ce Païs-là, tombérent d'elles mêmes

mes en un temps fort calme dans le Fort de Quebec le 9. Juillet de la même année. Les habitans du Canada prirent cela pour un présage du changement, qui devoit arriver.

Les Anglois s'emparérent dans leur route d'un Navire François, qui étoit à l'embouchure du Fleuve de St. François dans l'endroit de l'Isle, que l'on appelle percée, à cause d'une pointe de terre, qui s'avance dans la Mer, au milieu de laquelle il y a une grande Arcade, qui se trouve percée naturellement dans le Roc, & sous laquelle les grandes chaloupes des pêcheurs de Morruê passent, quand on revient de la pêche. Les Anglois cinglerent en remontant le Fleuve, & s'avancérent jusques à *Tadoussac*, qui est une Riviere, laquelle décend dans ce Fleuve, & vient des terres, qui sont vers la Baïe de *Hudson*, selon qu'on le peut remarquer dans la Carte.

Les Anglois y trouvérent une barque, dont ils se servirent pour envoier Vingt soldats à terre. Ces gens étoient

envoiez pour tacher de se saisir du Cap Tourment, ainsi nommé, à cause du peril où les Navires y sont pendant les tempêtes, qui sont plus frequentes dans ce lieu là, que par tout le Fleuve. Deux Sauvages, qui vivoient parmi les Européens, les aiant remarquez, en donnerent avis à Quebec, qui n'est qu'a sept ou huit lieües de ce Cap.

Monsieur de Champlein, qui étoit Gouverneur de cette ville, pria en même temps le Pere Joseph le Caron, superieur des Recollects, d'aller au devant de la Flotte Angloise en Canot d'écorce, pour en découvrir la verité. L'avis n'étoit que trop vrai. Il en trouva la confirmation a cinq lieües de Quebec, & n'eut le temps que de se jetter promptement à terre, & de se Sauver dans le bois. Les deux Religieux, que nous avions au Cap Tourmente, se rendirent par Terre à Quebec, avec le Sieur Faucher, Commandant pour y annoncer la Prise du Cap Tourment. Les Anglois s'y étoient emparez de tous les effets, qui pouvoient leur être utiles, & les habitans

bitans avoient gagné le bois. Il n'y en eut que trois, qui tombérent entre les mains des Anglois, dont l'un nommé Piver avec sa femme & sa Niéce parut bien-tôt aprés, devant Quebec, accompagné d'un Officier du Seigneur Kerck, Amiral de la Flotte Angloise.

Cet Officier somma la place de se rendre par une lettre, qu'il lui presenta de la part de l'Amiral. Mais ce Gouverneur brave de sa personne, quoi que d'ailleurs fort embarassé de cette invasion, demeura ferme & intrepide, & fit une réponse si fiere, que les Anglois, qui sont gens à perir plus-tôt que d'abandonner leurs entreprises, crurent par cette réponse, que le Fort de Quebec étoit mieux en état de défense, qu'il n'étoit. Ils lacherent donc prise pour cette fois, & remettans leur dessein jusques à un temps plus commode & ils firent voile pour se rendre en Angleterre.

Le General Anglois renvoiant donc la partie à l'année suivante, se contenta pour cette fois, de faire un grand nom-

bre de prisonniers, qu'il mena en Angleterre, entr'autres, un jeune Sauvage *Huron*, nommé Louïs de sainte Foi, qui avoit été baptisé deux ans auparavant, par l'Archeveque de Rouën. Les autres prisonniers, dans le dessein, sans doute, de se faire valoir, dirent, que ce Sauvage étoit fils du Roi de Canada. Le General Anglois crut, qu'un prisonnier si considerable lui faciliteroit la prise de tout le païs l'année suivante. Mais il fut bien surpris, lors qu'aprés s'être saisi de Quebec, il apprit, que le Pere de ce Sauvage étoit un miserable *Huron*, qui n'avoit ni credit, ni pouvoir parmi sa Nation. Cela fut cause, qu'on lui rendit son Fils avec un méchant habit. Les Anglois lui otérent tout l'équippage, qu'il avoit eu jusques là comme fils de Roi. Au reste cette reputation, où il fut pendant quelque temps, fut la cause de son malheur, & peut être de sa perte éternelle. Il se rejetta parmi les Sauvages, & perdit toutes les idées, qu'il avoit du Christianisme.

Sur la fraieur, où on étoit de toutes parts de l'arrivée des Angloi , plusieurs Sauvages montagnars vinrent s'offrir à nos Recollects de Quebec. Entr'autres le nommé *Napaga Biscou*, lequel aiant été instruit & baptisé par le Pere Joseph le Caron, ne cherchoit que l'occasion de rendre service à son bienfaiteur. Si tôt donc, qu'il put s'échapper des Anglois, il vint representer au Pere Joseph, que si les ennemis en usoient de même à Quebec , qu'ils avoient fait au Cap Tourment , les Sauvages ne pourroient plus trouver de retraite pour leur soulagement pendant l'hyver. Je te supplie , donc dit il a ce Religieux, de me donner deux ou trois de tes Freres. Ils nous feront la priére, & instruiront nos enfans, & ceux de nôtre Nation, qui n'ont point encore vu de Pieds-nuds, car c'est ainsi qu'ils appellent nos Recollects. Je les nourriray. Ils seront traitez comme moi , & nous te viendrons voir de temps en temps.

Le Pere Joseph trouva la proposi-

tion de ce Sauvage conforme à ses desirs, & à ceux de ses Religieux. Il en prit deux avec lui, qu'il emmena au lieu, où cet Indien habitoit. Cet homme souhaitoit, que le nommé Frere Gervais Mohier, Religieux Recollect Laïc fût de la partie. Il s'agissoit de passer l'hyver chez les *Algonquins*. Ils partirent donc aussi-tôt pour se rendre aux trois Rivieres, & ils coururent plusieurs dangers dans la route. Leurs Canots se brisérent à quinze lieües au dessus des trois Rivieres, de sorte qu'ils furent obligez de faire le reste du chemin au travers des bois. Ils penserent être emportez par la Marée, qui remontoit dans le Fleuve St. Laurent a plus de cent trente six lieües de la Mer, ce qui les surprit. Enfin a la faveur d'un Canot, qu'ils rencontrérent par hazard, ils se rendirent aux trois Rivieres, où il y avoit des Villages formez par les *Montagnars* & les *Algonquins*. Ces Sauvages étoient là en attendant ce temps propre à faire la récolte de leur blé d'Inde. Ils leur témoi-

moignerent l'extréme affection, qu'ils avoient pour eux, dont ils avoient ouï parler de Pere en Fils.

Etant-là, ils apprirent, que les Anglois étoient hors de la Riviere, & qu' avant cela ils avoient combatu, vaincu, & dissipé la Flotte de France, qui venoit en Canada. Cette nouvelle obligea Monsieur de Champlein Gouverneur de Quebec aussi bien que tous les autres François, de prier le Pere Joseph de revenir.

Sur ces entrefaites on vit arriver vingt Canots, qui étoient conduits par des *Hurons*, lesquels amenoient le Pere Joseph de la Roche Daillon Recollect. On ne sçauroit exprimer la douleur de *Nepaga Buscou*, quand il fallut se separer de ce Religieux. Mais l'ordre étoit precis. Je n'oublierry pas ici l'addresse, dont un jeune sauvage Chrêtien se servit pour se retirer des mains des Anglois, ou plutôt pour avoir quelque present des François. Il s'appelloit Pierre Antoine *Arekouänon*, & avoit été baptisé en France, & tenu

sur

ſur les fonds, par le Prince de Guimené. Il étoit à *Tadouſſac*, quand les Anglois y parurent. Il fût donc pris comme les autres. On le mena à bord. On l'interrogea en François & en Latin. Il fît ſemblant de ne rien ouïr, de ce qu'on lui demandoit.

Le Capitaine Michel, François de Nation, s'étoit jetté, il y avoit deja quelque temps, parmi les Anglois, pour quelque mécontement, qu'il avoit reçu. Il avoit connu ce Sauvage, & ſçavoit, qu'il étoit inſtruit dans ces deux langues. Il en avertit l'Amiral, qui le retint, pour ſervir d'interprete aux Anglois, lors qu'ils iroient à la traite parmi les Sauvages. Pierre Antoine ne put donc cacher davantage, qu'il ſçavoit ces deux langues, & qu'il étoit Chrêtien. Mais il s'aviſa d'une ruſe. Il fît ſemblant d'entrer dans le parti des Anglois. Il dit à l'Amiral, qu'il avoit des meſures à garder avec les François, & ſur tout qu'il étoit fort obligé aux Recollects, qui l'avoient converti, & qui lui avoient même appris ce qu'il

ſçavoit

ſçavoit de Latin & de François. Il pria donc inſtamment l'Amiral de le menager ſur ce point, & de ne le pas conduire à Quebec : qu'il lui ſeroit plus utile, s'il lui permettoit de ſe rendre aux trois Rivieres avec deux Canots chargez de vivres & de marchandiſes, & qu'il ameneroit quantité de Sauvages à la traite. On ſe fia à ſa parole. On lui accorda, ce qu'il demandoit. Mais cet homme ſe voiant hors des Anglois, qui en avoient bien uſé à ſon égard, alla droit à l'Iſle rouge, paſſa de l'autre côté du Fleuve de St. Laurent, ſe rendit à la Riviere du Loup, & du depuis, l'Amiral n'en eut point de nouvelles.

L'hyver fût dur à paſſer à Quebec, par ce qu'on y manquoit de toutes choſes, & que les Navires, qui y apportoient des proviſions, avoient été enlevez par les Anglois. On fût donc obligé d'y partager le peu de vivres, qui s'y trouva. Nos Religieux auroient pu prendre leur part comme les autres. Mais ils ſe contenterent du blé

d'Inde,

d'Inde, & des legumes, qu'ils avoient ſemez. La Dame Hebers leur fit preſent de deux barriques de pois, qui ſont d'une groſſeur, & d'une bonté extraordinaire en Canada. D'ailleurs ils avoient des racines, & avoient fait proviſion de glands en cas de neceſſité, trop heureux d'ailleurs de prendre quelques anguilles, qui ſont en grande abondance dans ce Fleuve. La Providence multiplia ces proviſions, ſi bien qu'ils en fournirent à trois ſeminaires Sauvages, & à pluſieurs autres perſonnes, qui ſe trouverent alors en grande neceſſité.

Les Jeſuites, qui s'étoient ſervi quelque temps de la moitié de la maiſon de nos Recollects, avoient fait batir une autre maiſon, où ils s'étoient logez. Ils firent tous leurs efforts pour ſecourir les François.

Au commencement du printemps Monſieur de Champlein voiant la neceſſité, où on avoit été pendant l'hyver, qui avoit été fort rude en Canada, ſi bien qu'on y avoit veu ſix ou

ſept pieds de neige ſans diſcontinuer, par ce qu'il n'y pleût que tres-rarement dans cette ſaiſon là, il pria le Pere Joſeph de lui accorder une partie de nos terres du côté de la pointe aux lievres. Quatre particuliers du païs lui en cederent d'autres. On les cultiva fort à la hâte, & on y ſema du froment barbu, des pois & du blé d'Inde au commencement, & au milieu du mois de Maj. On eſt obligé d'en uſer de la ſorte, parce que le froment n'y peut point paſſer l'hyver comme en Europe, à cauſe des grandes neiges, & du froid extréme, qu'il y fait.

Ledit Sieur de Champlein avoit envoié des gens vers Gaſpée, qui eſt entre l'Iſle percée & Baſton, lequel appartient aux Anglois, pour reconnoitre, ſi on n'y trouveroit point quelque Vaiſſeau de France. On n'en put apprendre aucune nouvelle par le retour d'une grande chalouppe, qu'on y avoit envoiée. Mais on ſçut, que les Sauvages Gaſpeſiens offroient de nourrir vingt familles entieres. Les *Algon-*

quins

quins & les *Montagnars* offrirent de plus amples ſecours. On équippa une Barque pour paſſer en France. Le Sieur du Boulé beau Frere du Sieur de Champlein en accepta la conduite. Il prit le Sieur des Dames Commis de la Compagnie pour ſon Lieutenant.

Etant pres de Gaſpée dans la Baïe de St. Laurent ils rencontrérent heureuſement un Navire François commandé par le Sieur Emeric de Caën, qui leur amenoit du ſecours. Il leur apprit, que le Roi envoioit le Sieur de Raſilly pour combattre les Anglois, & ſauver le Païs. La Barque fût chargée, & le Sieur du Boullé s'en retournoit vers Quebec, lorsqu'il fût pris par un Vaiſſeau Anglois, qui le fît priſonnier de guerre avec tous ſes gens.

Cependant les *Hurons* arrivérent à Quebec avec vingt Canots. On traita leur blé d'Inde. Monſieur de Champlain en donna une partie aux Jeſuites, qui s'étoient chargez de nourrir pluſieurs hommes, & nos Recollects aiant auſſi reçu du ſecours de vivres, ſubſiſte-

rent

rent jusqu'a l'arrivée des Anglois, qui ne tarderent pas à venir.

La Flotte Angloise surprit les François en Canada. Ils parurent dés le matin du 19. Juillet 1629. vis à vis de la grande Baïe de Quebec à la pointe de l'Isle d'Orleans. La Flotte étoit composée de trois Vaisseaux, & de six autres, qui étoient restez à *Tadoussac*, & qui les suivoient Les Missionaires Jesuites & Recollects eurent ordre de se retirer dans le Fort de Quebec avec les autres Habitans. Le Pere Valentin le Roux assure, qu'il n'y avoit alors de la poudre, que pour quelques volées de Canon, & environ huit ou neuf cens coups de mousquet.

Le Sieur de Kerck General de la Flotte Angloise envoia un Gentil-homme Anglois au Sieur de Champlein pour sommer la place, & pour rendre une lettre fort honête. Le miserable état du pais, qui n'avoit ni vivres ni munitions, par ce qu'il n'étoit point venu de secours de puis deux ans, obligea le Gouverneur de rendre une réponse

ponſe plus douce que l'année precedente.

Il deputa donc le Pere Joſeph le Caron, Superieur des Recollects, & l'envoia à bord de l'Amiral Anglois, pour traiter avec lui de la reddition de Quebec à des conditions avantageuſes, & ſur tout pour obtenir quelque delai, s'il étoit poſſible. Ce Religieux demanda quinze jours. Mais le General Anglois, qui avoit appris par les priſonniers de la Barque la grande neceſſité, où on étoit de toutes choſes à Quebec, ne lui voulut accorder aucun delai. Ce Religieux lui demanda au moins une quinzaine. Le Conſeil de la Flotte Angloiſe s'aſſembla pour en deliberer. Mais ils ne donnerent point d'autre réponſe ſi non qu'ils n'accordoient que ce jour là juſqu'au ſoir. Le General de la Flotte donna ordre au Pere Joſeph de retourner a Quebec porter cette réponſe au Sieur de Champlein, & qu'au reſte il n'avoit qu'à dreſſer les articles de la capitulation, & qu'on les executeroit fidelement.

L'Amiral

L'Amiral Anglois donna ordre fort honnetement au dit Pere Joſeph de ſe retirer avec tous ſes Religieux au Convent ordinaire, & lui fit eſperer, qu'il ne leur ſeroit fait aucun tort, quoi qu'il arrivât.

Deux François priſonniers l'un nommé Bailli autrefois Commis de la Compagnie des Marchands, & Pierre le Roi, Charon de ſon mêtier, avoient rendu de mauvais offices aux Jeſuites aupres d' un Capitaine de Navire Anglois. Ils lui perſuaderent, qu'il trouveroit beaucoup à gagner chez eux. Cela fut cauſe, que ce Capitaine dit au Pere Joſeph avec quelque émotion, que ſi le vent eût été bon, il eût commencé par la Maiſon de ces Religieux. Le Pere Joſeph ne manqua pas de leur faire confidence du deſſein des Anglois, afin qu' ils priſſent leurs ſuretez dans le Traité, qu'on alloit faire.

Le Pere Joſeph aiant reçu cette réponſe le Capitaine le conduiſit par tout ſon Vaiſſeau, & lui montra ſes munitions, & ſon monde même ſous les

armes. En ſuite on le fît mettre à terre, & il fît ſon rapport a Monſieur de Champlein à Quebec.

On tint Conſeil, où les avis furent fort partagez. Deux François, qui avoient accompagné le Pere Joſeph, avoient remarqué, que les Anglois n'étoient pas en grand nombre, & qu'ils navoient que deux au trois cens hommes de troupes reglées, avec quelques autres, qui n'avoient pas la mine d'avoir porté les armes. D'ailleurs ils ſe confioient beaucoup ſur le courage des habitans de Quebec. Ils auroient donc fort panché auſſi bien que les Jeſuites, & nos Religieux à courir le riſque d'un ſiege. Mais l'experience, que le Sieur de Champlein avoit de la bravoure des Anglois, qui étoient hommes à perir plus-tôt qu'a demordre de ce qu'ils ont une fois entrepris, fît connoitre au Conſeil, qu'il valloit mienx ſe rendre aux Anglois par une compoſition avantageuſe, que de faire perir tout ſon monde. Les articles de la capitulation furent donc dreſſez. Le Pere Joſeph eut

eut la commiſſion de les porter à bord de l'Amiral Anglois, & tout aiant été reglé: on fit demander terme juſqu'au lendemain.

En même temps les Sauvages, amis de nos Religieux, & ſur tout le nommé *Chaumin*, ſolliciterent le Pere Joſeph & nos Recollects; de lui accorder deux ou trois de nos Religieux, de ſe retirer dans les bois, & de là dans leur païs. Quoi que *Chaumin* ne fût pas encore fort affermi dans la Religion Chrêtienne, il aimoit pourtant fort paſſionément nos Religieux, à cauſe qu' ils vivent en bien communs comme les Sauvages. On delibera, ſur cette propoſition. On conſideroit d'un côté, que les Anglois ne ſeroient pas longtemps poſſeſſeurs du païs, & que tôt ou tard le Roi de France y rentreroit par Traité, ou autrement: que cependant on avanceroit le bien commun parmi les Sauvages qui d'ailleurs s'offroient d'entretenir nos Miſſionaires Recollects, & qu'enfin le pais retournant ſous la domination de la France. Nos Religieux

ſe trouveroient encore dans le Canada en état de continuer leurs Travaux ordinaires, & de ſoutenir leurs établiſſemens commencez.

On y étoit d'autant plus invité, que le General Anglois avoit donné de grands temoignages d'amitié au Pere Joſeph. Enfin deux de nos Religieux s'offrirent à s'y en aller. Le Pere Joſeph même ne s'en éloignoit pas. Cependant il n'y avoit point de temps à perdre. Il falloit partir, & s'échapper dés le jour même, ainſi que firent quelques François, qui ſe retirerent en Canot avec les Sauvages. Il eſt facheux pour des Miſſionaires d'être arretez par force dans leurs juſtes deſſeins.

Le Conſeil de Quebec & les autres Chefs s'oppoſoient à leur depart. Il fût conclu par pluſieurs raiſons politiques, & purement humaines, ſoit par les reproches, qu'ils pretendoient avoir ſujet de craindre en France, ſoit par la défiance de la Providence envers nos Religieux, ſoit enfin par ce qu'ils ne croioient pas, que les François vouluſſent

lussent retourner en Canada. Il fallut se rendre, & ce fut là le seul endroit, qu'on eut de faire dés plaintes en Cour, & particulierement parmi nos Recollects de la Province de Saint Denis, contre le Pere Joseph, de n'avoir pas eu assez de fermeté, ni de zele en cette rencontre. Et en effet il seroit arrivé, que ces Nations Sauvages, qui avoient mis toute leur confiance aux Recollects, seroient aujoutdhui plus disposées au Christianisme, qu'elles n'avoient été jusques là.

Le Pere Joseph s'en justifia du mieux, qu'il pût, & soutint, qu'il n'avoit fait que d'executer les ordres du Conseil de Quebec, comme en font foi les réponses, qu'il a faites au Definitoire de la Province aprés son retour, en lui rendant compte de sa mission.

Le lendemain 20. Juillet 1629. le Sieur de Champlein aiant été à bord de l'Amiral Anglois, les articles de la Capitulation furent signez de part & d'autre. Les Anglois décendirent à ter-

re & furent mis en possession du Canada par le dit Sieur de Champlein.

Le Pere Valentin le Roux, Ancien Commissaire Provincial des Recollects du Canada, que j'ai vu à mon retour de ma grande Découverte, n'a rien laissé des articles de la Capitulation faite par les François de Quebec avec les Anglois. Quoi qu'il en soit: ceux-ci prirent possession de tout le Canada. Mais il dit que le Sieur de Champlein sauva sa famille, & tous ses effets. Il trouva même quelques avantages dans cette Capitulation par le bon traitement, que les Anglois lui firent. Les Habitans François, qui étoient pour lors dans le Païs, eurent chacun vingt écus, & le reste de leurs effets demeura aux vainqueurs. C'est dequoi on fit de grandes plaintes, par ce qu'il se trouva, que plusieurs particuliers s'étoient enrichis dans cette occasion. Ceux, qui voulurent bien demeurer dans le païs, obtinrent de grands avantages des Anglois. Sur tout la famille de Monsieur Hebert, avec qui j'ai souvent

vent converſé à Mont-roial, lorsque j'y paſſois pour me rendre au Fort de Frontenac.

Pour ce qui eſt de nos Recollects, j'avoüe, qu'ils furent redevables à la generoſité Angloiſe de pluſieurs faveurs ſingulieres, ce qui m'a toujours donné beaucoup d'eſtime pour cette brave Nation. On leur tint donc la parole, que l'Amiral leur avoit donnée, de ne pas ſoufrir, qu'on fît aucun tort à nôtre Couvent de nôtre Dame des Anges, lez Quebec, n'y à nôtre premiere Reſidence, qui étoit pour lors à l'endroit, où eſt à preſent l'Egliſe Cathedralle de Quebec, nos Religieux aiant été reſtablis depuis, auprés de laditte Cathedralle. Cependant quelque diligence que les Capitaines Anglois y apportaſſent, ils ne purent empêcher, qu'un de leurs ſoldats ne ſe ſaiſit adroitement d'un Calice d'argent. Mais les Officiers Anglois, qui ſont naturellement genereux, en temoignerent leur chagrin à nos Religieux, & jurerent ſolemnellement d'en faire la vengean-

ce, s'ils en pouvoient découvrir l'Autheur.

Les Jesuites (qui ne sont venus dans le Canada que quatorze ou quinze ans aprés nos Recollects, lesquels par consequent sont les premiers Missionaires de l'Amerique), reçurent un traitement tout opposé. Leur Maison fut pillée, & tout ce qui s'y rencontra fut donné en proie aux soldats. On les obligea même de s'embarquer dés le lendemain avec & Sieur de Champlein & tous les François qui firent voile vers *Tadoussac*. Mais les Sieurs Louïs & Thomas Kerck, Freres, l'un Amiral, l'autre Vice-Amiral, Anglois, permirent à nos Religieux de demeurer à Quebec. Les Anglois temoignérent même publiquement, qu'ils les laissoient dans le Canada pour instruire les Sauvages dans les principes du Christianisme, & qu'avec l'agrément du Roi d'Angleterre ils empecheroient, qu'ils ne se retirassent en France. Ils leur dirent même d'agir familiérement avec eux en toutes choses, & de les visiter avec la même

me liberté, qu'ils avoient avant la prise de Quebec. Ainsi bien loin de leur interdire l'exercice de la Religion Romaine, ils les priérent de prendre chez eux le vin pour la messe, dont Ils auroient à faire pour le service ordinaire de l'Eglise, lequel ils leur offrirent de bon cœur.

Nos Recollects vecurent ainsi plus de six Semaines aprés la prise de Quebec, & reçurent beaucoup de civilitez de la part des Anglois, qui leur firent même instance pour les faire rester parmi eux, & leur laissoient la liberté d'instruire les Sauvages qui avoient habitudes avec eux, cela dura jusqu'au 9. de Septembre suivant, qu'ils s'embarquérent avec le Sieur de Pont-gravé, qui étoit resté à Quebec, à cause de son indisposition, pour aller rejoindre le Sieur de Champlein. Les Jesuites & tous les François de Canada, qu'on avoit fait passer à *Tadoussac* le lendemain de la prise de Quebec. On laisse à penser, quelle fut la douleur des Missionaires, lors qu'ils se virent obligez d'abandonner

ner une Miſſion, à laquelle ils avoient travaillé juſques-là avec tant d'application.

Dans l'eſperance, que nos Recollects avoient de retourner au plutôt en Canada, ils cacherent en differens lieux une partie de leurs Utenſiles, & ſerrérent dans une Caiſſe de peaux d'Elans enfermées dans un bon coffre, qui n'avoit point d'aïr, les principaux ornemens d'Egliſe, aprés quoi, ils partirent pour *Tadouſſac*.

La Flotte mit à la voile le 14. Septembre pour l'Angleterre, & arriva à Plimouth le 18. d'Octobre, où nos Recollects ſéjournerent cinq ou ſix jours, aprés quoi, ils furent conduits à Londres avec quelques François. De Londres ils ſe rendirent à Calais le 24. du même mois, & de là dans nôtre Couvent de Paris.

Le public poura remarquer, que les Anglois ont conſervé nôtre Couvent de Quebec, & de nôtre Dame des Anges, ce dernier ſe trouva en bon état pour y recevoir les Jeſuites à leur re-

tour

tour en Canada, en attendant que leur maiſon fût établie. Nos Religieux leur avoient confié l'endroit, où ils avoient caché leurs ornemens, & leur avoient même donné pouvoir de s'en ſervir. C'eſt ce qu'ils avoient declaré au Pere le Jeune, Jeſuite. Ils voulurent bien nous faire le plaiſir de s'en ſervir comme de leur propre, auſſi bien que de nôtre Maiſon, de nôtre Egliſe, & de nos terres, dont une partie leur eſt demeurée juſques à preſent, depuis l'endroit appellé la Gribanne, juſques au bord de nôtre Couvent de nôtre Dame des Anges. Sur quoi il faut remarquer, que la lettre attribuée au Pere l'Allemant Jeſuite, & rapportée au troiſiéme Tome du Mercure François, doit être ſuppoſée. Car on lui fait dire entr'autres choſes contraires à la verité, qu'il entre dans les ſentimens de ſon Provincial, auquel il écrit, de dédier leur Egliſe à nôtre Dame des Anges, & que la nôtre étoit conſacrée à St. Charles. Ce qui montre invinciblement, que cette lettre n'eſt pas du

dit Pere Charles l'Allemant. Il étoit trop bien versé dans l'Histoire de l'Amerique pour ignorer, que la premiere Eglise du Canada appartenoit aux Recollects, qui en ont été les premiers Missionaires, & qu'elle avoit été consacrée sous le nom de nôtre Dame des Anges.

CHAPITRE XXXVII.

Comme les Religieux de Saint François, ont devancez par toute terre habitable les Peres Jesuites, dans les Missions.

JE ne peux m'empecher de suivre les pensées que le R. Pere Valentin le Roux Recollect, dont j'ay fait mention dans le Chapitre precedent & qu'il a bien voulu donner au public, sous le nom du Pere Chrêtien le Clerqs.

C'est une gloire & un grand sujet de consolation pour nôtre Saint ordre, que

que les Religieux de Saint François aient eu l'avantage, d'étre les premiers precurſeurs des Reverends Peres de la Compagnie de *Jeſus* dans tous les païs, par la predication de l'Evangile, de faire les premieres Découvertes, de defricher la vigne du Seigneur, de leur preparer des voies Apoſtoliques dans les deux Indes, Orientales & Occidentales, dans l'Affrique, dans l'Aſie, dans la Barbarie, dans la Turquie, & Generalement par tout, ou les enfans de Saint Ignace ont marché ſur les traces des enfans de Saint François.

Dans les Indes Orientales, ou les Jeſuites ſont aujourdhui ſi puiſſans en credit, en merite, & en biens, y aians de la rouſee du Ciel & de la graiſſe de la terre, le Recepteur general de ces Indes dont j'ay oublié le nom, en aiant fait le recit en ma preſence a la table de Monſieur le Comte de Frontenac, Gouverneur General de la nouvelle France; on ſçait que huit Freres Mineurs y furent envoiez en 1500. annoncer l'Evangile à *Calicut*, à *Cochin*, & y re-

çurent même la Couronne du Martyre, à l'exception du Pere Henry, qui fut à son retour en Espagne Confesseur du Roi de Portugal, & Evêque de Cepta.

En 1502. l'on y destina une Mission plus forte de nos Religieux qui poussa plus avant les Découvertes, arbora l'étendart de la Croix, & y fît des conquestes prodigieuses à l'Evangile par la conversion de ces peuples.

En 1510. nos Religieux de Saint François batirent le fameux College du Seminaire de *Goa* ville Capitale des Indes Orientales; & nos Religieux l'ont conduit & acru l'espace de vingt huit, Ans, jusqu'à ce qu'enfin, l'An 1542. nos Religieux le remirent à Saint François de Xavier, pour s'appliquer uniquement avec ses disciples; a prêcher l'Evangile à ces Nations Barbares: de quoi font foi les historiens de ces temps, & les Autheurs de la vie du Saint François de Xavier, dans les premieres editions, sur tout le Pere Horace Turselin, quoique dans les éditions suivan-

tes, quelque Autheur particulier des Jesuites ait bien voulu supprimer cette marque de reconnoissance, que l'on nous devoit avec tant de justice.

On sçait la gloire que nous avons euë par tous les païs de l'Orient, & l'Occident, & méme au Japon, en partageant avec quelques-uns de ces Peres la Couronne du Martyre, nos Recollects leur aiant frayé les routes de l'Evangile au Roiaume de Voxu partie orientale du Japon, comme j'ai fait connoitre dans la preface de ce Volume: c'est dans ces Vastes païs où ils ont depuis appellé, introduit, accueïlli, reçu, soustenu, aimé, & favorisé les Peres de la Compagnie de Jesus, & continué avec eux les travaux Evangeliques.

Il n'est pas moins constant que dans les autres parties du monde, les Religieux de Saint François y soustiennent encore aujourdhui de puissantes Missions, qu'ils ont établies des la naissance de l'ordre.

Alexandre IV. en l'Année 1254. rend témoignage dans une de ses Epi-

ſtres, que nos Religieux étoient répandus par tout dans les terres des ſchiſmatiques, & parmi les Infideles. Voici les propres termes de ce Souverain Pontife.

Alexandre &c. *& à nos bien-aimez, les Freres Mineurs faiſant Miſſions aux terres des Sarraſins, Payens, Grecs,* Bulgares, Cumanes, Ethiopiens, Siriens, Hiberniens, Jacobites, Nubiens, Neſtoriens, Georgiens, Armeniens, Indiens, Moſſellaniques, Tartares, Hongrois de la haute & baſſe Hongrie, Chrêtiens Captifs entre les Turcs, & autres Nations infidelles du Levant, ou quelque autre part qu'ils ſoient, Salut & Apoſtolique Benediction.

En 1272. nôtre R. Pere Jeroſme D'aſcoli, crée depuis Pape Nicolas IV. avec ſes Diſciples, non ſeulement menagerent la reconciliation de l'Egliſe Greque avec la Latine, mais ils annonçerent encore l'Evangile dans la Tartarie, & par ſon moien les Religieux de nôtre ordre furent appellez par les Princes de l'une & de l'autre Armenie

en 1289. & continuerent encor leur Conqueſtes en 1332.

La Turquie & les Roiaumes ſoûmis au grand Seigneur, ont eſtez & ſont encore les Theatres du zele des Religieux de Saint François, & les témoins de nos travaux Apoſtoliques, & l'on ſçait que la terre ſainte avec pluſieurs autres endroits ſujets du Turc, ſont encore gouvernez ſous la Prefecture des enfans de Saint François, ceux qui demeurent même dans le Saint Sepulchere de nôtre Seigneur *Jeſus Chriſt*, autre ont rendu des ſervices conſiderables aux Reverends Peres Jeſuites, & leur ont donné autre fois de l'emploi avec plaiſir.

L'Hiſtoire fait mention de nos Miſſions en l'An 1342. en la Boſnie, & l'Eſclavonie contre les Infideles, chez les grands Tartares qui poſſedent aujourdhui la Chine, dans la Perſe, dans la Medie, dans la Caldée.

En 1370. nôtre Miſſion fut renforcée par Urbain V. de ſoixante de nos Religieux, l'ordre étant honoré par tout

tout d'un tres grand nombre de Martyrs.

L'Ambaſſade d'Eugene IV. & la Miſſion de 40. de nos Religieux au *Preſtre Jean* en 1439. ſoutenue en ſuite d'un plus grand nombre, eſt encore aſſé connüe, auſſi bien que la reduction de ſes Etats, & de leurs ſoumiſſions à l'Egliſe Romaine.

Je ſerois infini, ſi j'entreprenois de faire une deduction des Miſſions les plus fameuſes, dont nous avons été honorez par toute la terre, dans leſquelles les Reverends Peres Jeſuites ſe ſont répandus ; mais ils y ſont entrez dans nos travaux, ou plus-tôt nous avons l'avantage de les continuer avec eux, agiſſant par tout de concert, & dans une parfaite union, pour les interez de la gloire de Dieu, & de l'Evangile que nous y recherchons uniquement.

C'eſt pourquoi nos Recollects de Paris aiant appellé en Canada les Peres Jeſuites à leur ſecours, pour y travailler enſembles à la conqueſte des Ames, mais il eſt à remarquer qu'aprés que les

An-

Anglois eurent rendu le Canada aprés quatre Ans de ſejour, aux François, les Peres Jeſuites qui avoient plus de moiens que nos Religieux y retournerent, & comme par intrigues, on avoit mis obſtacle au retour de nos Recollects, cela leur étoit ſenſible de voir que ſi nous avions precedez les Jeſuites dans toutes les autres Miſſions du monde Chrêtien, celle de la nouvelle France étoit la ſeule, où nous n'avions pas la conſolation de continuer avec eux les Travaux Apoſtoliques, & d'autant plus que la Charité reciproque, qui ne fut en rien alterée entre ces deux Corps, nous perſuadoit que les Peres Jeſuites pleins de vertu & de merite, en avoient autant de regret, qu'ils nous en témoignoient pour lors par leurs lettres.

Il faudroit un volume pour décrire les difficultez que nos Religieux eurent pour retourner dans nos Miſſions du Canada, & les intrigues dont des perſonnes ſe ſont ſervi, pour nous l'empêcher, on n'oublia rien pour cela, enfin aprés environ trente Ans, les deputez

du Canada qui s'impatientoient aprés le retour de nos Recollects, en dirent à nos Religieux plus qu'ils n'en vouloient ſçavoir, & plus que la Charité ne permet d'en donner au public, ils dirent à nos Religieux reſolument qu'ils cherchoient quelqu'un pour mettre Curé à Quebec, & en quelques-uns des endroits principaux; leurs conſciences ſe trouverent trop genées, d'avoir affaire aux mêmes gens, tant pour le ſpirituel, que pour le temporel, n'aiant perſonne à qui ils puſſent communiquer confidemment, les difficultez de leurs conſciences; qu'aux Peres Jeſuites, & qu'au refus de nos Recollects, ils alloient en chercher ailleurs.

Meſſieurs de la Compagnie du Canada inſtruits par ces Deputez, tenoient à peu prés les mêmes diſcours, ſingulierement Monſieur Roſé Directeur, Meſſieurs Margonne, des porter, Beruhier & autres, ajoutant en ces termes exprés: parlant a nos Recollects: *mes peres il eût bien mieux vallu que vous fuſſiez retourné en Canada, que d'autres perſonnes;*

sonnes; c'est une haute injustice qu'on vous à fait, & aux habitans, nous voions bien d'où cela provient, presentez vos raisons, & on vous fera justice, & à ceux du païs. Le Secretaire de la Compagnie dit quelque chose de plus à nos Religieux: *autrefois mes peres, j'ai été contre vous, & j'en ay demandé pardon à Dieu; on m'avoit surpris, à present je vois bien que j'ai manqué; plût à Dieu que vous fusséez repassé en Canada il y à long-temps, & y faire vôtre charge de Curé, l'on vous y desire pour le repos des consciences.*

Les Peres Zacharie Moreau Recollect qui est mort de la mort des Justes, entre mes mains à nôtre Couvent de St. Germain en Laye, & Paul Hüet qui à été mon Pere Maître de Jeune a nôtre Couvent des Recollects de Montergir, dirent à Messieurs de le Compagnie du Canada, que quand bien même ils nous permettroient d'y retourner, nous ne pretendions pas y exercer les fonctions curiales, pour ne point faire de jalousie à personne, à moins

moins que les Reverends Peres Jesuites ne nous rendissent la même honnesteté que nos Anciens Peres leur avoient fait, en l'An 1625. lors que nôtre Pere Joseph le Caron, Superieur de nôtre Couvent de Quebec, leur permit, & même les pria pour entretenir l'amitié, d'exercer, avec nous à l'alternative, les fonctions curiales à Quebec; mais tout cela ne servit de rien, la Compagnie renvoia nos Religieux au Conseil de Quebec par amusement, par ce que ce Conseil étoit composé des personnes & du Gouverneur qui étoient creatures des Reverends Peres Jesuites, du superieur de la Mission du Syndic & des habitans, que l'on gaignoit aisément pour empêcher nôtre retour en Canada; le Pere Provincial des Jesuites & le Pere l'Allement, superieur de la maison professe, qui étoit alors en France superieur des Missions; mais tous ces dehors ne servirent qu'a prolonger nôtre retour.

Le Lecteur peut juger qui si les Reverends Peres Jesuites avoient été en

nôtre place, & les Recollects à la leur, nous n'aurions pas manqué de faire valoir & enteriner leur Requeste, & d'y emploier nôtre credit, puisqu'autre fois nos Recollects avoient tenu ferme contre tout le païs, pour appeller les Jesuites en Canada, & ensuite pour les y soutenir, lorsqu'ils y furent arrivez en 1625. & que le Gouverneur & les habitans s'opposoient à leur reception: la Charité qui est droite & simple nous persuade que ces Reverends Peres ne manquerent point de bonne volonté pour nous rendre le reciproque dans l'occasion presente, & qu'ils ne manquerent que de credit, & de pouvoir dans le Conseil de Quebec, comme ils en asseurent nos Religieux l'Année suivante par leur lettre: on juge assez, que la resolution ne fût pas encore ce coup là en faveur de nos Religieux, par ce que Monsieur de Lauzon, Directeur general de la Compagnie, nous aient souvent remis nôtre retour, & passent en suite en qualité de Gouverneur en Canada, ne manqua pas de continuer

nuer aux Recollects les offices qu'il leur avoit rendus jusques alors. Monsieur le Merquis de Denouville qui aprés la grande Découverte que j'avois fait, passa aussi en qualité de Gouverneur en Canada, & il nous avoit fait des promesses semblables à Monsieur de Lauzon pour le progré de nos Découvertes, d'ailleur ce Marquis avoit ordre de la Cour de France, d'appuier nos Recollects dans leur institut; mais il fît aussi tout le contraire, mais la Cour de France le retira de son Gouvernement, pour y remettre Monsieur le Comte de Frontenac qui a été de mon temps le vray Pere des nos Recollects, & qu'il soutenoit dans nos Missions du Canada, comme j'en ay parlé amplement dans ma Description de ma Louisiane, & encore davantage dans mon volume precedent.

CHA-

CHAPITRE XXXVIII.

Sentiment qu'un Missionaire doit avoir dans le peu de progrés qu'il trouve dans ses travaux.

TOut le monde Chrêtien reconnoit pour une verité constante, & un sistéme de Religion, & un premier principe de foi, que la vocation & la conversion veritable & sincere des peuples, & des Nations est le grand ouvrage de la misericorde de la puissance de Dieu, & de l'efficacité triomphante de sa grace & de son esprit.

Que si cela est vray des Nations infideles & idolâtres qui sont déja policées, reglées & ordonnées par les Loix, dont la raison est, pour ainsi dire, preparée à recevoir les instructions de l'Evangile & de la Religion Chrêtienne, les hommes Apostoliques doivent beaucoup plus reconnoître cette dependance Souveraine de Dieu à l'égard des Nations Barbares qui n'ont aucune nature

ture de Religion vraye ou fauſſe, qui vivent ſans regle, ſans ordre, ſans loix, ſans Dieu, & ſans culte, dont la raiſon eſt abſolument enſevelie dans la matiere, & incapable des raiſonemens les plus communs de la Religion & de la foi.

Tels ſont les peuples du Canada, tout le long du Fleuve Saint Laurent, & generalement une quantité prodigieuſe de Nations dont j'ai fait mention dans ma Louiſiane, dans mon volume precedent, & celui dont je traite ici: c'eſt aux Miſſionaires de reconnoître de bonne foi, que l'ouvrage de la converſion de tant de Nations aveuglées, eſt au deſſus de nos forces; qu'il n'appartient qu'au Pere des eſprits, comme dit Saint Paul, & à celui qui tient les cœurs de tous les hommes entre ſes mains de lever ce voile, qui couvre les yeux de ces Barbares, de clarifier leur raiſon, de diſſiper ce Cahos de tenebres, où ils ſont enſevelis, de tourner leurs inclinations, de fondre la dureté de leur cœur inflexible, d'humaniſer

ces peuples, de les rendre susceptibles des loix, que la droite raison suggere, & de les soûmettre à celles, que la Religion prescrit; en un mot d'éclairer ces aveugles, & de les faire entrer par la vertu de sa grace, dans la connoissance, & l'amour de la Verité.

C'est là le fondement du veritable Apostolat à l'égard des peuples naturels de Canada & de toutes nos grandes Découvertes & à douxe cents lieües par delà, qui nous sont connus : le grand point de la simplicité de foi, de l'humilité, de grace, & de l'onction de l'Esprit, doit animer ceux, que Dieu destine, & qu'il aqpelle à la publication de l'Evangile auprés de ces Nations tres-nombreuses, que j'auray toujours gravées dans mon cœur, & pour le Salut desquelles j'exposeray ma vie, & tout ce que j'ay de plus pretieux sur la terre, jusques à la mort : mais avant que de se sacrifier pour tant de Nations, il faut établir pour principe, que personne ne peut être attiré efficacement à *Jesus Christ* fils de Dieu, si le Pere de lumieres ne l'attire de la

force de ſa grace Victorieuſe : que ſon Eſprit inviſible ſouffle où il lui plaît, & quand il lui plaît : que les momens de la grace ſont connus de Dieu, & entre les mains de la puiſſance du Pere, & du maître de nôtre ſort ;. & qu'aiant appellé tous les hommes à la foi dans la preperation de ſa bonne volonté, commune à tous ; il leur donne à la verité dans le temps, les graces naturelles, interieures & ſuffiſantes pour y parvenir, à la diſtinction de ces graces efficaces & triomphantes, auſquelles on ne ſe refuſe point : que l'ouvrage n'eſt pas ſeulement & uniquement de celui qui court, ni de celui qui veut; mais principalement de celui qui éclaire, & qui touche par un effet de ſa grande miſericorde : qu'à plus forte raiſon, l'ouvrage & la gloire n'eſt pas de celui qui preſche, ni de celui qui plante, ou qui arroſe ; ce n'eſt qu'un foible inſtrument ; mais bien de celui qui par ſa grace, y donne ſes accroiſſemens : que la foi eſt un don de Dieu ; que le ſacrifice de toute la nature n'eſt pas ca-

pable

ble de meriter, par aucun droit, la premiere grace de vocation, qui ne tombe pas ſous le merite: que les hommes travaillent inutilement à élever l'édifice ſpirituel de la foi, ſi Dieu ne ſe met de la partie, ne prepare & ne previent le ſujet.

Humble ſimplicité, qui doit faire l'Ame des travaux Apoſtoliques, des Ouvriers de l'Evangile, & de l'application de tous les Miſſionaires, qui m'ont devancez, & qui viendront aprés moi, pour gaigner les Ames à *Jeſus Chriſt*, dans toutes les vaſtes Découvertes, que j'ai faites en Canada, & parmi toutes les Nations de nôtre Louiſiane, pour les attacher à leur miniſtere dans cet eſprit de dependance, comme des ſimples organes, & des foibles inſtrumens de la Charité de celui, à qui ſeul la gloire doit être referée de la converſion du petit troupeau: mais avec anneantiſſement profond ſous les ordres de Dieu, quand le zele n'a pas ſon effet, trop content de pouvoir dire: nous avons ſatisfait de nôtre part, à ce que Dieu deman-

doit de nos miniſteres, quand bien même le peu de ſuccez nous obligeroit de reconnoitre, que nous ſommes des ſerviteurs inutils.

Je prie le Seigneur Dieu preſentement à genoux & les mains levées au Ciel, finiſſant ce troiſiême volume de nos grandes Decouvertes, qu'il continue & imprime de plus en plus dans mon cœur juſques à la morr, les ſentimens de ſoûmiſſions aux ordres de Dieu, & de mes Superieurs Majeurs, touchant le Salut des Ames de tant de Sauvages, qui ſont dans les tenebres de l'ignorance, depuis tant de Siecles, & que je puiſſe faire un ſacrifice entier du reſte de mes jours, pour un ſi loüable deſſein, expoſant mon Ame à tous les evenemens de la providence de Dieu, à la vie, & à la mort, & que je puis être aſſez heureux de laiſſer des ſentimens veritablement Apoſtoliques, à tous les Miſſionaires pleins de lumiere, & de capacité, de vertu & de grace, de zele & de courage à tout entreprendre pour les converſions des Ames, à ſoûtenir les diffi-

difficultez les plus ardües, & à ſouffrir les contradictions & les chagrins pour l'accompliſſement de leurs miniſteres.

Je prie Dieu de tout mon cœur, que tous les Miſſionaires de l'Univers ſoient devoüez aux Miſſions d'une Mer à l'autre, & qu'ils puiſſent être avec moi du nombre des vaſes d'élection, deſtinez à porter le nom du Seigneur aux peuples, & aux Nations Barbares juſqu'aux extremitez de la terre; & que la Providence de Dieu que j'adore, fortifie ſon Egliſe militante d'un grand nombre d'Ouvriers, pour travailler à l'augmentation de la Vigne du Seigneur, pour ſeconder les travaux de tous les autres ordres Reguliers, & ſeculiers, dans des nouvaux établiſſemens du Roiaume de *Jeſus Chriſt.*

FIN.

Hennepin

Edition originale

4 figures
1 grande carte
25 ff. nch. 389 pp.

Leclerc indique (904)
1 carte, 3 figures
35 ff nch. 389 pp

